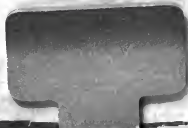


Buonanucci



N



INSTRUCTION

SUR

L'HISTOIRE

DE

FRANCE ET ROMAINE,

PAR LE RAGOIS;

Suivie d'un Abrégé de la Géographie, de l'Histoire Poétique, des Métamorphoses d'Ovide, et d'un Recueil de Proverbes, Sentences, bons Mots etc. Avec les Portraits des Rois et celui de Napoléon Ier.

NOUVELLE ÉDITION,

Totalement revue et corrigée, augmentée d'un Précis des mœurs, lois et usages des Français sous les trois races, et continuée jusqu'en Juillet 1806.

Par M. MOUSTALON, auteur du Lycée de la jeunesse.

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez GENETS jeune, Libraire, rue de Thionville, N°. 14. — An 1806.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

L'Instruction sur l'Histoire de France et Romaine par Le Ragois, précepteur du duc du Maine, fut composée pour l'éducation de ce prince. Cet ouvrage fut trouvé si commode et si utile, qu'il fut adopté de suite par toutes les maisons d'éducation, et qu'il est devenu depuis un livre classique et nécessaire pour donner à la jeunesse la première connaissance de l'histoire de France.

Aucun ouvrage consacré à l'éducation n'a peut-être eu plus de succès, n'a été imprimé plus de fois, et, j'ose le dire, aucun peut-être n'a été aussi négligé par les éditeurs et continuateurs modernes. Dans l'histoire de la révolution, par exemple, on avait, par la longueur des détails, dépassé de beaucoup les limites d'un ouvrage de la nature de celui-ci; on y faisait, à des questions de deux lignes, des réponses de deux et quelquefois même de trois pages; réponses qu'il était, on le sent de reste, impossible à un enfant de retenir.

Voulant rendre enfin cet abrégé d'une véritable utilité pour les élèves à qui on le fait étudier, et même pour les personnes

qui n'ont aucune connaissance de notre histoire, j'ai confié le soin de cette nouvelle édition à M. Moustalon, auteur du *Lycée de la Jeunesse* et de plusieurs autres ouvrages estimés, qui, à l'aide d'une longue habitude de l'enseignement, a tâché d'en faire disparaître les défauts. Une simple comparaison de quelques règnes de cette édition avec ceux des précédentes, montrera facilement les peines qu'il s'est donné pour cela, et peut-être les parens et les instituteurs lui sauront-ils quelque gré d'avoir rempli cette tâche, qu'il a au reste entreprise moins par intérêt que par zèle pour l'éducation. Ce qu'il a dit à la fin de chaque race, des mœurs, des lois et des usages de la nation, prouvera aux auteurs du dictionnaire historique, qu'il a senti la justesse du reproche qu'ils ont fait à cet égard aux différens éditeurs de Le Ragois.

Ce livre parvenu enfin au degré de perfection dont il semble susceptible, je crois devoir assurer MM. les instituteurs, que dans les éditions subséquentes que j'en publierai, il ne sera fait aucun changement; que je me bornerai à y joindre les augmentations nécessitées par le temps.

INSTRUCTION

INSTRUCTION
SUR
L'HISTOIRE
DE
FRANCE,
PAR DEMANDES ET PAR RÉPONSES.

D. QU'EST-CE que l'Histoire ?
R. C'est le récit véritable des événemens passés.
D. En quoi est-elle utile ?
R. En ce qu'elle nous donne des instructions de politique et de morale.
D. Qu'est-ce que la politique ?
R. C'est l'art de gouverner un état.
D. Qu'est-ce que la morale ?
R. C'est l'art de régler ses mœurs selon les principes de la vertu.
D. Comment l'histoire apprend-elle la politique ?
R. En nous dévoilant la conduite de ceux qui ont gouverné les hommes ; par là elle nous donne le moyen de profiter du bien ou du mal qu'ils ont fait.

D. Comment l'histoire nous apprend-elle la morale?

R. En nous proposant des exemples de vertu et de vice, pour suivre les uns et nous éloigner des autres.

D. L'histoire est-elle plus nécessaire à ceux qui gouvernent un état qu'aux autres personnes?

R. Oui.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'étant occupés des affaires les plus importantes d'un pays, ils ont besoin d'une plus grande connaissance de la politique et de la morale.

D. Quelle est l'histoire qu'il est le plus nécessaire de savoir?

R. Celle de sa nation.

D. Pourquoi?

R. Parce que, nous touchant de plus près que les autres, il est plus honteux de l'ignorer.

D. Qu'est-ce qu'il faut premièrement observer en apprenant l'histoire d'une nation?

R. Son origine et son gouvernement.

D. Que comprend son origine?

R. Le lieu d'où elle est sortie, et le temps où elle a commencé à paraître.

D. De quel lieu sont premièrement sortis les Français?

R. On n'en sait rien de positif, sinon qu'ils demeuraient originairement au-delà du Rhin.

D. En quel temps commence l'histoire de France?

R. L'an 420 de l'ère chrétienne, Théodose le jeune étant empereur dO'rient, et Honorius d'Occident.

D. Y a-t-il eu des Français avant ce temps-là?

R. Oui, ils ont porté ce nom long-temps auparavant.

D. Pourquoi donc l'histoire de France ne commence-t-elle qu'au temps que vous avez dit?

R. C'est parce que ce fut dans ce temps-là que les établissemens et le gouvernement des Français en-deçà du Rhin prirent une forme plus stable.

D. Quel est le gouvernement actuel des Français?

R. C'est un Gouvernement monarchique.

D. Qu'est-ce qu'un gouvernement monarchique?

R. C'est le gouvernement d'un seul, avec titre de *Roi* ou d'*Empereur*.

D. Les Français ont-ils toujours eu cette espèce de gouvernement?

R. Non, la France avait été un royaume depuis l'an 420 jusqu'en 1792. A cette époque elle devint une république, qui a cessé en 1804, et fut convertie en un empire héréditaire dans la personne de Napoléon BONAPARTE, alors premier consul.

D. Comment appelle-t-on celui qui exerce l'autorité souveraine dans un empire?

R. On l'appelle empereur.

D. En France, les femmes ont-elles part à ce gouvernement?

R. Non, et il en était de même du temps des rois.

D. Quelle était la loi qui le défendait alors?

R. La loi *salique*, qui remontait à une très-haute antiquité.

D. Combien y a-t-il eu de rois en France?

R. Soixante-sept, dont le dernier fut Louis XVI.

D. Combien forment-ils de races?

R. Trois : celle des MÉROVINGIENS, celle des CARLOVINGIENS et celle des CAPÉTIENS.

D. D'où vient le nom de celle des Mérovingiens?

R. De Mérouée, troisième roi de cette race.

D. Qui fut le premier?

R. On croit communément que ce fut Pharamond.

PREMIÈRE RACE ROYALE,

Dite des Mérovingiens, dont il y a eu vingt-deux Rois.

PHARAMOND, 1er Roi de France.

Régna huit ans.

V. siècle.
420.



Imperium sine fide dedi.

Ma valeur et mes lois, en fondant cet état,
En ont éternisé la puissance et l'éclat.

D. QUAND Pharamond commença-t-il à régner?

R. L'an 420, sous le pontificat de Boniface I,

Théodose le jeune et Honorius étant empereurs, l'un d'orient, l'autre d'occident.

D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Il commença la conquête des Gaules, et on lui attribue la loi salique, dont un des articles exclut les femmes de la succession à la couronne.

D. De qui était-il fils ?

R. On le croit fils de Marcomir, prince français, que les Romains retinrent prisonnier en Toscane, pour se venger des courses qu'il faisait en-deçà du Rhin.

D. De quelle religion était-il ?

R. Il était payen.

D. A-t-il régné long-temps ?

R. Il a régné huit ans.

D. Qui succéda à Pharamond ?

R. Ce fut Clodion, dit le chevelu.

CLODION, IIe. Roi de France.

Régna vingt ans.

V. siècle.
428.



Romæ vix cessimus.

Contre les romains seuls qu'attaqua mon épée,
Par le sort des combats ma valeur fut trompée.

D. QUAND Clodion commença-t-il à régner?

R. L'an 428, l'église étant gouvernée par Célestin I, et l'empire d'occident par Valentinien III.

D. Pourquoi l'a-t-on surnommé le *chevelu?*

R. A cause de la beauté de sa chevelure, et non parce qu'il portait les cheveux longs, cet usage étant commun aux rois de la première race, qu'il distinguait d'avec leurs sujets.

D. Que fit-il de remarquable ?

R. Il combattit contre les Romains ; mais Aétius, leur général, le défit en Artois ; Clodion, sans perdre courage, s'empara de Cambray et de Tournay, qu'il fut ensuite obligé d'abandonner ; il passa de là à Amiens, où il fit sa demeure.

D. De quelle religion était-il ?

R. Il était payen, comme son prédécesseur ; il mourut l'an 448, et fut enterré à Amiens, qui était devenu la capitale de son petit royaume.

D. A-t-il régné long-temps ?

R. Il a régné près de vingt ans ; Mérouée fut son successeur.

MÉROUÉE, fils de CLODION, IIIe. Roi de France.

Régna dix ans.

V. siècle. 448.



Nobis ferus Attila cessit.

Malgré ses fiers projets et son orgueil jaloux,
Le barbare Attila tombe enfin sous mes coups.

D. QUAND Mérouée commença-t-il à régner?

R. L'an 448, St. Léon-le-Grand étant pape, et Valentinien empereur.

D. Qu'a-t-il fait de plus remarquable?

R. Il est le premier qui se soit bien établi

dans les Gaules ; on croit que ce fut lui qui se joignit avec Aétius, général des Romains, et avec Théodoric, roi des Visigoths, pour combattre Attila, qui se faisait nommer *le fléau de Dieu*. Ce barbare fut chassé des Gaules après avoir perdu deux cent mille hommes dans une bataille.

D. Où fut donnée cette bataille ?

R. Dans les plaines de Châlons en Champagne ; le roi Théodoric y fut tué.

D. De qui Mérouée était-il fils ?

R. Les historiens ne s'accordent point sur sa naissance ; mais la plus grande partie croit qu'il était fils de Clodion.

D. En quel temps mourut-il ?

R. Il mourut l'an 458, après un règne de dix ans, pendant lequel il montra autant d'humanité que de courage.

D. Laissa-t-il des successeurs ?

R. Il laissa un fils nommé Childéric, qui lui succéda.

CHILDÉRIC I, IVe. Roi de France.

Régna vingt-trois ans.

V. siècle.
458.



Redii virtute decorus.

Sur le trône où je monte une seconde fois,
J'apporte une vertu digne des plus grands rois.

D. QUAND Childéric I commença-t-il à régner?

R. Immédiatement après la mort de Mérouée son père, environ l'an 458.

D. Comment se comporta-t-il sur le trône?

R. Il tomba dans plusieurs excès, qui donnèrent lieu à ses sujets de se révolter, et de le chasser de ses états.

D. Où se refugia-t-il?

R. Chez Basin, roi de Turinge, qui était son intime ami.

D. Son exil dura-t-il long-temps ?

R. Il dura environ huit ans, après quoi il remonta sur le trône, secondé de Guiémans, qu'il avait laissé en France.

D. Comment reprit-il sa couronne ?

R. Guiémans, ayant usé d'adresse, fit commettre tant d'actes de violence à Egidius, qu'on avait mis à la place de Childéric, que les Français regrettèrent ce dernier. Informé de ce qui se passait, Childéric revint, et chassa Egidius, que d'autres appellent Gillon.

D. Quand Childéric fut rétabli sur le trône, comment se comporta-t-il?

R. Avec beaucoup de modération et de prudence.

D. Fit-il quelques conquêtes?

R. Il prit Angers, Orléans, les îles de la Loire qu'occupaient les Saxons, et battit les Allemands.

D. Se maria-t-il?

R. Oui, il épousa Basine, femme du roi de Turinge, qui, charmée de ses bonnes qualités, était venue le retrouver en France.

D. En eut-il des enfans?

R. Il en eut Clovis, qui lui succéda, et trois filles, Alboflede, Lanthilde et Audeflede.

D. Son règne fut-il long?

R. Il régna vingt-trois ans, et mourut en 481 : il fut enterré à Tournay, où l'on a découvert son tombeau en 1653.

D. Ce tombeau contenait-il quelque chose de remarquable?

R. On y trouva des espèces d'abeilles d'or,

ses tablettes, ses armes, un globe de cristal et plusieurs autres curiosités, que l'on conserve en grande partie à la bibliothèque impériale.

CLOVIS I, V^e. Roi de France, et premier Roi chrétien.

Régna trente ans.

V. siècle.
481.



Salus mihi conjuge parta est.

Esclave de l'erreur, j'adorais de faux dieux,
Mais mon épouse enfin me dessilla les yeux.

D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Au commencement de son règne, l'an 481, il fit la guerre à Siagrius, fils de Gillon,

qui avait été couronné roi à la place de Childéric son père, et l'ayant vaincu il le fit mourir.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il prit Rheims et Soissons en 486.

D. Dites ce qui arriva au siège de Rheims?

R. S. Remy qui en était évêque redemanda à Clovis un vase précieux qui se trouvait parmi le butin. Un soldat eut la hardiesse de s'opposer à ce qu'on le rendît. Le roi dissimula, et peu de temps après il étendit d'un coup de hache ce malheureux à ses pieds, sous prétexte que ses armes étaient en mauvais état.

D. Etait-il chrétien?

R. Il avait été élevé dans l'idolâtrie, qui était la religion de sa nation et de ses ancêtres; mais la quinzième année de son règne, il se fit chrétien.

D. Comment se fit-il chrétien?

R. Ce fut à l'occasion de la victoire qu'il remporta, en 496, sur les Allemands, à Tolbiac, près de Cologne; son armée commençant à plier, il fit vœu d'embrasser la religion chrétienne, s'il demeurait vainqueur : ayant donc remporté la victoire, il se fit baptiser.

D. Etait-il marié alors?

R. Oui, il avait épousé, en 493, Clotilde fille de Chilpéric et nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons; cette princesse était chrétienne.

D. Eut-elle quelque part à sa conversion?

R. Oui, elle n'avait cessé, depuis son mariage, de l'exhorter à se faire catholique.

D. Par qui Clovis fut-il baptisé?

R. Par Saint Remy, archevêque de Rheims; le même jour, une de ses sœurs et trois mille

hommes de son armée reçurent également le baptême.

D. Quelle qualité particulière a-t-on donnée aux rois de France depuis le baptême de Clovis?

R. Celle de ROIS TRÈS-CHRÉTIENS, parce qu'ils furent les premiers rois qui embrassèrent la religion chrétienne, et qu'ils défendirent plus l'église et les papes que ne le firent les autres souverains.

D. Que fit Clovis de remarquable pour étendre le royaume de France?

R. Il vainquit les Romains, les Bourguignons et les Visigoths, qui en occupaient chacun une partie.

D. Qu'a-t-il fait de glorieux?

R. Il défit, près de Poitiers, et tua de sa propre main Alaric, roi des Visigoths, qui était Arien. Cette victoire le rendit maître des états de ce prince, qui étaient situés entre la Loire et les Pyrénées.

D. Quels honneurs lui rendirent les empereurs d'orient?

R. L'empereur Anastase ayant apris la défaite et la mort d'Alaric, envoya à Clovis les titres et les ornemens de patrice et de consul, qu'il reçut à Tours, où il fit une entrée triomphante.

D. Quels traits de cruauté lui reproche-t-on principalement?

R. Il en exerça contre tous ses parens, entr'autres, contre Sigebert, roi de Cologne, qu'il fit assassiner par son propre fils; contre Ranacaire, qui régnait à Cambray et contre Rinomer, qui régnait au Mans : s'étant défait de tous ces princes, il s'empara de leurs états.

D. Régna-t-il long-tems ?

R. Son règne fut de trente ans, et sa vie de quarante-cinq. Il fut enterré dans l'église de Sainte Geneviève, qui était alors sous l'invocation de Saint Pierre et de Saint Paul.

D. Combien laissa-t-il d'enfans ?

R. Il laissa quatre fils : Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire; il eut le premier d'une maîtresse, et les trois autres de Clotilde, sa femme.

D. Comment le royaume de France fut-il divisé entre les enfans de Clovis ?

R. En quatre parties, qui furent tirées au sort, et devinrent autant de royaumes, sous les noms de Paris, Orléans, Soissons et Metz. Childebert eut le premier, Clodomir le second, Clotaire le troisième et Thierry le quatrième.

D. Tous ces royaumes étaient-ils indépendans ?

R. Oui, et les souverains étaient égaux; mais on ne met ordinairement au rang des rois de France que ceux qui étaient rois de Paris.

D. Cette manière de diviser ainsi le royaume était-elle sage et utile ?

R. Non, elle était dangereuse et contraire au bien de l'état; cependant elle fut pratiquée jusqu'à la seconde race.

CHILDEBERT I, VIe. Roi de France.

Régna quarante-sept ans.

VI. siècle.
511.



Armatus terror Iberi.

Tremblez, fiers espagnols, et craignez son
courroux :
Son bras victorieux ne menace que vous.

D. De qui Childebert était-il fils?

R. De Clovis et de Clotilde.

D. Quand a-t-il commencé à régner?

R. L'année 511, qu'il eut en partage le royaume de Paris.

D. Childebert ne fut-il point troublé par ses frères dans la possession de son royaume?

R. Il eut assez de peine, au commencement, à bien s'accorder avec eux, mais les intérêts de

leur mère les réunirent, pour venger la mort de leur aïeul sur Sigismond, roi de Bourgogne.

D. Que remarquez-vous de particulier dans l'histoire de ce roi?

R. Qu'il fit la guerre à Amalaric, roi des Visigoths, et qu'il le vainquit.

D. Quel fut le sujet de cette guerre?

R. Amalaric quoiqu'Arien, avait épousé la sœur de Childebert : comme il la maltraitait souvent à cause de sa religion, elle s'en plaignit à son frère, qui prit les armes pour la venger.

D. Ne fit-il plus rien de remarquable?

R. Il fit des conquêtes considérables en Espagne sur les Visigoths. Ayant fait le siège de Sarragosse, il le leva par respect pour saint Vincent, dont les habitans lui avaient offert la tunique. C'est à cette occasion qu'étant de retour à Paris, il fit bâtir, en l'honneur de ce saint, une église qu'on a appelée depuis Saint-Germain-des-Prés.

D. Childebert était-il marié?

R. Oui, sa femme s'appelait Ultrogote, et il en eut deux filles qui, ne lui ayant pas succédé, sont le premier exemple de la loi fondamentale qui n'admettait que les mâles à la couronne.

D. Quelles qualités remarquez-vous en ce prince?

R. Sa charité envers les pauvres, et son zèle pour la religion chrétienne; malheureusement il les a deshonorées en coopérant à l'assassinat de ses neveux que Clotaire immola à son ambition.

D. A-t-il régné long-temps?

R. Après un règne de quarante-sept ans, il

mourut l'an 558, et fut enterré dans l'église qu'il avait fondée à Paris.

CLOTAIRE I, VIIe. Roi de France.

Régna cinquante ans.



VI. siècle. 560.

Vicit amor solii.

Dans mon cœur paternel le sang en vain murmure,
Le trône me rend sourd aux cris de la nature.

D. De qui Clotaire était-il fils ?

R. Il était fils de Clovis, après la mort duquel il fut roi de Soissons; ses frères Clodomir et Childebert étant aussi décédés, il fut roi de toute la France.

D. Quand a-t-il commencé à régner sous ce titre?

R. L'an 560.

D. Qu'avait-il fait de remarquable auparavant?

R. Il avait fait deux fois la guerre en Bourgogne, de concert avec Childebert, et mis fin à ce royaume par la mort de Gontran. Deux fois aussi il avait défait les Saxons sur les bords du Veser; mais une ambition démesurée ternit ces exploits et le porta à des excès affreux.

D. Que fit-il donc?

R. Il tira des mains de Clotilde les trois fils de Clodomir sous prétexte de les établir dans les domaines de leur père, et en assassina lui-même deux; le troisième se sauva et fut rasé: on l'invoque sous le nom de saint Cloud.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il battit les Thuringiens, qui avaient donné du secours aux Saxons, et ruina entièrement leur pays.

D. N'a-t-il pas fait mourir son fils?

R. Oui, son fils s'étant révolté contre lui, il le fit brûler, avec sa famille, dans une chaumière où il s'était sauvé; mais il témoigna dans la suite un grand repentir d'avoir fait une action si indigne d'un père.

D. Vécut-il long-temps?

R. Il vécut soixante-quatre ans, et en régna cinquante, tant comme roi de Soissons, que comme maître absolu du royaume.

D. Où mourut-il?

R. Il mourut à Compiègne, d'une fièvre ardente, et fut enterré à Soissons dans l'église de Saint-Médard, qu'il avait fait bâtir.

D. Quelles qualités remarquez-vous en ce prince ?

R. Qu'il était vaillant, libéral, mais cruel et ambitieux. Il dit, en mourant, ces paroles mémorables : *Quel pensez-vous que soit le roi du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands rois de la terre ?*

D. Etait-il marié ?

R. Il avait eu six femmes, et plusieurs enfans, dont quatre lui succédèrent.

CARIBERT, VIIIe. Roi de France.

Régna neuf ans.

VI. siècle.
562.



Themidi Musarum numina junxit.

J'ai, sous mon règne, exempt des alarmes de Mars,
Vu fleurir, par mes soins, la justice et les arts.

D. De qui était fils Caribert, qui fut roi de Paris?

R. De Clotaire et d'Ingonde.

D. Quand commença-t-il à régner?

R. L'an 562; aussi-tôt qu'il fut sur le trône, il répudia sa femme Ingoberge, qu'il avait épousée du vivant de son père; ensuite il se maria avec Méroflede, et puis avec Marcouefe

qui avait pris le voile sacré; elles étaient, dit-on, sœurs et filles d'un cardeur de laine.

D. Quel fut le caractère de ce prince?

R. Il était bon, ami des arts et de la justice, qu'il rendait souvent lui-même; mais sa passion pour les femmes nuisait un peu à ces belles qualités.

D. A-t-il régné long-tems?

R. L'espace de neuf ans.

D. Où est-il mort?

R. Au château de Blaye, sur la Garonne; il fut enterré dans l'église de Saint-Romain, du même lieu, l'an 571.

D. Laissa-t-il des enfans?

R. Il ne laissa point de fils, mais seulement des filles; ses frères se partagèrent ses états.

CHILPÉRIC, IXe. Roi de France.

Régna vingt-trois ans.

VI. siècle.
571.



Sub infaustis avibus rexi.

Par de noirs attentats, la colère des cieux
Rendit mon règne infâme, et mon nom odieux.

D. DE qui Chilpéric était-il fils?

R. De Clotaire I et de Charégonde.

D. Comment monta-t-il sur le trône?

R. Il y monta à la mort de son frère Caribert; car auparavant il n'était que roi de Soissons.

D. Que fit-il de remarquable?

R. Il prit deux fois les armes contre ses frères, Gontran, roi de Bourgogne, et Sigebert, roi d'Austrasie, gagna plusieurs batailles,

tailles en personne, et se rendit maître de Rheims, de la Touraine, du Poitou et du Limosin.

D. N'essuya-t-il point de revers ?

R. S'étant raccommodé avec Gontran, ils firent ensemble la guerre contre Sigebert ; mais celui-ci la soutint avec tant de succès, que Chilpéric perdit une grande partie de ses états; il fut même enfermé dans Tournay, d'où Frédégonde le tira en faisant assassiner le vainqueur dans son camp.

D. Quelles qualités remarque-t-on en ce roi?

R. Beaucoup d'esprit naturel et beaucoup d'instruction.

D. Avait-il de la piété ?

R. Il témoigna en quelques occasions qu'il en avait; il eut grand soin de faire convertir les Juifs de son royaume, et fit de grandes largesses aux églises et aux monastères.

D. Ses autres actions répondaient-elles à celles-ci ?

R. Nullement, car il fit tant de cruautés, qu'on l'appelait le Néron de son siècle; il usurpa le bien de ses frères, chargea le peuple d'impôts, et fit étrangler Galsuinde, sa femme, afin d'épouser Frédégonde, sa maîtresse, pour laquelle il avait tant de déférence, qu'elle lui fit commettre mille crimes affreux.

D. Comment mourut-il ?

R. Il fut assassiné à Chelles en revenant de la chasse.

D. Par qui ce crime fut-il commis ?

R. On soupçonna Frédégonde, sa femme, et Landry, qu'elle aimait alors, d'en être les auteurs.

D. Où fut-il enterré ?

R. A Saint-Germain-des-Prés.

D. Avait-il régné long-temps ?

R. Environ vingt-trois ans, tant comme roi de Soissons, que comme roi de Paris.

CLOTAIRE II, X^e. Roi de France.

Régna quarante-quatre ans.

VI. siècle.
584.



De spinis rosa nata fui.

Sous un gouvernement injuste et rigoureux,
Peuples, je ne naquis que pour vous rendre heureux.

D. QUAND Clotaire commença-t-il à régner ?

R. L'an 584, n'étant âgé que de quatre mois, ce qui le fit surnommer le jeune.

D. Comment put-il gouverner dans un si bas âge ?

R. Sous la régence de sa mère Frédégonde, et sous la protection de Gontran, son oncle, qui était roi de Bourgogne.

D. Qu'arriva-t-il de particulier pendant sa jeunesse ?

R. On remporta, en 593, près de Soissons, une grande victoire contre Childebert, roi d'Austrasie, à laquelle le jeune prince eut quelque part, étant à la tête de l'armée entre les bras de sa mère, qui l'y avait porté pour animer les soldats au combat.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Frédégonde étant morte quatre ans après, Clotaire eut beaucoup de peine à soutenir la guerre que lui firent ses cousins, Théodébert et Thierry; mais au bout de quelques années, il fut délivré de leur persécution par la mort de l'un et de l'autre.

D. Cet événement ne le rendit-il pas maître absolu de toute la mornachie ?

R. Oui, parce qu'à l'exemple de son aïeul, il se débarrassa des quatre fils de Thierry, par les ciseaux et par l'épée.

D. Malgré ce crime affreux, l'histoire ne remarque-t-elle pas en lui quelques bonnes qualités ?

R. De très-bonnes; il ne fit la guerre que pour assurer la paix dans ses états, en y faisant régner la justice, la piété et l'abondance.

D. Vécut-il long-temps ?

R. Environ quarante-cinq ans; il fut enterré à Saint-Germain-des-Prés.

DAGOBERT Ier., XIe. Roi de France.

Régna dix ans.

VII. siècle.
628.



Multi post bella triumphi.

Après tant de combats couronnés par la gloire,
Qu'il est doux de jouir des fruits de la victoire.

D. DE qui Dagobert était-il fils?
R. De Clotaire II et de la reine Bertrude.
D. Quand a-t-il commencé à régner?
R. L'an 628.
D. Comment s'est-il comporté?
R. Avec assez de valeur et de piété. Il défit les Bretons et les Gascons qui s'étaient révoltés, et pacifia le royaume. Il fit bâtir l'abbaye de Saint-Denis, qu'il fonda en 630, et l'enrichit de plusieurs dons précieux; quelques-uns croient qu'il y déposa l'oriflamme.

D. Où mourut-il ?

R. A Epinai, le 17 janvier 638, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denis où il s'était fait porter. C'est le premier des rois de France qu'on y a enterrés.

D. Je voudrais entendre un point d'histoire sur lequel vous avez passé un peu vîte en parlant de Saint Denis. Vous m'avez dit que Dagobert fut le premier qui y déposa l'oriflamme : comment était cette oriflamme ?

R. C'était une espèce de bannière, comme en avaient la plupart des autres églises; elle était de soie couleur de feu, décorée de trois queues ou fanons, et entourée de houppes de soie verte : quelques-uns prétendent qu'elle était semée de flammes d'or, d'où elle avait tiré son nom. Elle était suspendue au-dessus du tombeau de St. Denis, et le soin en était confié au comte de Vexin, pour défendre les biens de l'église et le monastère.

D. L'oriflamme était-elle ce qu'on appelait aussi la bannière de France ?

R. La bannière de France différait de l'oriflamme en ce qu'elle était de velours violet ou bleu céleste, ayant deux endroits semés de fleurs-de-lys d'or; de plus elle était carrée et sans aucune découpure par le bas.

D. Dagobert fut-il le premier qui se servit de l'oriflamme à la guerre ?

R. On ne trouve point que nos rois s'en soient servis avant Louis VI, qui acheta le comté de Vexin; mais depuis cette époque, nos rois se servaient de l'oriflamme quand ils allaient à quelque expédition : ils la recevaient des mains de l'abbé de St. Denis, à genoux,

sans chapeau ni ceinture; mais il fallait qu'ils eussent communiés auparavant; quelquefois ils la portaient autour de leur cou sans la déployer. On dit qu'elle disparut à la bataille de Rosbecq, que le roi Charles VI gagna sur les Flamands en 1382.

CLOVIS II, XIIe. Roi de France.

Régna dix-sept ans.

VII. siècle.
638.



Vigili stant regna ministro.

Un ministre prudent fait le salut du trône :
Je dois au mien l'éclat dont brille ma couronne.

D. QUAND Clovis II monta-t-il sur le trône?

R. L'an 638, à l'âge de 4 ou 5 ans; mais

sous la régence de la reine Nantilde, sa mère, et sous la tutelle des maires du palais.

D. Quels étaient ces maires ?

R. C'étaient des officiers qui avaient l'intendance du palais.

D. Ne profitèrent-ils point de la faiblesse de quelques princes pour accroître leur autorité ?

R. Oui, après la mort de Chilpéric, on les vit devenir ministres des rois, et se mettre à la tête des armées.

D. Quels ont été les maires les plus célèbres ?

R. Grimoald, qui commença à porter cette dignité au plus haut degré; Pépin-le-Gros, Charles Martel son fils, et Pépin-le-Bref.

D. Comment gouvernaient-ils le royaume pendant la minorité de Clovis?

R. Selon leur caprice et leurs intérêts; mais Clovis étant devenu homme, il prit lui-même les rênes du gouvernement.

D. Comment se comporta-t-il ?

R. Fort prudemment; il s'appliqua à maintenir la paix et la justice dans ses états.

D. Se maria-t-il ?

R. Oui, il épousa Batilde, jeune anglaise, de laquelle il eut trois fils, Clotaire III, Childéric II et Thierry I. L'église l'a reconnue pour sainte.

D. Quelle qualité particulière remarquez-vous en ce roi ?

R. Il était très-charitable, car pendant une famine, il fit distribuer aux pauvres tout ce qu'il avait dans ses coffres; ensuite il prit l'argenterie de Saint-Denis, pour continuer à les secourir.

D. Quel dédommagement eut cette abbaye ?
R. Le roi obtint pour elle de l'assemblée des évêques, une exemption de toute juridiction.
D. Quand mourut Clovis II ?
R. L'an 656, à l'âge de 23 ans; il fut enterré à Saint-Denis.

CLOTAIRE III, XIIIe. Roi de France.

Régna dix ans.

VII. siècle. 656.



Caput submittimus uni.

Par les soins d'une mère instruit à gouverner,
Un ministre perfide a su me dominer.

D. QUAND Clotaire III commença-t-il à régner ?
R. L'an 656, étant âgé de quatre ans.

D. Par qui le royaume fut-il gouverné pendant sa minorité ?

R. Par la reine Batilde, sa mère, qui s'en acquittait avec beaucoup de prudence.

D. Fut-elle toujours régente ?

R. Non : Archambaud et Ebroin, maires du palais, l'obligèrent de se retirer à Chelles, où elle fonda un monastère.

D. Que firent ensuite ces maires ?

R. Ils se rendirent les maîtres absolus du royaume, et exercèrent mille cruautés, tant envers les Français qu'envers les étrangers.

D. Le roi ne put-il point remédier à ces désordres ?

R. Non, car il était encore fort jeune.

D. Vécut-il long-temps ?

R. Il mourut à l'âge de quatorze ans, l'an 666; ce fut son frère Childéric qui lui succéda, malgré le soin qu'avait pris Ebroin de faire monter sur le trône à sa place, le jeune Thierry, que la haine des grands pour ce maire en fit presque aussi-tôt descendre.

CHILDERIC II, fils de Clovis second, XIVe. Roi de France.

Régna trois ans.

VII. siècle.
670.



Claustro disclusimus hostes.

Renfermant dans un cloître Ebroin et mon frère,
J'ai puni leur orgueil, et vain et téméraire.

D. En quel temps Childéric commença-t-il à régner ?

R. L'an 670, après la mort de Clotaire III, son frère aîné.

D. Que fit-il de remarquable en montant sur le trône ?

R. Indigné de la conduite qu'Ebroïn avait tenue à son égard, il le relégua dans un cloître

en Bourgogne, obligea son frère Thierry à se retirer à Saint-Denis, et resta par ce moyen, paisible possesseur de la couronne.

D. Comment se comporta-t-il ?

R. De la manière la plus déréglée et la plus cruelle : aussi s'attira-t-il la haine de tous ses sujets.

D. Quelle cruauté exerça-t-il particulièrement ?

R. Il fit attacher à un poteau, et fouetter à coups de verges, un seigneur français nommé Bodillon, sans qu'il eût mérité la moindre punition.

D. Que lui en arriva-t-il ?

R. Ce seigneur l'assassina près de Rouen comme il revenait de la chasse.

D. Etait-il marié ?

R. Oui, il avait épousé Bilichilde; mais elle fut aussi assassinée, quelques années après, avec son fils Dagobert, par des personnes que le roi avait maltraitées.

D. Où fut-il enterré ?

R. A Saint-Germain-des-Prés, l'an 673.

THIERRY, fils de Clovis II, XVe. Roi de France.

Régna seize ans.

VII. siècle.
674.



Dulcem mihi malo quietem.

Qu'un autre aux champs de Mars exerce sa
valeur,
La douceur du repos fait mon plus grand
bonheur.

D. QUAND Thierry commença-t-il à régner ?

R. Environ l'an 674.

D. Où était-il auparavant ?

R. Dans l'abbaye de Saint-Denis d'où il fut tiré pour monter sur le trône.

D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Peu de chose, puisqu'on le met au nombre des rois fainéans.

D. Qu'appelez-vous rois fainéans ?

R. Ce sont ceux qui, n'ayant point assez d'instruction ni de fermeté pour gouverner eux-mêmes, se laissaient conduire par leurs maires.

D. Comment se nommait le maire qui régna sous le nom de Thierry ?

R. Ebroin, le même qui avait été rasé et mis dans un couvent par les ordres de Childéric II.

D. Conserva-t-il long-temps son autorité ?

R. Il fut assassiné en 688. Mais Thierry n'en fut pas plus roi. D'autres tyrans lui succédèrent. Pépin-d'Héristel, qui fut l'aïeul de Pépin-le-Bref, tenait les rênes du gouvernement, quand il mourut.

D. Combien de temps régna Thierry ?

R. Il régna seize ans, pendant lesquels il fonda l'abbaye de Saint-Wast d'Arras, où il fut enterré.

CLOVIS III, XVI[e]. Roi de France.

Régna cinq ans.

VII. siècle.
690.



Socio confidimus uni.

Aux conseils de Pépin, aussi bien qu'à son bras,
Ma gloire se remit du soin de mes états.

D. De qui était-il fils ?
R. De Thierry, son prédécesseur.
D. Quand a-t-il commencé à régner ?
R. Après la mort de son père, l'an 690.
D. Qu'arriva-t-il de remarquable sous son règne ?
R. Pendant qu'il était sur le trône, Pépin-d'Héristel, maire du palais, dompta les Sueves et les Saxons qui s'étaient révoltés.

D. Ce n'était donc pas le roi qui commandait l'armée ?

R. Non ; c'était Pépin, sous la tutelle de qui il était.

D. On peut donc le mettre au nombre des rois fainéans ?

R. Oui, il en est le second, n'ayant rien fait de glorieux pendant son règne, qui fut de cinq ans, au bout desquels il mourut, et fut enterré à Saint-Etienne de Choisy-sur-Oise.

CHILDEBERT II, dit LE JEUNE, XVIIe. Roi de France.

Régna dix-sept ans.

VII. siècle.
695.



Nec tanti regnasse fuit.

Que sert le diadême et le titre de roi,
Quand, sur le trône assis, on ne fait pas la loi.

D. QUAND Childebert II monta-t-il sur le trône ?

R. L'an 695, après la mort de son frère Clovis III.

D. N'y eut-il rien de remarquable pendant son règne ?

R. Pépin, maire du palais, continua de gouverner le royaume, à cause de la minorité

de Childebert qui n'avait que douze ans lorsqu'il fut couronné. Il ne se passa rien d'extraordinaire pendant quinze ou seize ans, au bout desquels il mourut : son corps fut inhumé dans l'église où l'avait été celui de son frère.

DAGOBERT II, XVIIIe. Roi de France.

Régna cinq ans.

VIII siècle. 711.



Brevis mihi gloria regni.

A mon trône arraché par la commune loi,
J'ai joui peu de temps du bonheur d'être roi.

D. DE qui Dagobert II était-il fils ?
R. De Sigebert III, roi d'Austrasie.

D. Quand commença-t-il à régner ?

R. L'an 711 ; mais il fut roi sans gouverner.

D. Qui avait donc le gouvernement ?

R. C'était Pépin, maire du palais.

D. Quel homme était-ce ?

R. C'était un très-habile homme, et qui avait de belles qualités.

D. Gouverna-t-il long-temps ?

R. L'espace de vingt-sept ans ; sa mort fut suivie de beaucoup de troubles.

D. Que remarquez-vous de Dagobert ?

R. Qu'il n'avait point les qualités nécessaires à un roi, et qu'on peut le mettre au rang des rois fainéans.

D. Resta-t-il long-temps sur le trône ?

R. Pendant cinq ans : il mourut l'an 716, et fut enterré à Nancy.

CLOTAIRE IV, XIXe. Roi de France.

Régna quinze mois.

VIII siècle.
716.



Magni dat nominis umbram.

Du peuple et de l'état, pour se rendre l'arbitre,
Martel, de souverain, me donna le vain titre.

D. Qui succéda d'abord à Dagobert ?

R. Ce fut un fils de Childéric II, Daniel, qui prit le nom de Chilpéric; mais Charles Martel le fit bientôt descendre du trône pour y placer Clotaire IV.

D. Que devint alors Chilpéric ?

R. Il se retira dans l'Aquitaine en attendant que l'orage fût passé.

D. Clotaire avait-il quelque talent pour gouverner ?

R. Ce ne fut qu'une ombre de roi; Charles Martel ne l'avait fait asseoir sur le trône, que pour couvrir son ambition.

D. Combien de temps y resta-t-il?

R. Quinze mois : on ignore le lieu où il fut enterré.

CHILPÉRIC II, XXe. Roi de France.

Régna quatre ans.

VIII siècle.
716.



Regnum mutabile sensi.

Roi banni, rappelé, mais toujours dans les fers,
Quel autre sur le trône eut de plus grands
revers ?

D. Que fit Charles Martel à la mort de Clotaire ?

R. Pour ne rien perdre de son autorité, il rappela Chilpéric d'Aquitaine, le replaça sur le trône et continua de régner sous son nom.

D. Chilpéric fit-il au moins quelque chose de remarquable ?

R. Il n'a rien fait de glorieux ; c'est pour cela qu'il est mis au nombre des rois fainéans. Son règne fut d'environ quatre ans. On ignore s'il fut marié.

D. Où mourut-il ?

R. A Noyon, l'an 720 ; il fut enterré dans l'église de cette ville.

THIERRY II, XXIe. Roi de France.

Régna dix-sept ans.

VIII siècle.
720.



Regem minùs quàm fræna ministrat.

Pour amuser le peuple, en lui donnant un roi,
Martel me mit au trône, et fut plus roi que moi.

D. QUAND Thierry II commença-t-il à régner ?

R. L'an 720; Charles Martel le tira de l'abbaye de Chelles où on l'élevait, pour le mettre sur le trône, et gouverner sous son nom.

D. Que fit-il de remarquable ?

R. Rien du tout; il ne se mêlait point des affaires de son royaume, et vivait fort tranquillement dans son palais.

D. Comment Charles Martel usait-il de son autorité?

R. Assez bien, et il gouverna le royaume avec beaucoup de succès et de gloire.

D. Que fit-il donc de glorieux?

R. Il gagna la fameuse bataille de Tours contre les Sarrazins, où Abderame, leur roi, fut tué avec quatre-vingt mille hommes de son armée, et Charles Martel ne perdit que quinze cents soldats. L'année suivante il dompta les Frisons, leur fit embrasser la foi catholique, et réunit leur pays à la couronne.

D. Thierry vécut-il long-temps?.

R. Non, il mourut l'an 737, étant âgé de vingt-cinq ans, et après en avoir régné dix-sept : il fut enterré à Saint-Denis. Sa mort fut suivie d'un interrègne de cinq ans, pendant lequel mourut Charles Martel, après en avoir gouverné quatre sous le titre de duc des Français. Il fut enterré à Saint-Denis avec beaucoup de pompe.

D. Qui prit ensuite le timon des affaires?

R. Ses deux fils Pépin et Carloman qui vécurent forts unis.

CHILDERIC III, dit L'INSENSÉ, XXIIe. Roi de France, et le dernier de la Iere. race.

Régna huit ans.

VIII siècle.
743.



Et reges ferit inclementia sortis.

Le sort capricieux par-tout frappe sans choix,
Et son ordre insolent fait et défait les rois.

D. COMMENT Childéric III parvint-il au trône ?

R. C'est que Pépin croyant qu'il était de son intérêt de donner à la France un simulacre de roi, le fit proclamer l'an 743.

D. De qui était-il fils ?

R. Les uns disent qu'il était fils de Thierry II, les autres de Chilpéric II.

D. Fit-il

D. Fit-il quelque chose de remarquable ?

R. Il était trop jeune pour rien entreprendre. Pépin, après l'avoir laissé environ huit ans sur le trône, le confina dans l'abbaye de S. Bertin, en Artois, où il mourut à l'âge de dix-huit ans. Ce fut le dernier roi de la première race, qui en eut vingt-deux, dans une durée de 330 ans.

D. Pourquoi cette première race a-t-elle fini ?

R. Parce que les maires du palais, après avoir dépouillé les rois de leur autorité, se placèrent eux-mêmes sur le trône.

D. Quelles étaient, sous cette race, les armes des rois de France ?

R. On prétend qu'ils portaient dans leurs enseignes trois crapauds ou trois diadèmes en champ d'argent; d'autres disent trois croissans environnés d'un grand nombre d'abeilles.

D. A quel temps remonte l'usage des fleurs-de-lys ?

R. A Clovis; alors l'écu en était semé sans nombre. Charles VI les réduisit à trois en 1381.

Fin de la première race.

MOEURS ET USAGES DES FRANÇAIS

Sous les Rois de la première race.

Mœurs.

Une sorte de férocité qui régnait parmi les princes et les sujets, semble constituer le caractère général des Français sous la première race. Les assassinats, les parricides même,

furent souvent les moyens qui élevèrent aux premières dignités. Le petit nombre de lois capables de maintenir l'ordre, était foulé aux pieds, et celle du plus fort subsista jusqu'à ce qu'enfin les événemens en ramenèrent de nouvelles sous le règne de Pépin. Les mœurs tenaient encore beaucoup du paganisme, même depuis que les Français eurent embrassé la religion chrétienne, car le divorce, l'inceste et la poligamie étaient tolérés parmi eux. Quand il leur plaisait, les enfans de leurs maîtresses avaient à leur succession la même part que les enfans de leurs légitimes épouses.

Administration de la justice.

PENDANT les deux premières races, et même assez avant dans la troisième, on ne connut point ce qu'on appelle aujourd'hui *magistrats ou gens de robe.* Chacun était jugé selon les lois de son état et par des gens de sa profession. On rendait la justice aux portes des églises ou des villes, et toujours dans un lieu public. Les parties et ceux qui devaient prononcer, y venaient armés; mais avant de commencer, ils attachaient leurs haches et leurs boucliers à un poteau qui était au milieu de l'assemblée. On ne pouvait appeler qu'au roi des jugemens qui s'y rendaient, parce qu'il n'y avait point encore de degrés de jurisdiction. Quelque crime qu'on eût commis, excepté contre l'état, on en était quitte pour une somme plus ou moins considérable. Ceux qui ne pouvaient en racheter la punition, étaient condamnés à être étranglés ou fustigés

à un poteau ; il y avait des crimes pour lesquels on les envoyait tourner la meule ou travailler aux carrières, et quelquefois on se contentait de les flétrir avec un fer chaud. Les grands étaient punis avec l'épée ou la hache. Quand les preuves manquaient en matière grave, on en venait à un combat, et si on était accusé de meurtre, de vol ou de trahison, on ne pouvait laver cette tache que dans le sang de son ennemi. Les disputes sur la propriété des biens, quand le droit n'était pas clair, se terminaient encore à la pointe de l'épée. On choisissait ordinairement deux champions pour soutenir le pour et le contre : il n'était pas difficile de trouver des gens qui pour de l'argent entraient en lice. L'homicide commis sur un Ecclésiastique se réparait bien plus chèrement que sur une autre personne ; car il fallait payer 800 sols d'or pour le meurtre d'un évêque, 600 pour un prêtre, 400 pour un diacre et autant pour un moine. Quand il s'agissait de quelque crime dont le coupable n'avait pu être suffisamment convaincu, on avait recours à différentes épreuves telles que le fer rouge, l'eau bouillante, la croix, etc. dont je parlerai à la fin de la seconde race.

Assemblées générales.

Outre ces tribunaux particuliers où l'on rendait la justice, il y avait des assemblées générales, dans lesquelles on faisait le procès aux seigneurs qui avaient manqué à leur devoir. On y traitait ensuite les affaires les plus importantes de l'état. Sous la première

race, elles se tenaient en rase-campagne le premier jour de Mars; sous la seconde le premier jour de mai; delà vint qu'on les appela d'abord *champ de Mars*, puis *champ de Mai*. Les grands du royaume, les évêques et les abbés, les gouverneurs des provinces et des villes s'y trouvaient, et le roi y présidait assis sur un siège élevé, la couronne sur la tête. Outre ces assemblées il y en avait encore d'autres appelées *cours plénières*. On les tenait à Noël et à Pâques, ou à l'occasion de quelqu'heureux événement. Les premiers seigneurs de la cour y étaient invités, et y faisaient une dépense extraordinaire. C'était tous les jours des festins où le roi mangeait revêtu de ses habits royaux, et servi par ses principaux officiers, auxquels il distribuait à la fin du repas quelques-unes des pierreries qui ornaient ses habits. Le peuple se ressentait aussi de sa bienfaisance : des héros d'armes lui jettaient quelques monnaies, en criant : *largesse du plus puissant des rois*.

Armes.

Les Français ne paraissaient jamais en public sans avoir quelqu'une de leurs armes, et ces armes étaient l'épée, la massue, la fronde, la hallebarde, l'angon, espèce de javelot qui se lançait de loin; ils n'avaient pour armes défensives que le bouclier, qui était fait d'un bois poli et léger et couvert d'un bon cuir. Les machines dont ils se servaient pour la défense ou pour l'attaque des places, étaient à peu-près les mêmes que celles des Romains.

Divertissemens.

Les cours plénières étaient en général et plus brillantes et moins sérieuses que les assemblées du champ de Mars ou de Mai, quoique pourtant on ne s'occupât pas tellement des intérêts du peuple dans celles-ci, qu'il n'y eût dans la journée des heures consacrées au plaisir; la pêche, le jeu, la chasse, les danseurs de cordes, les plaisantins, les jongleurs et les pantomimes occupaient tour-à-tour les momens de loisir. Les plaisantins faisaient des contes; les jongleurs jouaient de la vielle; c'était dans ces premiers temps l'instrument le plus estimé. Les pantomimes par leurs gestes représentaient des comédies. Il y avait de ces bouffons qui instruisaient des chiens, des singes, des ours à faire les mêmes postures, et qui leur faisaient jouer une partie de leurs pièces. Une dépense considérable de ces assemblées était d'y faire venir toute sorte de charlatans, car la fête n'était bonne qu'autant qu'il y en avait.

Domaines.

Il s'en fallait bien que les domaines des rois de la première race fussent ce qu'ils sont aujourd'hui. C'était de grosses métairies au milieu des forêts, où l'on nourrissait des troupeaux, de la volaille, et où l'on élevait des chevaux. Nos rois voyageaient toute l'année de l'une à l'autre. Ils consommaient une partie du produit de leurs terres, et l'on vendait à leur profit ce qui restait. La branche

la plus considérable de leur revenu provenait des amendes, ce droit s'appelait *fredum.* Ajoutez les impôts qu'on levait sur les Gaulois seulement, car les Français ne payaient que de leur personne, et les présens que les seigneurs faisaient au roi dans les assemblées du champ de Mars, présens qui, libres dans leur origine, devinrent dans la suite un tribut forcé.

Officiers de la cour.

Les principaux officiers de nos anciens rois étaient le maire du palais; le grand apocrisiaire ou grand aumônier; le grand référendaire appelé ensuite garde des sceaux; le comte du palais, qui était chargé de rendre la justice; le grand chambrier, qui présidait au service de la chambre; le comte d'étable, qui avait la manutention des écuries du roi; charge qui dans la suite devint sous le titre de *Connétable,* la première du royaume.

Troupes.

L'armée des Français n'était composée que d'infanterie. Le roi seul et quelques barons ou braves qui le suivaient pour le garder, étaient à cheval. Les soldats, en entrant en campagne, étaient obligés d'emporter avec eux des vivres pour trois mois; des armes et des habits pour six, à compter du jour qu'ils sortaient des limites de leur pays. Le butin qu'ils faisaient sur l'ennemi leur tenait lieu de solde; il était mis en commun, et on le partageait après la bataille. Les déserteurs étaient punis de mort.

SECONDE RACE,

Dite des Carlovingiens, dont il y a eu treize rois.

D. Pourquoi appelez-vous la seconde race des rois de France, *la race des Carlovingiens ?*

R. Parce qu'elle prend son nom de Charlemagne.

D. Fut-il le premier roi de la seconde race ?

R. Non, mais parce qu'il en a été le plus illustre, on a donné son nom à cette race.

D. Quand a-t-elle commencé ?

R. L'année 751, du vivant même de Childéric, qui ne mourut qu'en 754.

D. Que peut-on dire en général de cette seconde race ?

R. On remarque qu'elle fut assez semblable à la première, en ce qu'elle eut de beaux commencemens et une fin malheureuse ; qu'au lieu de se continuer dans la personne de Charles de Lorraine, légitime successeur de Louis V, un duc des Français usurpa la couronne, sous le prétexte que le roi la lui avait laissée en mourant ; et qu'elle eut aussi ses rois fainéans.

D. Quel a été le premier roi de cette race?

R. Pépin-le-Bref, c'est-à-dire *le Petit.*

PEPIN, dit LE BREF, fils de Charles Martel, XXIIIe. Roi de France.

Régna seize ans.

VIII siècle.
751.



Merui regnare vocatus.

Si la France m'élève au trône de ses rois,
Ma valeur justifie et confirme son choix.

D. QUAND Pépin a-t-il commencé à régner?

R. L'an 751; sa valeur, ses services, et plus encore son ambition, heureusement secondée par le pape Zacharie, le placèrent sans nul autre droit sur le trône des descendans de Clovis.

D. N'y eut-il rien de remarquable au couronnement de ce prince?

R. Il voulut y ajouter les cérémonies de l'église, pour consacrer sa royauté et la rendre plus auguste : Boniface, archevêque de Mayence, le couronna dans la cathédrale de Soissons, et l'oignit d'huile bénite à la manière des rois d'Israël, afin que cette parole de Dieu : *Ne touchez point à l'oint du Seigneur*, servît de bouclier à sa personne et à ses descendans : l'onction et le couronnement commencèrent alors à être pratiqués à l'inauguration des rois de France, et l'ont toujours été depuis ce temps-là.

D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Il donna dans une occasion assez singulière une preuve de son courage. Sachant qu'on se permettait des railleries sur la petitesse de sa taille, un jour qu'il était allé voir un combat de bêtes féroces, il dit à quelques seigneurs qui étaient auprès de lui, qu'il faudrait faire lâcher prise à un lion qui tenait par le cou un taureau; aucun d'eux n'ayant osé l'entreprendre, il descendit seul de l'échafaud, et d'un coup de sabre il coupa la tête au lion.

D. Quel âge avait-il alors ?

R. Environ trente-huit ans.

D. N'a-t-il pas fait la guerre ?

R. Sa première expédition fut contre les Saxons, qu'il rendit ses tributaires en 753.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il fit la guerre à Astolphe, roi des Lombards, qui, après avoir pris l'exarchat de Ravennes, était venu assiéger Rome, et le contraignit à faire la paix aux conditions

qu'il voulut, avec le pape Etienne III, qui était venu en France implorer son secours.

D. Quelle reconnaissance eut le pape d'un si grand service ?

R. Il déclara Pépin le défenseur de l'église romaine; et celui-ci, pour n'être point en reste, lui fit présent de l'exarchat, et commença par-là l'établissement de la puissance temporelle de la cour de Rome.

D. N'a-t-il point fait d'autres actions remarquables ?

R. Il défit les Saxons et les Esclavons, chassa les Sarrazins de Narbonne, dont ils avaient été long-temps les maîtres; et, environ dix ans après, vainquit Gaiffre, duc d'Aquitaine, après lui avoir pris plusieurs villes et ravagé tout le pays qu'il possédait.

D. Poussa-t-il ses conquêtes plus loin ?

R. Non, car peu après il mourut à Saint-Denis en France, le 24 septembre 768, âgé de 54 ans : il fut enterré au même lieu.

D. Eut-il des successeurs ?

R. Il laissa deux fils, Charles et Carloman : le premier eut la Neustrie et la Bourgogne, et le second l'Austrasie.

CHARLES PREMIER, dit LE GRAND, ou CHARLEMAGNE, fils de Pépin,

XXIVe. Roi de France, et Empereur d'occident.

Régna quarante-six ans.

VIII siècle.
768.



Consilio magnus quis major in armis?

Politique profond et brave conquérant,
Aux yeux de l'univers quel autre fut plus grand?

D. Où naquit Charlemagne?

R. Il naquit près de Mayence, l'an 742 dans un château nommé Ingelheim.

D. De qui était-il fils?

R. De Pépin-le-Bref et de la reine Berthe.

D. Quand et où fut-il couronné?

R. Il le fut à Noyon, l'an 768, aussi-tôt après la mort de son père.

D. Que fit-il de glorieux?

R. Il commença contre les Saxons une guerre qui dura 33 ans. Après la mort de son frère Carloman, il passa en Italie, pour secourir le pape Adrien contre Didier, roi des Lombards; il tailla en pièces l'armée de ce prince, et le fit prisonnier. Le royaume des Lombards finit alors, n'ayant duré que deux cents ans.

D. Quelle reconnaissance en eut le pape?

R. Léon III le couronna empereur d'Occident, à Rome, l'an 800; le peuple criait alors: *Vie et victoire à Charles-Auguste, grand et pacifique empereur des Romains, couronné de Dieu.*

D. L'empereur d'Orient consentait-il à cela?

R. Oui, du moins on ne voit pas qu'il s'y soit opposé.

D. Comment se termina la guerre contre les Saxons?

R. Après avoir forcé Witikind, leur chef, à embrasser le christianisme en 781, il les dompta complètement quinze ans après, et les transplanta dans ses états.

D. Quelles qualités avait Charlemagne?

R. Il avait celles de se faire craindre et de se faire aimer. Il était grand et bien fait, affable, libéral, actif et laborieux; il avait l'esprit doux et jovial, la conversation aisée, et était ennemi des flatteurs et de la vanité.

D. Etait-il savant?

R. Il était très-spirituel et fort instruit. Il

aimait les gens de lettres, et leur faisait de grandes libéralités.

D. Etait-il pieux ?

R. Il a mérité d'être mis au rang des saints par le pape Paschal III. Au reste il était si charitable, qu'il nourrissait non-seulement les pauvres qui étaient dans ses états, mais encore ceux de Syrie et d'Egypte.

D. Sa vie fut-elle aussi longue qu'illustre ?

R. Il mourut âgé de soixante-douze ans, en l'année 814, et fut enterré à Aix-la-Chapelle, dans l'église de Notre-Dame, qu'il avait fait bâtir.

LOUIS Ier., surnommé LE DÉBONNAIRE, Empereur, et XXVe. Roi de France.

Régna vingt-sept ans.

IX. siècle.
814.



Bis cado, bisque resurgo.

De mon trône, deux fois, par mes fils renversé,
Deux fois, en dépit d'eux, je m'y vis replacé.

D. EN quel temps Louis monta-t-il sur le trône ?

R. Il y monta l'an 814.

D. De qui était-il fils ?

R. De Charlemagne et d'Hildegarde, sa troisième femme.

D. Pourquoi l'appelle-t-on le *Débonnaire ?*

R. Parce qu'il était doux, facile et complaisant.

D. Qu'est-il arrivé de remarquable pendant son règne?

R. Il n'y eut point de guerres contre les nations étrangères, mais une infinité de désordres et de divisions intestines, occasionnés par la facilité du roi à pardonner à ses enfans.

D. Quelle fut donc leur conduite envers lui?

R. Ils le firent enfermer deux fois : la première dans l'église de S. Médard de Soissons, en 830, d'où il sortit la même année; une seconde fois, dans la même abbaye, en 833, d'où il sortit au bout de quelques mois.

D. Comment a fini ce malheureux prince?

R. Ayant encore été forcé de marcher contre son fils, le roi de Bavière, une éclipse totale de soleil le fit tomber malade de frayeur. Il mourut près de Mayence, âgé de soixante-deux ans, après en avoir régné vingt-sept, et fut enterré à Metz, dans l'abbaye de St. Arnoult. Ce prince fut le second roi de France qui eut le titre d'empereur. Il fit, pour le gouvernement de l'église et de l'état, plusieurs capitulaires, par l'un desquels il rendit au clergé de son royaume la liberté des élections, se réservant seulement le droit de les confirmer.

CHARLES II, dit LE CHAUVE, Empereur, et XXVIe. Roi de Franc

Régna trente-sept ans.

IX. siècle.
840.



Nec pugnare ant vincere doctus.

Inhabile aux combats, peu sensible à la gloire,
Des Normands contre moi je hâtai la victoire.

D. DE qui était fils Charles-le-Chauve?

R. De Louis-le-Débonnaire et de Judith.

D. Quand commença-t-il à régner?

R. En 840, et ce fut l'année suivante que se donna, près de Fontenai en Bourgogne, cette fameuse bataille où périt la plus grande partie de la noblesse de France; mais de

laquelle Charles, quoique vainqueur, ne sut point profiter. Cet événement fut suivi de beaucoup de troubles, pendant lesquels Noménoé, duc de Bretagne, prit le titre de roi.

D. Les incursions des Normands dans la France ne commencèrent-elles point du temps de Charles-le-Chauve ?

R. On ne saurait, sans horreur, raconter les ruines, les meurtres et les embrâsemens que ces barbares (sortis du Danemarck, de la Suède et de la Norvège) firent par toute la France, sous le règne de ce prince. Il fallait que la nécessité les forçât à sortir de leur pays pour chercher leur subsistance ailleurs; car, de cinq ans en cinq ans, on mettait dehors des peuplades ou essaims de jeunes gens, que l'on donnait en partage à des chefs aventuriers, pour aller chercher leur fortune en d'autres pays. Le desir du butin les jetait sur les plus riches provinces de la France, et les rendait cruels et sanguinaires, particulièrement envers les gens d'église, dont l'aisance offrait plus d'appât à leur cupidité. Il n'y eut pas en France un monastère ni une église qui ne se ressentît de leur rage, pas une ville qui ne fût rançonnée, pillée et quelquefois brûlée deux ou trois fois. Charles-le-Chauve fut obligé de leur céder la Neustrie, que l'on a depuis ce temps appelée la Normandie.

D. Ne passa-t-il pas en Italie ?

R. Oui, il y passa, en 875, à dessein de prendre ce que Louis-le-Germanique y avait possédé, mais il ne put en venir à bout. Etant allé à Rome, il y reçut, de la main du pape, la couronne impériale avec grande solennité,

et peu de temps après, celle du royaume de Lombardie à Pavie. Lorsqu'il revenait en France, il fut empoisonné par Sédécias, son médecin, Juif de nation, qui avait été corrompu par les seigneurs Français, auxquels Charles était devenu insupportable. Il mourut à Brios, village en de-çà du Mont-Cenis, et fut enterré à Nantua, bourg de France dans le Bugey, le 6 octobre 877, âgé de cinquante-cinq ans; mais sept ans après, on le transféra à Saint-Denis.

D. Les lettres fleurirent-elles en France sous ce roi ?

R. Pas beaucoup; la poésie latine, néanmoins, chercha à se réveiller un peu, mais la poésie française était aussi barbare que la prose, pour ne rien dire de plus. *

D. Que peut-on penser de la conduite de ce prince ?

R. Comme il aimait plus le faste et la vaine pompe que la solide gloire, la fortune, se conformant à son humeur, le fit heureux en apparence, et malheureux en effet; elle lui donna beaucoup de seigneuries, et peu de bons sujets. La meilleure de ses qualités fut que, devenu très-savant pour le temps, il gratifia les gens de lettres, d'honneurs et de récompenses, les envoyant chercher jusqu'en Grèce et en Asie, pour en enrichir la France; il eut

* *On peut lire, pour en juger, les exemples rapportés du langage de ce siècle, dans le discours préliminaire du lycée de la jeunesse, pages 17 et 18.* Note de l'Editeur.

été plus louable s'il eût songé à la sûreté et aux besoins de son état, avant que de pourvoir à ce qui n'en est que l'ornement.

D. Ce prince avait-il du discernement, et savait-il choisir les hommes auxquels il donnait des charges? Regardait-il au mérite et à la naissance ?

R. Son père fut blâmé d'avoir élevé aux dignités ecclésiastiques des gens de basse extraction; mais lui, passant plus loin, il éleva des gens de rien aux grades militaires et à des dignités qui n'étaient dues alors qu'aux grands du royaume, ce qui occasionna un bouleversement général dans l'état.

LOUIS II, dit LE BÈGUE, Empereur, et XXVIIe. Roi de France.

Régna deux ans.

IX. siècle.
877.



Per discrimina regno.

Malgré des mécontens les projets téméraires,
Je parviens à m'asseoir au trône de mes pères.

D. DE qui Louis-le-Bègue était-il fils ?

R. Il était le troisième fils de Charles-le-Chauve et d'Ermentrude sa première femme.

D. Quand a-t-il commencé à régner ?

R. L'an 877.

D. Fut-il fait empereur ?

R. Oui. Le pape Jean VIII s'étant refugié en France pour éviter les persécutions de

Lambert, duc de Spolette, le couronna empereur d'Occident à Troyes, mais le peuple qui ne l'aimait pas à cause de son père, ne lui donna pas ce titre.

D. Pourquoi Louis avait-il été surnommé le Bègue ?

R. Parce qu'en effet il bégayait en parlant.

D. N'a-t-il point fait la guerre ?

R. Il résista avec vigueur aux Normands. Ensuite il arma contre Bernard, marquis de Gothie, qui s'était révolté; mais étant tombé malade en passant par Autun, il ne put exécuter le dessein qu'il avait de le dompter : En arrivant à Compiègne il y mourut croyant être empoisonné, et fut enterré dans l'église de Saint-Corneille. Avant de mourir il avait envoyé, par l'évêque de Beauvais et par un comte, l'épée, la couronne et les autres ornemens royaux à son fils Louis, avec ordre de se faire sacrer au plus tôt.

LOUIS III ET CARLOMAN, XXVIIIes. Rois de France.

Régnèrent cinq ans.

IX. siècle.
879.



Rara hæc concordia.

Le trône, qui jamais ne souffrit de partage,
Nous vit régner ensemble, et régner sans ombrage.

D. DE qui étaient-ils fils ?

R. Louis III et Carloman étaient fils de Louis-le-Bègue et d'Ansgarde, sa femme. Après la mort de leur père, ils gouvernèrent ensemble le royaume, et ensuite ils le partagèrent à Amiens. Louis eut la Neustrie et une

partie de la Bourgogne, et Carloman l'Aquitaine et la Septimanie.

D. Qu'arriva-t-il de particulier sous le règne de ces deux frères ?

R. Les Normands continuant leurs incursions, ils les repoussèrent avec beaucoup de vigueur.

D. Bozon, beau-frère de Charles-le-Chauve, ne les força-t-il point à tourner leurs armes contre lui ?

R. Oui; c'était un ambitieux qui, abusant du crédit qu'il avait à la cour de Carloman son gendre, se fit déclarer roi d'Arles, par une assemblée des évêques en Dauphiné.

D. Quelles provinces avait-il fait entrer dans la composition de ce royaume ?

R. La Provence, ce qu'on appelle aujourd'hui le Dauphiné, le Lyonnais, la Savoie, la Franche-Comté, et un partie du Duché de Bourgogne.

D. Quel a été le sort de cette guerre ?

R. Bozon fut défait en plusieurs combats, malgré le zèle des Provençaux et les fortifications du Dauphiné.

D. Louis ne fut-il pas obligé de se détacher de son frère pour marcher de nouveau contre les Normands ?

R. Il alla en effet arrêter le cours de leurs brigandages en Picardie; neuf mille restèrent sur la place dans une bataille qu'il leur livra près du village de Sancourt. Secondé des Bretons il allait se signaler encore par d'autres succès, quand il tomba malade à Tours d'où il se fit ramener en litière à Saint-Denis où il mourut après un règue de trois ans.

D. Que fit alors Carloman ?

R. Il quitta le siège de Vienne dont il laissa la conduite au comte Richard; et vint prendre le commandement de son armée; mais les Normands épouvantés abandonnèrent a son arrivée les bords de la Loire. Ayant appris que d'autres étaient entrés en Champagne et attaquaient Rheims, il marcha contre eux et en défit une bonne partie.

D. La France ne fit-elle point en ce temps, quelqu'autre perte ?

R. Ce fut alors que le grand Hincmar, archevêque de Rheims, accablé de douleur de voir ainsi la France en proie au pillage des Normands, et fuyant de sa ville, qui était menacée par ces barbares, se sauva en litière, et mourut à Epernay, laissant l'église gallicane presqu'entièrement privée de prélats qui entendissent ses droits, et qui eussent soin de la discipline.

D. Que fit le roi en voyant l'état malheureux où les Normands réduisaient le peuple ?

R. Il traita avec eux pour les faire sortir de ses états, et leur donna une somme d'argent très-considérable.

D. Que lui arriva-t-il quelque temps après ?

R. Etant à la chasse dans la forêt d'Yveline, près de Montfort, il fut blessé mortellement par un sanglier, et mourut, comme son frère Louis, sans postérité.

D. Les Normands ne remuèrent-ils point alors ?

R. Aussitôt que ces barbares eurent appris que ce prince était mort, ils rentrèrent dans le royaume, interprétant, selon leur génie et leurs

leurs intérêts, que le traité finissait avec sa vie. Hugues, abbé de Saint-Denis, les combattit et en fit un si grand carnage, que ce qu'il en resta fut obligé d'abandonner le royaume.

CHARLES III, dit LE GROS, Empereur, et XXIXe. Roi de France.

Régna trois ans.

IX. siècle. 885.



Ter rex, et denique nullus.

Par trois peuples, ce roi par trois fois couronné,
Fut de tous ses sujets enfin abandonné.

D. QUAND Charles-le-Gros commença-t-il à régner?

R. L'an 885. Fils et héritier de Louis-le-

Germanique, il était déjà empereur et roi de Lombardie.

D. N'y eut-il pas quelque temps d'interrègne avant qu'il montât sur le trône?

R. Il y eut environ un an.

D. Comment parvint-il à la couronne?

R. Elle appartenait à Charles-le-Simple; mais l'abbé Hugues, tuteur de ce jeune prince, qui n'avait alors que cinq ans, appela en France Charles-le-Gros, et le fit proclamer roi.

D. Que fit-il alors?

R. Il s'opposa aux Normands, qui, étant revenus en France, étaient entrés dans la Seine avec sept cents barques et un si grand nombre d'autres bateaux, qu'elle en était couverte à plus de deux lieues. La ville de Paris, située dans une île, et ayant des ponts sur les deux bras de la rivière, arrêta cette espèce de flotte. Les barbares, qui voulaient s'en rendre maîtres, la tinrent assiégée pendant deux ans; mais l'évêque de Paris, nommé Gosselin, l'abbé Ebon, son neveu, le comte Eudes, avec plusieurs vaillans chevaliers, et les Parisiens dont le courage était inaltérable, la défendaient encore mieux qu'elle n'était attaquée. Ce fut dans ces circonstances difficiles que Charles-le-Gros vint à leur secours, et se campa à Montmartre; mais le mécontentement s'étant mis entre lui et les seigneurs français; il aima mieux employer l'or que le fer pour chasser ces brigands, et convint avec eux de leur donner une somme d'argent, au moyen de laquelle ils sortirent de France.

D. Combien y eut-il de rois de France qui furent empereurs?

R. Cinq : Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve, Louis-le-Bègue et Charles-le-Gros.

D. Charles-le-Gros gouverna-t-il le royaume avec prudence?

R. Oui, dans le commencement; mais peu après il se comporta si mal, à cause de l'affaiblissement de sa tête, qu'il fut chassé du royaume, et relégué dans un village de Souabe avec une si médiocre pension, que l'évêque de Mayence fut obligé de pourvoir à sa subsistance.

D. Y demeura-t-il long-temps?

R. Non, il mourut de chagrin en 888, et fut enterré dans l'abbaye de Richenaw, située dans une île du lac de Constance.

EUDES, XXXe. Roi de France.

Régna dix ans.

IX. siècle.
888.



Summa petit livor.

La vertu la plus pure, et la plus belle vie,
Ne sont pas, sur le trône, à couvert de l'envie.

D. DE qui Eudes était-il fils ?

R. De Robert I, dit le Fort.

D. Comment eut-il le gouvernement ?

R. Après la retraite de Charles-le-Gros en Allemagne, il fut nommé tuteur de Charles-le-Simple et régent du royaume; mais il se comporta si glorieusement qu'il fut proclamé roi, sacré et couronné par Gauthier, archevêque de Sens.

D. Que fit-il de glorieux ?

R. Il gagna en 889 deux batailles contre les Normands, qui perdirent dans la première dix-neuf mille hommes, et dans la seconde quatre-vingt-dix mille; cette dernière bataille se donna aux portes de Paris.

D. Régna-t-il long-temps ?

R. Près de dix ans; après quoi il rendit à Charles-le-Simple un royaume dont il avait beaucoup étendu les bornes. Il mourut peu de temps après à la Fère, en Picardie, et fut enterré à Saint-Denis en 898.

D. De quel œil fut-il vu pendant son règne ?

R. Il fut aimé du peuple qu'il rendait heureux, et haï des grands qu'il réprimait, et dont quelques-uns tentèrent inutilement de mettre Charles-le-Simple sur le trône.

CHARLES III, dit LE SIMPLE,

Fils posthume de Louis-le-Bègue,

XXXIe. Roi de France. Régna trente ans.

IX. siècle.
898.



Quo nec sincerior alter.

Par trop de confiance et de simplicité,
Ce roi perdit son trône avec sa liberté,

D. POURQUOI l'a-t-on surnommé le Simple?
R. C'est à cause de sa sincérité.
D. Quand a-t-il commencé à régner?
R. L'an 898, lorsqu'Eudes lui remit le gouvernement; mais il avait été sacré en 893, quand l'abbé de St. Denis et l'archevêque de Rheims qui voulaient régner sous son nom,

entreprirent de l'asseoir sur le trône de son père.

D. De quelle manière se comporta-t-il en arrivant au trône ?

R. Il fit la paix avec le duc de Lorraine, ce qui indisposa la nation contre lui.

D. Qu'arriva-t-il ensuite de remarquable ?

R. Pendant sept ou huit ans il n'y eut rien de plus mémorable que les cruelles incursions des Normands. Ils brûlèrent le château de Tours et l'église de Saint-Martin. Deux ans après (903) ils prirent, sous le commandement de Raoul ou Rol, leur chef, la ville de Rouen, et parvinrent à s'y établir. Ensuite, pendant cinq ans, ils firent des excursions dans toutes les provinces voisines.

D. Que fit Charles alors ?

R. Il fit, à la sollicitation de son peuple, différentes trèves avec lui, durant lesquelles il lui proposa de lui donner en propre, et à titre de duché, la Neustrie, avec sa fille Gisele en mariage, s'il voulait se convertir et embrasser le christianisme.

D. Que fit Raoul d'après ces offres du roi ?

R, Il se fit instruire, et reçut le baptême la veille de Pâques de l'an 912; le comte Robert fut son parrain, et lui donna son nom : ensuite il alla rendre hommage au roi, de la province qu'il lui donnait, et épousa la princesse sa fille, mais qui vécut peu d'années après, et ne lui donna point d'enfans. Ainsi la province appelée Neustrie (sans être démembrée de la souveraineté des rois de France) prit le nom de NORMANDIE, de celui de ses nouveaux habitans.

D. Raoul gouverna-t-il long-temps cette province ?

R. Il mourut en 917, renommé à jamais pour la sévère justice et la police exacte qu'il avait établie en Normandie. Son fils Guillaume, surnommé Longue-épée, lui succéda.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Robert, comte de Paris, et frère du roi Eudes, s'étant fait un parti considérable, se fit couronner à Rheims; puis il se mit à la tête d'une grosse armée, et vint près de Soissons présenter la bataille à Charles, qui le tua d'un coup de lance.

D. Profita-t-il de cet avantage ?

R. Non : frappé d'une terreur panique, à la suite d'une seconde bataille où il fut défait, il se sauva en Allemagne, et de-là chez Herbert, comte de Vermandois, qui l'enferma au château de Péronne, où il mourut quelques années après. Son règne, à compter du jour de son sacre jusqu'à celui de son emprisonnement, fut de trente ans, et sa vie de cinquante : il ne laissa qu'un fils, nommé Louis, que la reine sa mère emmena avec elle en Angleterre, pour y attendre un meilleur temps, et le soustraire aux attentats de ceux qui ne pouvaient assurer leur puissance que par sa mort.

D. Ne savez-vous rien de plus sur cette princesse ?

R. C'était la troisième femme de Charles-le-Simple; elle s'appelait Ogine. A la mort de son mari, arrivée en 930, elle eut la bassesse d'épouser le fils de ce même Herbert, qui l'avait tenu prisonnier les sept dernières années de sa vie.

RAOUL, DUC DE BOURGOGNE,
XXXIIe. Roi de France.

Régna quatorze ans.

X. siècle, 923.



Armis et virtute decorus

J'ai su par mes vertus et ma haute valeur,
Me faire pardonner le nom d'usurpateur.

D. EN quel temps ce prince fut-il couronné roi ?

R. En l'année 923.

D. Comment put-il monter sur le trône?

R. Les Français l'avaient proposé à Hugues-le-Blanc qui le refusa. Raoul, son beau-frère, plus ambitieux et moins délicat, alla s'y asseoir. Aussi a-t-il passé pour usurpateur; mais son

courage, ses services, et plus encore les domaines qu'il donna aux grands du royaume, firent supporter cette espèce d'usurpation.

D. Qu'a-t-il fait de glorieux ?

R. Étant allé en Aquitaine, il sut qu'outre les Normands, à qui on avait permis de rester en Neustrie, il y en avait d'autres qui s'étaient hasardés de percer jusques dans le Limousin; il les chargea et les enveloppa, de sorte qu'il n'en revint pas un seul. Cette victoire lui acquit beaucoup d'estime parmi les Français. Il n'en demeura pas là; il étendit considérablement les bornes du royaume, et reprit au comte de Vermandois, qu'il ne craignait plus, tout ce qu'il lui avait cédé pour qu'il ne remît pas Charles en liberté.

D. A-t-il régné long-temps ?

R. Environ quatorze ans.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Non, il mourut sans postérité, à Autun, l'an 936, et fut enterré dans l'église de Sainte-Colombe, à Sens. Sa mort fut suivie d'un interrègne de cinq mois, pendant lesquels Hugues-le-Blanc, comte de Paris, fit revenir Louis IV d'Angleterre.

LOUIS IV, dit D'OUTREMER,

FILS DE CHARLES-LE-SIMPLE,

XXXIIIe. Roi de France. Régna dix-huit ans.

X. siècle.
936.



Gallis me reddidit Hugo.

Les soins d'Hugues-le-Blanc, au gré de mes projets,
Me rendent à la France, ainsi qu'à mes sujets.

D. POURQUOI appelle-t-on Louis IV d'Outremer?

R. Parce qu'il revint d'Angleterre à la mort de Raoul, qui lui avait enlevé la couronne.

D. Quel âge avait-il quand il rentra en France?

R. Environ dix-huit ans.

D. Où fut-il couronné roi de France ?

R. A Laon, en 936, par Artaud qui était archevêque de Rheims.

D. N'eut-il pas quelques guerres à soutenir ?

R. Ayant épousé, en 939, la veuve du duc de Lorraine, les sujets de cette princesse, ennuyés de la domination allemande, l'invitèrent à venir s'emparer de leur pays; mais l'empereur Othon marcha contre lui et le força bientôt à se retirer. S'étant ensuite emparé de la Normandie à la mort de Guillaume-longue-épée, Hugues-le-Blanc, à qui il avait promis de la partager avec lui, voyant qu'il ne tenait pas sa parole, se déclara pour l'héritier légitime, Richard fils de Guillaume; fit le roi prisonnier et ne lui rendit la liberté qu'après qu'il lui eût cédé le comté de Laon.

D. Hugues se contenta-t-il de cette cession ?

R. Enhardi par ce succès, il continua à faire au roi une guerre opiniâtre, dans laquelle ce prince fut puissamment secouru par l'empereur Othon son beau-frère, et par le comte de Flandres. Mais le pape ayant fait excommunier Hugues par ses légats, celui-ci fit enfin la paix, et rendit même au roi le comté de Laon.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Louis ayant été un jour renversé de dessus son cheval en poursuivant un loup, il mourut à Rheims en 954, des suites de cette chûte, et fut enterré dans l'église de S. Remy. Il laissa entr'autres enfans Lothaire, qu'il avait associé au trône avant sa mort, et Charles, duc de Lorraine.

LOTHAIRE, XXXIVe. Roi de France.

Régna trente-deux ans.

X. siècle.
954.



Abrupit fata venenum.

Sans un affreux poison, par ma valeur guerrière,
J'aurais de mes états étendu la frontière.

D. QUEL âge avait Lothaire quand il monta sur le trône ?

R. Treize ans; Hugues-le-Blanc eût pu sans doute s'y asseoir, mais il crut plus prudent, et peut-être plus utile à sa gloire de régner sous son nom ; et comme le royaume avait alors trop peu d'étendue pour

être partagé, selon l'usage, entre Lothaire et son jeune frère, nous remarquerons que le règne du premier est l'époque de la coutume, devenue depuis loi fondamentale de l'état, par laquelle le royaume échoyait à l'aîné des frères, sans partage ni démembrement.

D. Hugues-le-Blanc vécut-il encore long-temps après l'intronisation de Lothaire ?

R. Il mourut à Paris l'année suivante, couvert de gloire et comblé de richesses. On l'avait surnommé le Blanc à cause de son teint ; le Grand pour sa puissance, ou peut-être pour sa taille ; et l'Abbé, parce qu'il tenait les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Tours.

D. Qui prit alors le timon des affaires ?

R. Ce fut Hugues-Capet, l'aîné des enfans d'Hugues-le-Blanc.

D. L'état fut-il tranquille ?

R. On soutint contre les Normands et contre Arnoul, comte de Flandres, quelques guerres peu importantes.

D. Dites-nous quelque chose de celle que Lothaire fit contre Othon.

R. L'empereur Othon II était maître de la Lorraine : Lothaire voyant que l'empereur ne voulait point lui rendre ce pays, qui lui appartenait de droit, y entra à l'improviste avec une armée, reçut le serment des Lorrains dans la ville de Metz, et de-là marcha droit à Aix-la-Chapelle. Othon s'y divertissait avec sa famille, en toute sécurité ; il ne s'en fallut pas d'une demi-heure qu'il ne fût surpris : il n'eut que le temps de monter à cheval et de se sauver, laissant son dîner sur la table.

Lothaire pilla tout chez lui, et ravagea les pays d'alentour. Cet évènement est de 978.

D. Que fit l'empereur alors ?

R. En revanche de cette insulte, dès la même année, Othon fit une grande irruption en France avec soixante mille hommes, saccagea toute la Champagne, et ce qu'on appelle l'Isle-de-France, jusqu'à Paris; il envoya dire à Hugues-Capet, qui, étant comte de cette ville, s'y était retiré, qu'il voulait faire chanter un *alleluia* sur Mont-Martre par tant de clercs, qu'il serait entendu de Notre-Dame.

D. A quoi aboutirent toutes ces rodomontades ?

R. Elles ne furent pas soutenues par les effets : son neveu ayant été par bravade, planter sa lance dans la porte de Paris, fut tué par Geoffroy, comte d'Anjou. L'hiver qui commençait, l'obligea de se retirer. Lothaire et Hugues-Capet ayant rassemblé leurs troupes, lui taillèrent toute son arrière-garde en pièces, au passage de la rivière d'Aisne, et le conduisirent, tambour battant, jusqu'aux Ardennes.

D. Lothaire profita-t-il de cet avantage ?

R. Nullement, et les grands du royaume ne furent pas trop satisfaits de sa conduite, à cause d'un traité qu'il fit dans la ville de Rheims avec Othon, la même année, traité par lequel il cédait la Lorraine à cet empereur, à la charge seulement qu'il le tiendrait en fief de la couronne de France.

D. Lothaire était-il marié ?

R. Il avait épousé, en 965, Emme, fille de Lothaire, roi d'Italie, de laquelle il eut Louis V, son successeur.

D. Comment finit-il ses jours ?

R. Il mourut empoisonné à Rheims, âgé de 45 ans, après en avoir régné 32 : il y fut enterré dans l'église de Saint-Remy. C'était un prince d'un grand courage, et qui méritait un meilleur sort.

LOUIS V, dit LE FAINÉANT, XXXVe. Roi de France.

Régna un an.

X. siècle.
986.



Vitam ut pater ipse relinquo.

Ma mort, semblable en tout à celle de mon père,
Montre bien ce que peut une femme adultère.

D. QUAND Louis V commença-t-il à régner ?

R. Ce fut environ l'an 986. Son père, avant de mourir, l'avait associé au trône.

D. Pourquoi fut-il surnommé le Fainéant?

R. Il serait difficile de le dire; car il avait à peine vingt ans quand il succéda à son père, et il ne régna guères plus d'une année.

D Fut-il marié?

R. Son père lui avait fait épouser, à dix-huit ans, Blanche, fille d'un seigneur d'Aquitaine, dont il n'eut point d'enfans.

D. Comment est-il mort?

R. Comme son père, empoisonné par sa femme. Il fut enterré à S. Corneille de Compiègne.

D. N'a-t-il pas été le dernier roi de la seconde race?

R. Oui, elle finit à sa mort, l'an 987.

D. Combien avait-elle duré?

R. Deux cent trente-six ans.

D. Pourquoi Charles, oncle paternel de Louis, ne succéda-t-il pas à la couronne?

R. Parce qu'ayant pris, dit-on, le parti des Allemands, il s'était attiré la haine des Français.

D. Quelle était la manière de vivre des rois de France de la seconde race?

R. Les princes de cette race, en prenant la couronne, recevaient l'onction sacrée. Ils étaient presque toujours à cheval et en campagne, et menaient leurs femmes avec eux. Charles Martel et Pépin, quand ils étaient en repos, faisaient leur séjour à Paris ou aux environs; Charlemagne le faisait à Aix-la-Chapelle; Louis-le-Débonnaire au même endroit ou à Thionville; Charles-le-Chauve

à Soissons ou à Compiègne; Eudes à Paris; Charles-le-Simple à Rheims; Louis-d'Outremer à Laon.

D. Quelles sont les causes de la ruine de cette race?

R. On peut en assigner plusieurs : 1°. la division du corps de l'état en plusieurs royaumes, qui fut suivie nécessairement de discorde et de guerres civiles entre les frères; 2°. les ravages des Normands, qui désolèrent la France pendant 80 ans, et qui, selon leur génie discordant, favorisèrent les attentats de quelques grands seigneurs infidèles et traîtres; 3° l'autorité que les rois laissaient prendre à leurs ministres, et qui n'était pas moins grande que celle des maires du palais sous la première race; 4°. le peu d'étendue du domaine de la couronne, qui, par les envahissemens successifs des grands feudataires * se trouvait réduit aux seules villes de Laon, de Compiègne et de Soissons.

---

* *C'étaient les ducs de Bourgogne et de Normandie, les comtes de Flandres et de Champagne, ceux de Toulouse et de Barcelone, et le duc d'Aquitaine.*

FIN DE LA SECONDE RACE.

MŒURS ET USAGES DES FRANÇAIS

Sous les Rois de la seconde race.

On retrouve sous les rois de la seconde race une bonne partie des mœurs et des usages que nous avons observés sous les rois de la première.

Administration de la justice.

Outre la loi salique et les capitulaires qui réglaient la nation, et que les nobles devaient savoir parfaitement, il y avait dans chaque pays une coutume rédigée par les juges ou *seniores* de la province, et que les juges étaient obligés d'apprendre avant d'entrer en charge. Des espèces d'intendans étaient envoyés par le roi à quatre époques différentes de l'année, en janvier, en avril, en juillet et en octobre, pour s'assurer de la manière dont on rendait la justice dans les provinces; ils interrogeaient sur les coutumes et sur les lois ceux qui se destinaient à la magistrature. Ils étaient tous militaires, et obligés, quand ils montaient sur le tribunal, d'avoir le bouclier au bras. Le jour désigné pour rendre la justice, on appelait d'abord les causes des pauvres; celles du roi venaient ensuite, puis celles de l'église; les dernières étaient celles des particuliers.

Duels.

Les épreuves, les duels, que l'ignorance et une religion peu éclairée firent appeler le *jugement de Dieu*, étaient autorisés par les lois mêmes; les capitulaires réglaient la manière d'y procéder. « *Si deux voisins*, disent « les ordonnances de Dagobert, *sont en dis-* « *pute sur les bornes de leurs possessions,* « *qu'on lève un morceau de gazon dans l'en-* « *droit contesté; que le juge le porte dans le* « *malle* [lieu où se tenait l'assemblée]; *que* « *les deux parties, en le touchant de la* « *pointe de leurs épées, prennent Dieu à témoin* « *de la justice de leurs prétentions; qu'ils com-* « *battent après, et que la victoire décide du* « *bon droit.* » S'il s'agissait d'un crime capital, le vaincu était traîné sur une claie, en chemise, jusqu'au lieu patibulaire, où on le pendait mort ou vif. Il n'y avait que les nobles et les hommes libres qui pussent se servir de la hache ou de l'épée; les roturiers et les serfs combattaient avec des bâtons, et avaient un bouclier pour parer les coups. Avant d'entrer en lice, chacun des combattans était obligé de jurer *sur les saints évangiles de Dieu, sur la vraie croix et sur la foi du baptême, qu'à bonne et juste cause il était venu pour combattre, etc.*

Épreuves.

On avait recours aux épreuves pour prouver son droit, ou lorsqu'il s'agissait de découvrir un coupable; il y en avait de plusieurs sortes.

1. *L'épreuve de l'eau chaude.* On faisait bouillir de l'eau qu'on avait bénite avec les

cérémonies usitées en pareil cas, et qui étaient à peu près les mêmes que celles pour l'eau froide. On suspendait ensuite une pierre (d'autres disent un anneau béni) dans le bassin qui la contenait, et l'accusé était obligé de l'en retirer avec la main qu'on enveloppait aussitôt. Si trois jours après, il n'y paraissait aucun signe de brûlure; c'était une preuve que l'accusé était innocent.

2. *L'épreuve de l'eau froide* se faisait en plongeant l'accusé pieds et mains liés dans une cuve conservée à cet effet dans les églises : s'il enfonçait, on le regardait comme innocent, et comme coupable, s'il venait à surnager. C'était l'eau, disait-on, qui ne pouvant rien souffrir d'impur, le rejetait de son sein.

3. *L'épreuve du fer chaud* consistait à porter à neuf ou douze pas, sans que la main en fut endommagée, un morceau de fer qu'on avait fait rougir au feu; ou à mettre la main dans un gantelet sortant de la fournaise. On gardait d'autant plus soigneusement dans certaines églises les instrumens de toutes ces épreuves, qu'on en retirait un profit assez considérable.

4. *Le jugement de la croix* parait moins désagréable. On plaçait l'accusé ou le champion qui venait défendre le droit d'un autre, au pied d'une croix, les bras tendus, et s'il restait dans cette posture le temps prescrit par la loi, le juge prononçait en sa faveur.

Toutes ces épreuves, l'ouvrage de l'ignorance et de la crédulité, furent presqu'entièrement abolies sous le règne de Philippe-Auguste, par un décret du quatrième concile de Latran, tenu en 1215. Il ne nous est resté

que le serment, parce que c'était le seul moyen de s'assurer de la vérité; à moins que l'on ne dise que la question ordinaire et extraordinaire, que nos tribunaux avaient substituée aux épreuves, ne soit d'une barbarie et d'une extravagance encore plus grandes que celles que nous reprochons à nos pères.

Troupes.

On a vu s'introduire sous le règne de Pépin l'usage de la cavalerie dans les armées; il y en eut bientôt presque autant que d'infanterie. Un cavalier dans ce temps-là était presque invulnérable : armé depuis les pieds jusqu'à la tête, son cheval était encore bardé, ensorte qu'un escadron semblait être tout de fer. L'infanterie n'avait point de corselets comme la cavalerie, mais elle se couvrait merveilleusement bien du bouclier.

Revenus.

On a vu que la richesse des rois de la première race résultait de la vente des denrées de leurs métairies, des impôts levés en nature sur les Gaulois, et des amendes prononcées par les juges; je trouve sous la seconde race une nouvelle branche de revenus, occasionnée vraisemblablement par la concession à vie (car le domaine des rois, comme celui de l'église, était inaliénable) de quelques terres dépendantes des grandes métairies, dont le nombre montait à plus de cent soixante; on appelait ces revenus *dominicat;* ils consistaient

dans la neuvième partie des fruits de la terre que le prince (Dominus) avait donnée en récompense de quelque service important.

État civil.

Les ecclésiastiques et les militaires étaient les seuls qui fussent libres; le reste de la nation était composé de deux sortes de serfs; les uns faisaient partie de l'héritage auquel ils étaient attachés : c'étaient des esclaves faits en temps de guerre, que le maître vendait ordinairement avec la métairie qu'ils cultivaient. Les autres, quoiqu'ils ne dépendissent pas aussi rigoureusement, n'étaient pourtant guères plus libres; on les appelait serfs ou hommes de corps, et ils composaient les deux tiers des habitans du royaume. « Ils ne pou« vaient disposer d'eux, se marier hors de la « terre de leur seigneur, ni en sortir sans sa « permission. Les hommes libres, les affran« chis et les serfs qui demeuraient dans les « villes cultivaient les arts et les sciences, « faisaient le commerce ou travaillaient aux « manufactures. »

Fêtes.

Dans la primitive église on ne connaissait de fêtes, excepté le dimanche, que celles que les apôtres avaient établies, c'est-à-dire les fêtes des mystères dont ils avaient été témoins. Les nobles de chaque diocèse se rassemblaient dans la ville principale, pour assister à leur célébration. Sous Charlemagne et ses successeurs le nombre des fêtes fut

porté à dix-sept ou dix-huit, que l'on marquait déjà en lettres rouges. On en ajouta encore d'autres dans la suite, sans compter les fêtes patronales; mais en fut-on plus religieux? On a heureusement senti dans ces derniers temps qu'un trop grand nombre de fêtes ne servait qu'à détourner le peuple de ses occupations, sans le rendre meilleur.

Etat des Lettres.

Quand Charlemagne parut, le VIIIe. siècle, qui avait été le dernier terme de la première décadence des lettres dans les Gaules, fut aussi la première époque du soin que l'on prit d'y relever leur ruine et de les y faire refleurir. Mais cette lumière émanée de l'Italie, cette lumière vivifiante qui, dirigée par un prince capable lui-même de sentir et de récompenser les talens, avait bientôt éclairé toutes les provinces de la France, ne tarda pas à s'obscurcir vers le milieu du siècle suivant. Les ravages des Normands qui, profitant de la faiblesse des enfans de Charlemagne, désolèrent si long-temps la France, et les règnes orageux de Louis III et de Charles-le-Gros, firent insensiblement disparaître le goût des lettres. De nouvelles ténèbres se répandirent sur toutes nos provinces, en commençant par celles du nord; et le dixième siècle en fut tellement obscurci, qu'on l'appela *le siècle de fer*. L'ignorance était en effet si profonde dans ces temps-là, qu'à peine les rois, les princes, les seigneurs, encore moins le peuple, savaient lire. Ils ne connaissaient leurs possessions que

par

par l'usage, et n'avaient quelque connaissance du passé que par la tradition. Les traités de mariage se concluaient à la porte des églises, et n'étaient point écrits; ensorte qu'on ne pouvait guères se souvenir des alliances ni des degrés de parenté, pour lesquels on ne connaissait point alors l'usage des dispenses. De-là le crédit que prirent dans les affaires les ecclésiastiques, qu'on appelait clercs, parce qu'ils étaient, comme je l'ai dit, les seuls qui fussent instruits.

Divertissemens.

Le principal divertissement des Français en temps de paix, consistait dans ces jeux ou combats simulés, qui eurent lieu jusqu'au seizième siècle, sous le nom de *joûtes* et de *tournois*. Du commencement, dit Mézerai, ils ne s'y battaient qu'avec des épées courtoises ou émoussées, ou avec des lattes ou bâtons plats et courts, en caracolant et tournoyant (*c'est de-là que vient le mot tournois*); mais depuis ils y employèrent des masses d'armes et des brands d'acier, et ensuite des lances à fer émoulu.

TROISIÈME RACE,

Dite des Capétiens, dont il y a eu trente-deux Rois.

D. D'où vient le nom de *Capétiens* qu'on donne à la troisième race ?

R. De Hugues-Capet, qui en fut le premier roi.

D. Pourquoi fut-il surnommé Capet ?

R. Parce qu'il avait la tête fort grosse, ou, ce qui est plus probable, parce qu'il était fort prudent.

D. Combien y a-t-il eu de rois de cette troisième race ?

R. Il y en a eu trente-deux, en y comprenant Louis XVI.

D. Combien a-t-elle eu de branches différentes, qui ont succédé à la couronne ?

R. On en compte cinq : la première, qui est la tige commune, est celle des Capets, dont il y a eu quatorze rois.

La seconde est appelée la première des Valois ; elle a eu sept rois.

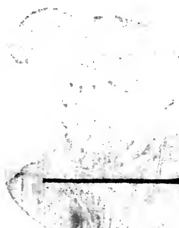
La troisième est la branche d'Orléans, dont il n'y a eu qu'un seul roi.

La quatrième est la seconde des Valois, dont il y a eu cinq rois.

La cinquième enfin est la maison de Bourbon, dont Louis XVI a été le cinquième et dernier roi.

D. Que faut-il penser en général de cette troisième race ?

R. Que ce fut sans contredit la maison la plus ancienne de l'Europe, et celle qui a eu la plus longue suite de rois sans interruption, puisqu'elle est entrée en possession du trône vers la fin du dixième siècle, que l'on appela *le siècle de fer,* tant à cause des guerres continuelles et sanglantes qui ravagèrent l'Europe, que pour l'ignorance et le dérèglement des mœurs dans l'église.



PREMIÈRE BRANCHE DES CAPÉTIENS,

Dont il y a eu quatorze rois.

HUGUES CAPET, XXXVIe. Roi de France.

Agé de quarante-cinq ans, régna neuf ans.

X. siècle.
987.





In melius novus innovo regnum.

Si je donne à la France une face nouvelle,
Roi nouveau je la rends plus brillante et plus belle.

D. En quel temps monta-t-il sur le trône?
R. L'an 987.

D. Quels étaient ses ancêtres ?

R. Ils étaient ducs des Français ; ce titre leur donnait un grand pouvoir sur toute la nation, et le premier rang après le roi.

D. Où fut-il couronné ?

R. Il fut couronné et sacré à Rheims par l'archevêque Adalberon.

D. Comment Hugues Capet parvint-il à la royauté ?

R. On dit que Louis V lui laissa la couronne en mourant, et qu'ensuite les états du royaume confirmèrent son choix.

D. Charles de Lorraine ne la lui disputa-t-il pas ?

R. En effet, il arma contre lui, se rendit maitre de Laon, et défit Hugues qui voulait reprendre cette ville ; mais il fut vaincu à son tour, chargé de fers et conduit à Orléans, où son ennemi le fit périr.

D. Quel changement Hugues fit-il dans le royaume ?

R. Il donna aux seigneurs leurs gouvernemens et leurs seigneuries à perpétuité ; ce fut là, à ce que l'on croit, l'origine des arrière-fiefs.

D. Pourquoi fit-il ce changement ?

R. Pour les rendre plus attachés à son service.

D. En usèrent-ils bien ?

R. Quelques grands du royaume croyaient que le roi devait tout souffrir d'eux, parce qu'ils lui avaient mis la couronne sur la tête ; Hugues usa de douceur et ne les subjugua qu'en les flattant. Adalbert, comte de la Marche, ayant assiégé la ville de Tours, le

roi lui envoya commander de s'en dessaisir ; Adalbert ne voulut point ; et comme le roi lui fit demander : *qui vous a donc fait comte ?* il répondit insolemment : *ceux-là mêmes qui vous ont fait roi ;* il continua le siége et prit la ville ; mais l'année suivante ce factieux fut tué au siége d'un petit château.

D. Quelles qualités remarquez-vous en Hugues Capet ?

R. L'art de manier à son gré les esprits, dissimulant à propos, et beaucoup de talens pour gouverner.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Oui, il eut d'Adélaïde sa femme, Robert, qu'il fit couronner de son vivant à Orléans, pour lui assurer le trône.

D. Régna-t-il long-temps ?

R. Neuf ans seulement; il en vécut 54. On l'appelait le défenseur de l'église à cause de sa piété. Il fut enterré à Saint-Denis, près du grand autel. Ce fut pendant son règne que Gerbert, archévêque de Rheims et ensuite pape, fit, dit-on, faire la première horloge qu'on ait encore vue en France.

ROBERT le Pieux, XXXVIIe. Roi de France.

Agé de 24 à 25 ans, régna trente-cinq ans.

X. siècle.
996.



Omnigenæ virtutis alumnus.

Pieux, juste, savant, charitable, fidèle,
De toutes les vertus quel plus parfait modèle!

D. Quand commença-t-il à régner?

R. Aussitôt après la mort de son père, en 996.

D. Qui épousa-t-il?

R. Il épousa, en premières noces, Berthe, sa commère et sa cousine; mais par sentence du pape Grégoire V, il en fut séparé; ensuite il se maria avec Constance, surnommée Blanche,

fille de Guillaume, comte d'Arles et de Provence, belle princesse, mais fière, capricieuse et insupportable.

D. Comment se comporta-t-elle ?

R. D'une manière si violente et si bizarre, qu'elle aurait bouleversé tout le royaume, si Robert par sa sagesse, n'y eût maintenu la paix.

D. Quelles bonnes qualités remarquez-vous en Robert ?

R. Qu'il était pieux, sâge, prudent, et un des plus savans hommes de son siècle, particulièrement dans les mathématiques, il avait toujours mille pauvres à sa suite, qu'il nourrissait.

D. Il vivait donc saintement ?

R. Oui, et voilà pourquoi on l'a surnommé le pieux. On a de lui quelques hymnes qu'on chante encore aujourd'hui.

1025. — D. Donnez-m'en quelque exemple.

R. Je trouve dans la vie de ce roi une action de bonté très-remarquable. Une dangereuse conspiration contre l'état et sa vie ayant été découverte, et les auteurs arrêtés, pendant que les autres seigneurs étaient assemblés pour les juger, il fit traiter splendidement ces malheureux, et les admit le lendemain à la communion; puis il ordonna qu'on les laissât aller, disant que l'on ne pouvait faire mourir ceux que Jesus-Christ venait de recevoir à sa table.

D. Quand et où mourut-il ?

R. Il mourut à Melun en 1031; il était âgé de soixante ans, et en avait régné trente-cinq: il fut enterré à Saint-Denis.

D. Eut-il des enfans ?

R. Il eut de sa femme Constance, Hugues, qui mourut avant lui, et Henri, qui lui succéda et qu'il avait fait couronner à Rheims, malgré toutes les oppositions de sa femme qui voulait le porter à préférer Robert son fils cadet.

HENRI Ier., XXXVIIIe. Roi de France.

Agé de dix-huit ans, régna trente ans.

XI. siècle. 1031.



Belli pacisque peritus.

Que son bras se désarme, ou lance le tonnerre,
Il sut faire la paix aussi bien que la guerre.

D. QUAND commença-t-il à régner?

R. Quatre ans avant la mort de son père, qui l'avait associé au trône, et seul, en 1031.

D. Ne fut-il point inquiété dans le commencement de son règne ?

R. Oui, sa mère Constance poursuivant son dessein de préférer Robert à Henri, excita une révolte dans laquelle elle fut soutenue par les comtes de Flandres et de Champagne. Mais le roi aidé de Robert-le-Diable, duc de Normandie, soumit les rebelles et battit trois fois le comte de Champagne.

D. Quelle vengeance Henri tira-t-il de son frère ?

R. Il lui pardonna sa révolte, et lui céda même le Duché de Bourgogne. Ce fut-là l'origine de la maison de ce nom, qui donna dans la suite des rois au Portugal.

D. Eut-il encore d'autres guerres à soutenir ?

R. Huit ans après, Eudes, fils de ce même Robert, appuyé par les enfans du comte de Champagne, se souleva à son tour; Henri vint aussi heureusement à bout de cette nouvelle ligue que de la première.

Cinq ou six ans après, il soutint avec autant de valeur que de succès les intérêts de Guillaume-le-Bâtard contre les Normands qui refusaient de le reconnaître pour leur souverain, parce qu'il n'était que fils naturel de Robert-le-Diable. C'est ce même Guillaume qui régna depuis en Angleterre et qu'on a surnommé le Conquérant.

D. Henri I eut-il des enfans ?

R. Il en eut trois d'Anne de Russie, sa femme; Philippe, qu'il fit couronner avant de mourir, et qui lui succéda, était l'aîné.

D. Où mourut-il ?

R. A Vitri, l'an 1060, et fut porté à S. Denis.

PHILIPPE Ier. XXXIXe. Roi de France.

Régna près de quarante-neuf ans.

XI. siècle. 1060.



Famam vicit amor.

Quand l'honneur m'appelait au milieu des combats,
L'amour me retenait au sein de mes états.

D. QUAND Philippe monta-t-il sur le trône ?

R. Après la mort de son père, l'an 1060 n'ayant encore que huit ans.

D. A qui furent confiées les rênes du gouvernement ?

R. A Baudouin, comte de Flandres, qui se conduisit avec beaucoup de sagesse pendant

les sept années que dura sa régence, et fit élever avec soin ce jeune prince.

D. Y eut-il des guerres sous le règne de Philippe ?

R. Il y en eut plusieurs ; la première fut contre les Gascons, que Baudouin vainquit en 1062, et la seconde contre Robert-le-Frison, fils puîné de Baudouin ; Philippe fut défait près de Saint-Omer en 1070. Il fit ensuite la guerre contre les Anglais, mais elle ne fut pas plus heureuse que la précédente.

D. N'eut-il point de démêlés avec Guillaume, duc de Normandie ?

R. Guillaume-le-Conquérant, devenu valétudinaire, faisait diète à Rouen, pour se débarrasser de trop de graisse qui l'incommodait. Le roi le raillait et demandait quand il releverait de ses couches. Le duc lui envoya dire qu'à ses relevailles il irait lui faire visite avec dix mille lances en guise de cierges ; en effet dès qu'il le put, il monta à cheval, et désola tout le Vexin français, força et brûla Mantes. Il s'échauffa si fort dans l'attaque de cette place, qu'il tomba malade et retourna à Rouen, où il mourut en peu de jours.

D. Quel autre démêlé Philippe eut-il avec les prélats de France ?

R. Ayant répudié son épouse pour vivre avec Bertrade, qu'il avait enlevée au comte de Montfort son mari, et qu'il épousa, il encourut les censures du pape Urbain II, qui l'excommunia deux fois ; il ne fut absous que sept ans après.

D. Qu'arriva-t-il ensuite de remarquable ?

R. Pierre-l'Hermite, gentilhomme Picard,

ayant fait un voyage en terre sainte, y avait été témoin des cruautés que les infidèles exerçaient sur les chrétiens; il fit de si vives remontrances à Philippe, et le pape y mit tant d'intérêt, que tous les princes chrétiens se croisèrent pour conquérir la Palestine; mais Philippe aima mieux rester oisif dans son palais, avec sa chère Bertrade, que d'aller faire la guerre.

La marque distinctive de cette milice religieuse, était une croix rouge cousue sur l'épaule gauche, et le cri de la guerre, en vieux Gaulois de ce temps-là : DIEX EL VOLT, *Dieu le veut.*

D. Qui est-ce qui fut le chef de cette glorieuse entreprise?

R. Godefroy-de-Bouillon, le plus grand homme de guerre de son siècle. Plus de trois cent mille hommes s'étaient croisés pour cette première expédition, dont le résultat fut la prise de Jerusalem et de plusieurs autres villes. Il se fit une seconde croisade aussi nombreuse au commencement du douzième siècle, c'est-à-dire en 1101.

D. Où Philippe mourut-il?

R. A Melun, en 1108, et fut porté à Saint-Benoît-sur-Loire; il avait régné près de quarante-neuf ans.

D. Laissa-t-il un successeur?

R. Oui, ce fut Louis-le-Gros, qu'il avait eu de Berthe sa première femme.

LOUIS VI, dit le Gros, XLe. Roi de France.

Agé de trente ans, régna vingt-neuf ans.

XII. siècle.
1108.



Imperio, regnoque potens.

Souverain d'un état illustre et florissant,
L'art de le gouverner me rendit tout puissant.

D. En quel temps commença-t-il à régner?

R. En 1108 : il fut sacré et couronné à Orléans, par l'archévêque de Sens, parce qu'il y avait alors un schisme dans l'église de Rheims.

D. Quelles bonnes qualités remarquez-vous en ce prince?

R. Il en avait plusieurs; il était d'un beau

physique, courageux, ami de la justice, et protecteur particulier de l'église.

D. En quelle occasion donna-t-il des preuves de sa valeur ?

R. Dans les guerres qu'il eut à soutenir contre ses propres vassaux, dont les vastes domaines réduisaient celui de la couronne à une étendue très-circonscrite; et dans ces grands démêlés qu'il eut avec l'Angleterre, et qui ne finirent que sous Charles VII.

D. Avec qui fut-il marié ?

R. Il le fut avec Luciane, fille de Guy de Rochefort; mais on rompit le mariage au concile de Troyes, avant qu'il fût consommé.

D. Pour quelle raison ?

R. C'est parce qu'ils étaient proches parens.

D. Qui épousa-t-il ensuite ?

R. Il épousa Adélaïde, fille de Humbert II, comte de Maurienne et de Savoie. Un des enfans qu'il eut de cette femme fut nommé Pierre-de-France, et épousa une héritière de Courtenay.

D. Que fit ce prince pour mieux assurer la royauté dans sa maison ?

R. Environ six ans avant sa mort, ayant perdu le prince Philippe, son fils aîné, il fit sacrer à Rheims Louis, son second fils.

D. Qu'a-t-il fait de plus remarquable pendant son règne ?

R. Il mit à la raison plusieurs seigneurs qui usurpaient les biens de l'église et de la couronne. Il offrit au roi d'Angleterre de se battre tête-à-tête contre lui; mais celui-ci n'ayant pas voulu y consentir, Louis tailla en pièces son armée. Il empêcha l'empereur

Henri V d'entrer dans ses états, et termina heureusement toutes les guerres qu'on lui fit. Il prit la défense de plusieurs papes, et les mit à couvert de leurs ennemis : enfin il fit bâtir la célèbre abbaye de St. Victor à Paris.

D. En quel lieu mourut Louis-le-Gros ?

R. Dans cette abbaye même, l'an 1137, après un règne de vingt-neuf ans : il fut enterré à Saint-Denis.

D. Quelles ont été les dernières paroles de ce prince à son fils ?

R. *Souvenez-vous bien, mon fils, et ayez toujours devant les yeux que l'autorité royale n'est qu'une charge publique, dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort.*

D. L'histoire ne lui donne-t-elle pas quelques ministres célèbres ?

R. Oui, ce sont les frères Garlandes et l'abbé Suger ; il leur dut l'avantage de reprendre une partie de l'autorité dont ses vassaux s'étaient emparés. Des commissaires furent envoyés dans les provinces pour éclairer de près la conduite des ducs et des comtes. Les seigneurs qui avaient prévariqué dans l'exercice de leurs droits, étaient jugés aux grandes assises du roi.

LOUIS VII, dit LE JEUNE, XLIe. Roi de France.

Agé de dix-huit ans, régna quarante-trois ans.

XII. siècle.
1137.



Frustrà egom et bella exterra gessi.

Pour venger les chrétiens d'un cruel esclavage,
Damas a vu sans fruit quel était mon courage.

D. De qui était-il fils ?

R. De Louis-le-Gros.

D. De quelle maison était sa femme ?

R. Cette princesse, qui s'appelait Eléonore, était fille de Guillaume, duc d'Aquitaine.

D. Que fit ce roi de remarquable ?

R. Dans la guerre qu'il soutint contre Thibaut, comte de Champagne, il ravagea toutes

ses terres et fit brûler treize cents personnes dans une église, au sac de Vitry-en-Pertois.

1147. — D. Que fit-il pour l'expiation de ce crime ?

R. Par le conseil de saint Bernard, l'oracle de son siècle, il alla dans la Terre-sainte, à la tête de soixante mille hommes, laissant la régence du royaume à Raoul, comte de Vermandois, et à Suger, abbé de Saint-Denis, qui s'était opposé de toutes ses forces à cette expédition. L'empereur Conrad, poussé du même zèle, l'accompagna avec un pareil nombre de soldats; mais la perfidie des Grecs et la trahison des chrétiens de Syrie furent cause qu'ils ne réussirent pas.

1152. — D. Ne se passa-t-il rien autre chose pendant son règne ?

R. A son retour il répudia sa femme, sous prétexte de parenté, et lui rendit la Guyenne et le Poitou.

D. Que devint-elle ensuite ?

R. Elle se remaria à Henri, duc de Normandie, déclaré successeur du roi d'Angleterre, et lui donna ces deux provinces, qui le rendirent plus puissant en France que Louis.

D. Que fit le roi après avoir répudié Eléonore ?

R. Il se remaria la même année à Constance Elisabeth, fille d'Alphonse VII, roi de Castille; elle mourut en 1161; le roi épousa en troisièmes noces Alix, fille du comte de Champagne, dont il eut, en 1165, un fils nommé Philippe, connu depuis sous le nom d'Auguste.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Louis fit deux fois la guerre à l'Angleterre; le mariage du fils d'Henri II avec une fille de Louis, termina la première, et la promesse d'une semblable union mit fin à la seconde.

D. Quelles précautions prit Louis VII pour assurer la couronne à son fils ?

R. Se sentant attaqué de la maladie dont il mourut, et qu'il avait gagnée dans un pélerinage qu'il fit à S. Thomas de Cantorbéry, pour la santé de son fils, il fit sacrer le jeune prince le 1er. novembre 1179. C'est à ce sacre qu'on vit assister les pairs de France pour la première fois : le roi les avait fixés au nombre de douze, six ecclésiastiques et six laïques.

D. Qui est-ce qui était alors archevêque de Rheims ?

R. C'était Guillaume de Champagne, frère de la reine ; il profita de son crédit pour faire assurer à perpétuité aux archevêques de Rheims le privilège de pouvoir seuls sacrer les rois de France.

D. Le règne de Louis VII fut-il long ?

R. Il fut de quarante-trois ans ; ce roi mourut à Paris l'an 1180, et fut enterré dans l'église de Barbeaux, près de Fontainebleau.

D. Le douzième siècle, pendant la plus grande partie duquel vécut Louis VII, ne vous fournit-il aucune remarque ?

R. C'est pendant ce siècle que le code de Justinien, retrouvé dans la Pouille en 1137, fut apporté en France et y devint notre droit écrit. C'est aussi pendant ce siècle que, grâce aux moines qui s'occupèrent à copier les ouvrages des anciens, on vit les lettres sortir de

la barbarie où elles étaient ensevelies, et que Paris, devenu le centre de l'instruction, eut un nombre d'étudians égal à celui des citoyens.

PHILIPPE AUGUSTE, ou le Conquérant, XLIIe. Roi de France.

Agé de quinze ans, régna quarante-trois ans.

XII. siècle. 1180.



Augusti refero cognomine dotes.

Si du surnom d'Auguste on m'a qualifié,
Par mes hautes vertus je l'ai justifié.

D. Pourquoi lui donne-t-on le nom d'Auguste ou de Conquérant?

R. C'est à cause de ses belles actions, et parce qu'il est un des rois de France qui ont fait le plus de conquêtes.

D. De qui était-il fils ?

R. De Louis VII.

D. Quand a-t-il commencé à régner ?

R. L'an 1180.

D. Ne trouva-t-il pas des oppositions à son mariage avec Isabelle de Hainaut ?

R. Sa mère, pour empêcher cette union, souleva contre lui son frère le comte de Champagne, chez lequel elle s'était retirée, le comte de Sancère et le roi d'Angleterre; mais il força bientôt ses ennemis à lui demander la paix.

D. Qu'a-t-il fait d'utile aux mœurs et à la religion ?

R. Il ordonna des châtimens rigoureux contre les impies, les libertins, et publia un édit sévère contre ceux qui prononceraient ces horribles blasphèmes par lesquels on profane le nom de Dieu. Outre cela il chassa tous les Juifs de son royaume, comme étant les inventeurs de l'usure et de l'agiotage; mais il commit en même-temps une grande injustice en déclarant ses sujets quittes envers eux.

1184 — D. N'arriva-t-il rien de remarquable dans les premières années de son règne?

R. Un nommé Girard de Poissy, qui administrait les finances, y remit de son propre fonds, onze mille marcs d'argent. Il est à croire qu'il les avait gagnés avec le roi. Philippe, qui aimait l'ordre et la justice, loua hautement l'action de cet homme, quoiqu'il n'eût fait que son devoir.

1191. — D. N'a-t-il pas fait le voyage de la Terre-Sainte ?

R. Oui; il prit la ville d'Acre, ce qui mettait les croisés en état d'aller faire le siége de Jérusalem, si la division qui se mit entr'eux ne les en eût empêchés.

1192.—D. A qui fit-il la guerre à son retour?

R. Aux Anglais; il les chassa du Poitou, de l'Anjou et de plusieurs autres provinces. En moins de trois ans, il se rendit maître absolu de toute la Normandie et de Rouen la capitale. Cette province avait eu douze ducs de sa nation, qui l'avaient gouvernée près de 316 ans : Jean Sans-terre fut le dernier.

1214. — D. Quelle a été la plus célèbre de ses victoires?

R. Ce fut celle qu'il remporta sur l'empereur Othon et ses confédérés, à la bataille de Bouvines, village entre Lille et Tournay.

D. Que se passa-t-il dans ce combat?

R. Il défit, avec une armée plus faible de moitié, celle des ennemis, qui était de 150,000 hommes; mit l'empereur en fuite, fit prisonnier Ferrand, comte de Flandres; Renauld, comte de Boulogne, et trois autres seigneurs de distinction. La bataille se donna le 11 juillet, et dura depuis midi jusqu'au soir. Ce fut Guérin, chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et depuis évêque de Senlis, à qui le roi avait donné toute autorité après lui, qui rangea l'armée en bataille; mais il n'y combattit pas à cause de sa qualité d'évêque, et Philippe, frère du roi et évêque de Beauvais, ne se servit point de l'épée, mais d'une massue de bois, croyant qu'assommer n'était pas répandre le sang.

D. Le roi y perdit-il beaucoup des siens?

R. Non; mais il courut risque d'y perdre la vie, ayant été blessé à la gorge. Les Parisiens reçurent le roi avec toute la pompe possible, et célébrèrent sa victoire par des fêtes qui durèrent huit jours. Philippe avait fait vœu, dans la joie de cet heureux succès, de bâtir une abbaye en l'honneur de Dieu et de la sainte Vierge. Son fils, Louis VIII, s'en acquitta en fondant celle de *Notre-Dame-de-la-Victoire*, près de Senlis.

1220. — D. A quoi s'occupa-t-il après cette guerre ?

R. Il employa le temps de la paix à embellir et à agrandir la ville de Paris, à la faire clore de murs et de tours. Il fit bâtir Notre-Dame, le Louvre et les halles.

D. Où mourut-il ?

R. A Mantes, l'an 1223; le cours de sa vie fut de cinquante-huit ans; celui de son règne de quarante-trois. Après sa mort, son corps fut porté à Saint-Denis.

D. Avait-il été marié ?

R. Trois fois : la première, avec Isabelle de Hainaut, dont il eut Louis VIII; la seconde, avec Ingerburge, fille du roi de Danemarck, dont il n'eût point d'enfans; et la troisième avec Agnès de Méranie, dont il eut Philippe, comte de Boulogne, et Marie, qui épousa un comte de Namur.

Philippe est un des rois de la troisième race qui ont le plus étendu les limites du royaume et augmenté la puissance de ses successeurs. Il était bien fait, brave soldat et excellent capitaine; laborieux et actif; heureux dans ses entreprises, qu'il exécutait avec énergie. Il était plus enclin à la sévérité qu'à la misé-

ricorde; très-sage politique, qui savait employer à propos les caresses et les menaces, les récompenses et les châtimens; grand et magnifique sans ostentation, il était encore très-charitable envers les pauvres, et si bienfaisant envers ses sujets, qu'à sa mort le clergé et le peuple le regrettèrent comme le père de la patrie.

LOUIS VIII,

LOUIS VIII, surnommé Coeur-de-Lion, XLIIIe. Roi de France.

Agé de trente-six ans, régna trois ans.

XIII siècle.
1223.



Metuendus in hœresim ultor.

Fléau de l'hérésie et vengeur de mes droits,
La mort seule arrêta le cours de mes exploits.

D. Pourquoi Louis VIII a-t-il été surnommé Cœur-de-Lion ?

R. Parce qu'il était très-courageux; les Anglais, par cette même raison, l'avaient choisi pour roi du vivant de son père; mais ce peuple inconstant ayant rappelé au bout d'un an le jeune Henri, fils de Jean Sans-terre, Louis revint en France.

D. Il semble que Philippe aurait dû venger l'outrage fait à son fils, qui d'ailleurs avait des droits à cette couronne par Blanche son épouse qui était fille d'Eléonore d'Angleterre?

R. Philippe l'eût certainement fait, s'il n'eût craint pour lui-même les censures du pape, qui renouvelait toutes les semaines ses excommunications contre Louis.

D. Quand monta-t-il sur le trône?

R. En 1223; il fut sacré à Rheims avec sa femme Blanche-de-Castille. Ce fut le premier roi de la troisième race qui ne fut point sacré du vivant de son père.

D. Etait-ce un prince belliqueux?

R. Oui, il a donné en plusieurs occasions des marques de son courage.

1224. — D. Quelles sont ses conquêtes?

R. Il prit aux Anglais le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis et la Rochelle, pour punir Henri III de ne s'être point trouvé à son sacre, comme son vassal pour la Guyenne. Après ces expéditions il tourna ses armes contre les Albigeois hérétiques, qui s'étaient cantonnés à Albi, et les repoussa vigoureusement.

1226. — D. N'avait-il point d'autres ennemis à combattre?

R. Il avait, outre les Albigeois, le comte de Toulouse qui les protégeait; mais cela n'empêcha pas qu'il ne prît Carcassonne, Beziers, Pamiers, et qu'il n'allât jusqu'aux portes de Toulouse, où il laissa son armée à Imbert de Beaujeu, qui la commanda en son absence.

D. Que lui arriva-t-il ensuite?

R. En revenant du Languedoc, il tomba

malade à Montpensier en Auvergne : on soupçonna Thibaut, comte de Champagne, de l'avoir fait empoisonner, pour épouser la reine qu'il aimait éperdûment; mais ce soupçon même est un outrage à la vertu bien connue de cette princesse.

D. Louis avait-il régné long-temps ?

R. Trois ans et quelques mois; son corps fut porté à Saint-Denis.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Il eut de Blanche-de-Castille, son épouse, onze enfans, dont cinq le précédèrent au tombeau.

SAINT LOUIS, neuvième du nom, XLIVe. Roi de France.

Agé de onze ans, régna quarante-quatre ans.

XIII. siècle.
1226.



Decus addidit astris.

D'un immortel éclat ce grand roi revêtu,
Règne aux cieux où l'a fait couronner sa vertu.

D. De qui saint Louis était-il fils?
R. De Louis VIII, son prédécesseur.
D. Quand a-t-il commencé à régner?
R. En 1226; il n'avait pas encore douze ans.
D. Où fut-il baptisé?
R. A Poissy; et c'est de là qu'étant jeune, on l'appelait quelquefois Louis-de-Poissy.

D. Blanche de Castille sa mère n'a-t-elle pas gouverné pendant sa minorité ?

R. Oui, et même avec beaucoup d'équité et de prudence; c'est la première minorité où une femme ait eu la régence. Cette princesse courageuse et habile empêcha que plusieurs seigneurs du royaume ne causassent du trouble dans l'état.

D. Que fit saint Louis de remarquable étant devenu majeur ?

R. Il termina la guerre que son père avait commencée contre les Albigeois, et peu de temps après il appaisa un soulèvement des écoliers de l'université de Paris, qui faisait alors le plus bel ornement du royaume, et procurait beaucoup d'argent à cette ville. Quelques-uns d'eux, n'ayant pu obtenir raison d'une querelle qu'ils avaient eue avec les bourgeois, ils résolurent tous de quitter Paris. Le duc de Bretagne et le roi d'Angleterre, croyant profiter de cette mésintelligence, leur offrirent une retraite dans leurs terres et de fort grands priviléges; mais le conseil du roi craignant pour la capitale la perte des avantages qu'elle retirait d'un si grand nombre d'écoliers, trouva moyen d'appaiser ces esprits et de les retenir.

1239. — D. Le roi ne fut-il point en danger de perdre la vie par des assassins ?

R. Le *Vieux-de-la-Montagne* (on nommait ainsi le prince des *assassins*, peuple qui occupait le pays montueux de la Syrie) avait dépêché deux de ses meurtriers en France pour assassiner le roi; mais peu de temps après, on ne sait par quel motif, il s'en repentit, et les contremanda par d'autres, qui, en attendant

qu'ils les eussent trouvés, avertirent le roi de se tenir sur ses gardes.

D. Ce fait est-il bien avéré ?

R. Quelques historiens en doutent; ce qu'il y a de certain, c'est que ce peuple, appelé *assassins* ou *assassiniens*, a réellement existé, et que son zèle pour le mahométisme le portait à tuer tous ceux qu'il regardait comme ennemis de cette religion. Il fut détruit par les tartares dans le cours du treizième siècle.

D. En quelle position étaient les chrétiens dans la Terre-sainte ?

R. Les chorasmiens, peuple sorti de la Perse, d'autres disent de l'Arabie, se jetèrent sur la Terre-sainte, la désolèrent, ruinèrent tous saints lieux de Jerusalem, et l'inondèrent du sang des chrétiens. La nouvelle en fut portée au roi Louis, qui en fut sensiblement affecté; il régla les affaires de son royaume, et partit avec une forte armée pour délivrer les chrétiens de l'oppression des infidèles.

1248. — D. A qui laissa-t-il la régence ?

R. A la reine Blanche, sa mère.

1249. — D. Quel fut le succès de son voyage ?

R. Il fut heureux dans le commencement, il prit la ville de Damiète, et jeta l'effroi dans tout le pays. Mais Melec-Sala, fils du sultan des Sarrazins, étant venu ensuite l'investir dans un lieu où il faisait rafraîchir ses troupes, le scorbut se mit dans son armée, et il se trouva réduit à une position très-embarrassante.

1250. — D. Que fit alors saint Louis ?

R. Il tenta de faire repasser ses troupes à Damiète; mais elle furent taillées en pièces,

et il fut fait prisonnier avec ses deux frères, Charles et Alphonse.

D. Fut-il bientôt racheté ?

R. Oui, il rendit Damiète pour sa rançon, et donna quatre cent mille livres pour celle de ses troupes, ne voulant pas souffrir que sa personne fût mise à prix d'argent.

D. Combien de temps dura ce voyage ?

R. Près de cinq ans, au bout desquels il revint en France, ayant appris que sa mère était morte en 1252. Cette princesse fut enterrée dans l'abbaye de Maubuisson qu'elle avait fondée douze ans auparavant.

D. A quoi s'appliqua-t-il à son retour ?

R. A maintenir la paix dans son royaume et à y faire régner la justice.

D. Ne fit-il pas bâtir quelques églises ?

R. Il en fit bâtir plusieurs, entr'autres la Sainte-Chapelle, où furent déposées les reliques qu'il avait rachetées des Vénitiens ; il fonda, à ce que l'on croit communément, l'hôpital et l'église des Quinze-Vingts à Paris, pour trois cents gentilshommes qui l'avaient suivi dans son expédition de la Terre-Sainte, et à qui les barbares avaient crevé les yeux. Vers le même temps, Robert de Sorbonne, docteur en théologie, qui était fort aimé de saint Louis, fit bâtir le collège de Sorbonne, où l'on professa la théologie jusqu'à l'époque de la révolution française.

D. Que fit-il encore de remarquable ?

R. Il entreprit une nouvelle croisade en 1270, se rendit maître de Carthage, et assiégea Tunis ; mais la peste s'étant mise dans son armée, il en fut attaqué et mourut le 23

août 1270, âgé de 56 ans, après en avoir régné 44.

Étant au lit de mort, il fit appeler son fils Philippe, pour lui remettre des instructions qu'il avait écrites de sa propre main.

1278. — D. Où fut-il enterré ?

R. Ses chairs et ses entrailles furent portées en Sicile, où régnait son frère Charles; son chef à la Sainte-Chapelle de Paris, et ses os à Saint-Denis; quelques années après, le pape Boniface VIII le canonisa.

D. Comment s'appelait sa femme ?

R. Marguerite; elle était fille d'un comte de Provence.

D. Eurent-ils des enfans ?

R. Ils en eurent onze, six fils et cinq filles, Philippe, qui lui succéda, était le second; le sixième, nommé Robert, comte de Clermont, en Beauvoisis, épousa Béatrix, fille et héritière d'Agnès de Bourbon, qui était fille d'Archambaud, seigneur de Bourbon. De ce mariage est issue la branche de Bourbon, qui parvint à la couronne trois cents ans après, par le roi Henri IV, en 1589.

PHILIPPE-LE-HARDI, troisième du nom, XLVe. Roi de France.

Agé de 25 à 26 ans, régna seize ans.

XIII siècle.
1270.



Quàm Fortis pectore et armis.

A tous mes ennemis j'ai plus donné d'alarmes,
Par ma propre valeur encor que par mes armes.

D. Pourquoi Philippe est-il appelé le Hardi ?

R. C'est sans doute à cause du grand courage qu'il fit paraître en Afrique.

D. Que fit-il après avoir fermé les yeux de son père ?

R. Son oncle Charles, roi de Sicile, étant

venu à son secours, on continua le siège de Tunis avec assez de vigueur, pour forcer les barbares à demander une trève de dix ans.

En repassant en France, Philippe eut la douleur de voir périr la moitié de sa flotte par la tempête.

D. Quand ce prince fut-il sacré ?

R. Un an après son retour d'Afrique; mais il avait été salué roi par son armée, après la mort de son père.

D. Comment gouverna-t-il son royaume ?

R. Avec beaucoup de prudence. Il assista au concile général de Lyon, en 1274. Ce concile était composé de cinq cents évêques et archevêques, de soixante-dix abbés et de mille autres, tant docteurs en théologie, que députés des chapitres. Le pape Grégoire X le présidait : on y travailla, entr'autres choses, à la réformation des abus dans l'église et des mœurs parmi les chrétiens, et à la réunion de l'église grecque à l'église romaine.

D. Qu'arriva-t-il de son temps ?

R. Pierre d'Arragon, qui avait profité de l'absence du roi Charles pour s'emparer de la Sicile, anima si fort les habitans contre les Français, que le jour de pâques, 1282, ils furent tous massacrés en deux heures.

D. Pourquoi appela-t-on ce massacre les *vêpres Siciliennes ?*

R. C'est que le moment auquel on devait commencer les vèpres, était l'instant et le signal dont on était convenu pour le commencer.

D. Combien y a-t-il eu de Français assassinés dans cette affaire ?

R. Au moins huit mille; c'était tout ce qu'il y en avait dans l'île.

D. Le roi ne vengea-t-il point leur mort?

R. Il alla en personne faire la guerre au roi d'Arragon; mais une fièvre maligne l'ayant attaqué, il mourut à Perpignan l'an 1285, et le fils de l'usurpateur, qui était mort pendant la guerre, alla jouir du crime de son père.

D. Quel âge avait Philippe quand il mourut?

R. Quarante-un ans; il en avait régné près de seize. Son corps fut porté à S. Denis.

D. Laissa-t-il des enfans?

R. Il laissa deux fils d'Isabelle d'Arragon sa première femme: Philippe IV qui lui succéda, et charles comte de Valois, dont nous verrons la postérité occuper le trône en 1328.

PHILIPPE-LE-BEL, quatrième du nom, XLVIe. Roi de France.

Agé de dix-sept ans, régna vingt-neuf ans.

XIII siècle. 1285.



Dedecorant bene nata culpæ.

Méconnaissant les droits du trône et de l'état,
De mes exploits guerriers j'ai terni tout l'éclat.

D. QUAND Philippe-le-Bel a-t-il commencé à régner ?

R. L'an 1285, à son retour d'Espagne, où il avait suivi son père ; il se fit sacrer à Rheims et employa les premières années de son règne à réparer le mal que la dernière expédition avait causée, et à régler les affaires de son royaume.

D. De quelle maison était sa femme ?

R. Elle était fille et héritière de Henri I, roi de Navarre ; c'est depuis ce temps-là que les rois de France ont ajouté à ce titre celui de rois de Navarre.

D. Pourquoi Philippe fut-il surnommé le Bel ?

R. Parce qu'il était d'un physique très-agréable, et qu'il était de plus aussi vaillant que beau.

D. Quelles actions de valeur a-t-il faites ?

R. Étant allé en Flandres pour punir Guy qui s'était ligué avec le roi d'Angleterre contre lui, il prit les villes de Douai et de Courtrai, et gagna la bataille de Furnes, où les Flamands perdirent seize mille hommes ; mais ensuite une partie de son armée que commandaient ses généraux, ayant été défaite par suite de leur mésintelligence, il repassa lui-même en Flandres avec de nombreuses troupes, et gagna la bataille de Mons-en-Puelle, où plus de 2,500 Flamands furent taillés en pièces.

D. N'eut-il pas quelque démêlé avec le pape ?

R. Oui, Boniface VIII l'excommunia, parce qu'il avait refusé de partager avec lui l'argent qu'il lui avait permis de lever sur le clergé, et donna même la couronne de France à l'empereur Albert, comme si elle eût été en son pouvoir.

D. Le roi n'eut-il pas raison de ce procédé ?

R. Il brûla la bulle, et envoya Guillaume de Nogaret en Italie, avec ordre d'arrêter le pape et de l'amener à Paris ; mais le peuple le lui ayant enlevé, il se sauva à Rome, où il mourut peu de temps après d'une fièvre chaude. Benoît

X cassa tout ce que son prédécesseur avait fait, et Clément V le confirma encore. Ce dernier pontife, d'un commun accord avec Philippe-le-Bel, abolit l'ordre des Templiers, accusés de plusieurs crimes énormes. Molay leur grand-maître fut brûlé vif avec Guy, frère du dauphin d'Auvergne. On prétend que le premier, protestant de l'innocence des templiers, ajourna le roi et le pape au tribunal de Dieu, et qu'en effet ils moururent au temps prédit. Ce qu'il y a de certain, au reste, c'est que Philippe n'éprouva plus que des malheurs.

D. Où mourut-il ?

R. A Fontainebleau, l'an 1314. Son corps fut porté à St. Denis. Il avait régné 29 ans.

Ce fut le prince le mieux fait de son royaume; il était fier, entreprenant, généreux et magnifique; mais sévère jusqu'à la dureté, et plus vindicatif que clément; il témoigna en mourant le repentir sincère d'avoir vexé le peuple par des impôts exhorbitans et une altération dans la monnaie, qui lui fit donner le nom de *faux-monnayeur*.

D. La cérémonie du jubilé ne fut-elle pas établie sous le règne de Philippe-le-Bel ?

R. A la fin du treizième siècle de l'ère chrétienne, le pape Boniface VIII publia une indulgence générale ou relaxation des peines canoniques dues aux péchés pour tous ceux qui, confessés et pénitens, visiteraient l'église de St. Pierre et de St. Paul durant un certain nombre de jours. Depuis, Clément VI réduisit cette indulgence à cinquante ans, et Paul II à vingt-cinq.

LOUIS HUTIN, dixième du nom, XLVIIe. Roi de France.

Agé de vingt-cinq ans, régna deux ans.

XIV. siècle.
1314.



Aspera semper amans.

Jamais d'aucun péril ébranlé ni surpris,
L'obstacle à ses projets mettait toujours le prix.

D. De qui Louis X était-il fils ?

R. De Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre.

D. Que signifie le nom de Hutin que l'histoire lui donne ?

R. Il signifie mutin et querelleur.

1315. — D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Il fit faire, à l'instigation du comte de Valois, son oncle, le procès à Enguerrand de Marigny, ministre des finances, accusé d'avoir chargé le peuple d'impôts, et volé plusieurs sommes considérables. Ce ministre fut pendu à Montfaucon, gibet qu'il avait lui-même fait dresser.

D. Louis Hutin fit-il la guerre ?

R. Il continua sans succès celle de Flandres, et se vit obligé de lever le siège de Courtrai. De nouveaux impôts sur le peuple et sur le clergé, la vente des charges de judicature, voilà tout le fruit qu'on en retira.

D. Où mourut-il ?

R. A Vincennes, d'un verre d'eau à la glace qu'il but ayant très-chaud ; on a cru qu'il avait été empoisonné. Son corps fut porté à S. Denis.

D. Régna-t-il long-temps ?

R. Il mourut à l'âge de vingt-sept ans ; il n'en avait régné que deux.

PHILIPPE-LE-LONG, cinquième du nom, XLVIIIe. Roi de France.

Agé de vingt-trois ans, régna cinq ans.

XIV. siècle.
1316.



Imperio potens tractare sereno.

La France sous ce roi digne de ses hommages,
Du règne le plus doux goûte les avantages.

D. Pourquoi l'appelle-t-on le Long ?
R. Parce qu'il était d'une grande taille.
D. Quand commença-t-il à régner ?
R. Après la mort de son frère Louis Hutin, l'an 1316.
D. N'a-t-il rien fait de remarquable ?
R. Il chassa tous les Juifs du royaume, ridiculement soupçonnés d'avoir voulu empoi-

sonner les puits et les fontaines publiques ; et termina les démêlés qui existaient depuis seize ans entre la France et la Flandres.

Il songeait, quand il mourut à Vincennes, en 1321, à établir pour toute la France un système uniforme de poids et mesures.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Il laissa trois filles qu'il avait eues de sa femme Jeanne, comtesse de Bourgogne.

D. Où fut-il enterré ?

R. Son corps fut porté à S. Denis, son cœur aux cordeliers de Paris, et ses entrailles aux jacobins.

CHARLES-LE-BEL, quatrième du nom, XLIXᵉ. Roi de France.

Agé de vingt-six ans, régna six ans.

XIV. siècle.
1322.



Extrà formosus et intrà.

Pour lui former les traits et de l'âme et du corps,
Le ciel à pleines mains prodigua ses trésors.

D. COMMENT parvint-il à la couronne?

R. Par la mort de Louis-Hutin et de Philippe-le-Long, ses frères, tous trois fils de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre.

D. Qu'est-il arrivé au commencement de son règne?

R. Il nomma une commission pour faire la recherche de quelques criminels, entr'autres

d'un nommé Gérard de la Guette, natif de Clermont en Auvergne, homme de basse extraction, qui ayant eu le maniement des finances sous Philippe-le-Long, et ayant surchargé le peuple d'impôts, fut arrêté pour ses déprédations; il fut appliqué à la question, où il mourut au milieu des tourmens : son corps fut traîné par les rues, et pendu au gibet de Paris ?

D. La justice en demeura-t-elle là ?

R. On fit ensuite une recherche générale des usuriers, qui étaient presque tous Lombards et Italiens ; on confisqua leurs biens et on les renvoya dans leur pays.

D. Charles n'eut-il point quelque démêlé avec l'Angleterre ?

R. La guerre se ralluma en 1324. Charles de Valois passa en Guyenne et prit plusieurs villes aux Anglais. Etant mort pendant cette expédition, le regret sincère qu'il témoigna avant d'expirer, d'avoir causé le supplice de Marigny, fit réhabiliter la mémoire de ce ministre.

D. Le roi laissa-t-il des enfans ?

R. Il ne laissa que deux filles qu'il avait eues de Jeanne d'Evreux sa troisième femme.

D. Où mourut-il ?

R. Il mourut à Vincennes, en 1328, âgé de trente-trois ans, après en avoir régné six; il fut enterré à Saint-Denis. La première branche de la troisième race dite des Capétiens, s'éteignit à sa mort.

SECONDE BRANCHE,

APPELÉE LA PREMIÈRE DES VALOIS,

Dont il y a eu sept rois.

PHILIPPE DE VALOIS, sixième du nom,

Ier. Roi de France.

Agé de trente-six ans, régna vingt-deux ans.

XIV siècle, 1328.



Ramo avulso non deficit alter.

De ce fertile tronc une branche arrachée.
Par une autre aussitôt se trouve remplacée.

D. Pourquoi Philippe est-il appelé de Valois ?

R. Parce que le comté de Valois était l'apanage que son père lui avait donné.

D. Qu'est-ce qu'un apanage ?

R. C'est ce que le roi donnait pour droit successif à ceux de ses enfans qui n'étaient pas premiers nés, à condition qu'ils renonceraient à la succession paternelle.

D. Quand Philippe-de-Valois a-t-il commencé à régner ?

R. L'année 1328.

D. De qui est-il descendu ?

R. Il était petit fils de Philippe-le-Hardi, et fils de Charles-de-Valois.

D. La loi salique fut donc observée en sa faveur ?

R. Oui, car il fut préféré à une fille de Charles-le-Bel, dernier roi.

D. Lui disputa-t-on la couronne ?

R. Oui, Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendait, comme fils d'une fille de Philippe-le-Bel.

D. Qui termina ce différend ?

R. Les états du royaume, qui donnèrent la couronne à Philippe de Valois, à cause de la loi qui en exclut les femmes.

D. Est-ce à cause de ce droit prétendu que les rois d'Angleterre ont pris le titre de roi de France ?

R. Oui, et ce fut le sujet des plus fortes guerres que les Français aient eues à soutenir contre eux.

D. Jusqu'où s'étend cette première branche des Valois ?

R. Jusqu'à Charles VIII, qui mourut en 1498.

D. Combien a-t-elle eu de rois ?

R. Sept de père en fils.

1329. — D. Qu'a fait de remarquable Philippe de Valois ?

R. Au commencement de son règne, il fit la guerre aux Flamands pour les forcer à reconnaître Louis leur comte, contre lequel ils s'étaient révoltés, et gagna sur eux la bataille de Cassel, malgré qu'ils eussent mis sur leurs retranchemens un coq avec ces mots : *Quand ce coq chanté aura, le roi Cassel conquêtera.* Il fit arrêter Pierre Remy, trésorier de Charles-le-Bel, et digne successeur de la Guette dans l'administration des finances. Le parlement rendit, en présence du roi, un arrêt par lequel il condamna Remy à être pendu au gibet de Montfaucon, qu'il avait, dit-on, fait réparer sous le dernier règne.

D. A combien se monta la confiscation de ses biens ?

R. Elle monta à douze cent mille livres, somme prodigieuse pour ces temps-là, ce serait aujourd'hui 24 à 25 millions.

1344. — D. Les finances étant épuisées, que fit le roi pour subvenir aux besoins de l'état ?

R. Il établit un nouvel impôt sur le sel, ce qui fut cause qu'Edouard, roi d'Angleterre, l'appelait, assez plaisamment, *l'auteur de la loi salique.*

D. Quels revers ont signalé les années 1346 et 1347 ?

R. Philippe perdit la bataille de Crécy contre les Anglais, qui taillèrent en pièces son armée.

D. Les Anglais ne lui prirent-ils point aussi quelques places ?

R. Ils prirent Calais, qu'ils gardèrent jusqu'en 1558, que François duc de Guise la reprit.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable au siège de cette ville ?

R. La renommée n'oubliera jamais le nom d'Eustache de Saint-Pierre, et cette générosité avec laquelle il se dévoua à la mort pour sauver ses concitoyens. Edouard, irrité de leur longue résistance, ne voulait point capituler que quand on lui aurait livré six des principaux habitans. Le conseil ne sachant que résoudre, Eustache s'offrit le premier, et bientôt cinq autres suivirent son exemple.

D. Que firent-ils ensuite ?

R. Ils s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemise, porter les clefs à Edouard. Ce prince était si décidé à les faire mourir, que la reine, son épouse, eut toutes les peines du monde à obtenir qu'il leur laissât la vie.

1349. — D. Philippe ne put-il point reprendre Calais ?

R. Non, mais il répara cette perte par l'acquisition de Montpellier, du Roussillon et des comtés de Champagne et de Brie. Dans le même temps, Humbert, dernier dauphin de Viennois, donna le Dauphiné au roi, à condition que les fils aînés de France s'appelleraient Dauphins, et qu'ils porteraient les armes de cette province écartelées avec celles de France.

D. En quel état était la France sous le règne de ce prince ?

R. Elle

R. Elle avait souffert une horrible famine en 1538, et depuis ce temps la guerre avait toujours augmenté le prix des vivres. Dix ans après une peste cruelle désola tout le royaume; les déprédations des ministres, plus nuisibles encore que tous ces fléaux, avaient accablé le peuple, et réduit le roi à l'indigence.

D. Son règne fut-il long?

R. Il fut de vingt-deux ans, et sa vie de cinquante-sept; il mourut à Nogent, près de Chartres, et fut enterré à Saint-Denis.

JEAN-LE-BON, fils de Philippe de Valois, LIe. Roi de France.

Agé de trente-six ans, régna quatorze ans.

XIVe siècle.
1350.



Vicit quamquàm victus.

Si le sort une fois a trahi mon grand cœur,
La gloire du vaincu fit rougir le vainqueur.

D. QUAND commença-t-il à régner ?

R. L'an 1350.

1351. — D. Qu'a-t-il fait de remarquable ?

R. Il a institué l'ordre de l'étoile en faveur des plus grands seigneurs. La devise était : *Monstrant regibus astra viam*, par allusion à l'étoile des mages. Dans la suite cet ordre

s'étant avili parce qu'on le prodigua, il fut abandonné aux chevaliers du guet.

La mort du connétable Raoul, qu'il fit décapiter sans forme de procès, parce qu'on le soupçonnait d'intelligence avec l'Angleterre, aliéna tous les esprits et fut cause des malheurs qui suivirent.

1355. — D. Que fit-il ensuite ?

R. Il repoussa les Anglais qui étaient entrés en France, et les obligea de repasser la mer avec Edouard, leur roi, à qui Jean-le-Bon proposa un combat singulier qu'il refusa.

1356. — D. Qu'arriva-t-il l'année suivante ?

R. Le prince de Galles s'étant avancé vers le Poitou, après avoir pillé Quercy, l'Auvergne et le Limousin, Jean marcha contre lui, et le joignit près de Poitiers. Le prince de Galles, qui n'avait que huit mille hommes à opposer au roi, qui en avait soixante mille, demanda d'abord la paix, et fit au roi les offres les plus avantageuses. Jean ne voulut point les accepter : il livra la bataille aux ennemis désespérés; mais ceux-ci combattirent si vigoureusement, qu'ils remportèrent la victoire et firent le roi prisonnier.

D. Demeura-t-il long-temps en prison ?

R. Il fut quatre ans prisonnier à Londres, où le prince de Galles l'avait fait conduire.

D. Qu'arriva-t-il en France pendant la captivité du roi ?

R. Charles son fils, qui porta le premier le titre de *Dauphin*, fut régent du royaume. Les paysans se soulevèrent contre la noblesse, et les parisiens contre le dauphin, qui fut obligé de quitter Paris. Marcel, prévôt des mar-

chauds, allait livrer la ville au roi de Navarre, quand il fut tué d'un coup de hache par un fidèle et courageux citoyen appelé Maillard.

D. Par quel moyen le roi recouvra-t-il sa liberté ?

R. Par un traité de paix fait à Bretigny, près de Chartres; il revint à Paris en 1361.

D. Quelles qualités remarquez-vous particulièrement en lui ?

R. Il était franc, véridique, et tenait inviolablement à sa parole. On ne peut oublier cette belle sentence qu'on lui a souvent entendu prononcer : *Si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le reste du monde, elles devraient se trouver dans la bouche des rois.*

D. Que lui reproche-t-on néanmoins ?

R. Une excessive variation dans la valeur des monnaies : il semble que c'était le genre d'impôt de ce temps-là. Cette variation nuisait tant au commerce, que le peuple regarda comme un bienfait qu'on l'eût remplacée par les tailles et les aides.

D. Jean-le-Bon vécut-il long-temps ?

R. Cinquante ans.

D. Où mourut-il ?

R. A Londres, où il était retourné pour y traiter de la rançon du duc d'Anjou, son fils, qui s'en était sauvé y étant en ôtage.

D. Où fut-il enterré ?

R. A Saint-Denis l'an 1364.

CHARLES V, dit le Sage, LIIe. Roi de France.

Agé de vingt-six ans, régna seize ans.



XIV. siècle. 1364.

Immanes potui superare procellas.

En bravant les éclats d'un dangereux orage,
De tous mes ennemis j'ai confondu la rage.

D. Où naquit Charles V ?

R. Au château de Vincennes.

D. De qui était-il fils ?

R. Du roi Jean et de Bonne de Luxembourg sa femme.

D. Pourquoi l'a-t-on surnommé le Sage ?

R. C'est parce que sa rare prudence répara les malheurs qui avaient affligé la France

pendant le règne du roi Jean; elle lui fit reprendre sur les Anglais, sans sortir de son cabinet, tout ce que son père et son grand-père, avec du courage et bien des peines, avaient perdu en combattant en personne.

D. A qui donna-t-il le commandement de ses armées?

R. A Bertrand Duguesclin, gentilhomme Breton, qui gagna en 1364 la bataille de Cocherel contre Charles-le-mauvais, roi de Navarre; et alla ensuite faire la guerre en Espagne où il fut fait connétable de Castille par Henri de Transtamare qu'il venait de placer sur le trône de Pierre-le-Cruel. Par cette expédition il purgea la France d'un foule de bandits armés qui la désolaient et qu'il emmena avec lui.

D. Duguesclin ne se distingua-t-il pas aussi contre les Anglais?

R. Edouard III n'ayant pas comparu sur la citation qui lui avait été faite comme vassal de la couronne, Duguesclin reprit presque toute la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, le Périgord, etc., que possédait ce prince; et Charles, pour l'en récompenser, le nomma connétable.

D. Comment a fini cet illustre guerrier?

R. Il mourut de maladie au siège de Rendan qu'il venait de forcer à capituler. Le lendemain de sa mort, le gouverneur de cette place, qui pouvait profiter de ce malheureux événement pour la défendre encore, vint avec son état-major déposer les clefs de la ville sur son cercueil.

D. Où Duguesclin fut-il enterré?

R. A Saint-Denis, près du tombeau que s'y était fait préparer Charles V, honneur qui ne fut accordé depuis qu'au maréchal de Turenne.

D. La France ne fit-elle pas dans le même temps une perte encore plus grande ?

R. Oui, Charles mourut, la même année 1380, des suites du poison que le roi de Navarre lui avait donné dans sa jeunesse.

D, Par quelle action mémorable ce prince signala-t-il le jour de sa mort ?

R. Par la suppression d'une partie des impôts. Entre bien des éloges que mérite ce prince, il y en a un, dit un historien, qui doit servir d'instruction à tous les souverains; c'est que jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui.

D. Qu'avait-il fait de remarquable pendant son règne ?

R. Il défendit les jeux de hazard; il fixa à quatorze ans la majorité des rois de France, qui jusqu'alors n'avaient été déclarés majeurs qu'à vingt-un ans, il accorda la noblesse à tous les bourgeois de Paris, prérogative qui fut ensuite restreinte au prévôt des marchands et aux échevins; il fit jeter les fondemens de la bastille et augmenta, par les soins de Jean de Vienne son amiral, la marine, qui avait commencé à renaître sous saint Louis, mais qui fut laissée ensuite dans l'oubli, ainsi que le commerce, jusqu'au règne de Louis XIII. On lui doit enfin les commencemens de la bibliothèque impériale, où il laissa, en mourant, neuf cents volumes, nombre bien consi-

dérable pour un temps où l'imprimerie n'avait pas encore été inventée.

D. Charles-le-Sage eut-il des enfans ?

R. Il eut, de Jeanne de Bourbon, deux fils, Charles qui lui succéda, et Louis qui fut duc d'Orléans, et l'ayeul de Louis XII.

CHARLES VI, LIIIe. Roi de France.

Agé de douze ans, régna quarante-deux ans.

XIV. siècle.
1380.



Lòcarior quò infelicior.

En butte aux traits du sort, de revers accablé,
Plus je fus malheureux, plus je me vis aimé.

D. CHARLES VI n'ayant que douze ans et neuf mois, quand il monta sur le trône, à qui donna-t-on la régence ?

R. Au duc d'Anjou, son oncle, qui accabla le peuple d'impôts, ce qui donna lieu à différentes émeutes; mais ce prince ayant été appelé à Naples par la reine Jeanne qui l'avait nommé son successeur, la régence passa au duc de Bourgogne.

D. Ne lui est-il rien arrivé à la chasse pendant sa minorité?

R. Un jour que, dans la forêt de Senlis, il fit lancer un grand cerf qu'il ne voulut pas faire prendre par ses chiens, mais dans des toiles, on trouva au cou de cet animal un collier de cuivre doré, avec une inscription latine qui marquait qu'un empereur le lui avait donné : *Hoc mihi Cæsar donavit.* Le jeune roi, peut-être à cause de cette rencontre, ou parce qu'en songe il s'était vu, dit-on, porté dans les airs par un cerf ailé, prit deux cerfs volans pour support des armes de France. Avant lui nos rois avaient eu des fleurs de lys sans nombre dans leur écu; ce prince les réduisit à trois.

1383. — D. Qu'a-t-il fait de glorieux?

R. Il dompta les Flamands, et en défit quarante mille à la bataille de Rosebecq. On croit que l'étendard de Saint-Denis, nommé l'oriflamme, fut perdu dans cette journée. En rentrant à Paris il punit sévèrement les séditieux qui, sous le nom de maillotins, avaient causé de grands troubles pendant son absence.

D. Ce règne a-t-il été heureux?

R. Nullement.

1392. — D. Pourquoi?

R. Parce que Charles VI devint insensé : un coup de soleil ou une vision lui fit tourner

la tête, près du Mans. Il avait pourtant des intervalles de bon sens qui duraient quelquefois un mois et plus.

D. Qu'arriva-t-il pendant sa folie?

R. Une grande division entre les princes du sang, le duc d'Orléans, frère du roi, et le duc de Bourgogne, son oncle.

D. Quel était le sujet de leur dispute?

R. C'est que chacun voulait avoir la régence.

D. A qui appartenait-elle de droit?

R. Au duc d'Orléans, comme plus proche parent.

D. Comment fut terminé le différend?

R. Le fils du duc de Bourgogne, Jean *Sans peur*, qui avait succédé aux droits de ce prince, mort en 1404, fit assassiner, à Paris, le duc d'Orléans.

D. Ce crime demeura-t-il impuni?

R. Non, le duc de Bourgogne fut poignardé en 1419 à Montereau, en présence de Charles VII, qui n'était encore que dauphin. Cet événement avait été précédé de la malheureuse bataille d'Azincourt gagnée sur nous par les Anglais.

1419. — D. La reine Isabeau de Bavière ne fit-elle rien contre le dauphin son fils?

R. Elle obligea Charles VI, son mari, à le déshériter, et à déclarer le roi d'Angleterre son successeur : un traité fait à Arras donna même à ce dernier pour épouse, Catherine, la dernière de ses filles.

D. Pourquoi fit-elle ce tort à son fils?

R. Parce qu'il soutenait le connétable d'Armagnac, qui avait fait mal parler d'elle au roi son époux.

D. Pourquoi Charles VI fut-il surnommé le Bien-Aimé ?

R. Parce que le peuple l'aimait tant, qu'il voulut, malgré sa folie, le reconnaître roi jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1422, le quarante-deuxième de son règne, et le cinquante-quatrième de son âge : il fut enterré à Saint-Denis.

D. Charles VI eut-il des enfans ?

R. Il en eut douze, six fils et autant de filles; Charles VII qui lui succéda était l'avant dernier.

CHARLES VII, dit LE VICTORIEUX, LIVᵉ. Roi de France.

Agé de vingt ans, régna trente-neuf ans.

XV. siècle.
1422



Regnum sub virgine tutum.

Une vierge, dont Dieu favorisait le bras,
Fut l'appui de mon trône et sauva mes états.

D. Quel nom donne-t-on à Charles VII?

R. Celui de Victorieux, parce qu'il chassa tous les Anglais de la France.

D. Qu'est-il arrivé de particulier pendant son règne ?

R. Ce prince fut obligé de reconquérir son royaume occupé en grande partie par les

Anglais, qui combattaient sous la régence du duc de Bedfort pour le fils d'Henri V, qui n'avait qu'un an.

D. Quel évènement singulier signala cette guerre ?

R. Le siège d'Orléans par les Anglais.

D. Comment le fit-on lever ?

R. Par le moyen de Jeanne d'Arc, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans : c'était la fille d'un laboureur de Lorraine, elle était âgée de 18 à 20 ans.

1429. — D. Qui lui inspira ce généreux dessein ?

R. Elle prétendait que Dieu lui avait ordonné de faire lever le siège d'Orléans aux Anglais, et de mener le roi à Rheims pour y être sacré.

1430 et 1431. — D. Exécuta-t-elle l'un et l'autre ?

R. Oui, et avec autant de courage que de prudence; mais ensuite ayant voulu pousser ses conquêtes plus loin, elle fut prise à Compiègne et livrée aux Anglais, qui, honteux d'avoir été battus par une fille, crurent réparer leur honneur en la notant d'infamie; ils la menèrent à Rouen, et l'accusèrent comme magicienne, mais sans pouvoir rien prouver contre elle; on lui fit néanmoins son procès, et elle fut condamnée à être brulée vive, ce qui fut exécuté le trente mai, dans le vieux marché de la ville.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable à la mort de cette fille héroïque ?

R. Etant sur le bûcher, elle prédit aux Anglais que le bras de Dieu était levé pour

les frapper, et que sa justice non-seulement les chasserait bientôt de la France, mais les poursuivrait encore en Angleterre.

Ce fut en 1454 que par les ordres de Charles VII, le procès ayant été revu et bien examiné, la mémoire de la Pucelle fut pleinement justifiée dans la ville même où elle avait été condamnée.

D. Comment la prédiction de la Pucelle trouva-t-elle son accomplissement ?

R. C'est que les Anglais perdirent successivement tout ce qu'ils possédaient en France. Ils furent entièrement chassés de la Guyenne et de la Normandie.

D. Charles obtint-il ces grands avantages en personne ?

R. Non, il les dut à ses généraux. Pendant que ces fidèles serviteurs travaillaient à délivrer la France du joug de l'étranger, ce prince ne s'occupait que de jeux et de fêtes. On raconte à ce sujet que La Hire, un de ses généraux, étant venu un jour lui rendre compte d'une affaire importante, le roi tout occupé d'une fête qu'il devait donner, lui en fit voir les apprêts, et lui demanda ce qu'il en pensait : je pense, lui dit La Hire, qu'on ne peut perdre plus gaîment un royaume.

D. Comment est mort Charles VII ?

R. Craignant que le dauphin, avec lequel il vivait fort mal depuis long-temps, et qui s'était révolté contre lui en 1456, ne l'empoisonnât, il se laissa mourir de faim.

D. En quelle année est-il mort ?

R. En 1461, à l'âge de 58 ans ; il fut enterré à Saint-Denis. Louis XI l'aîné de douze enfans

qu'il eut de Marie d'Anjou, fille du roi de Naples, lui succéda.

N. B. Ce fut sous le règne de ce prince, vers l'an 1440, que l'on découvrit, en Allemagne, l'art de l'imprimerie.

LOUIS XI, LVe. Roi de France.

Agé de trente-neuf ans, régna vingt-deux ans.

XV. siècle.
1461.



Prudenti callidus arte.

Ce roi dissimulé, politique et méchant,
Sut rendre le premier le trône indépendant.

D. QUAND Louis XI monta-t-il sur le trône ?

R. L'an 1461, et fut sacré la même année.

D. Que remarquez-vous de ce prince ?

R. Qu'il était superstitieux et méchant, mais grand politique et fort dissimulé ; aussi disait-il souvent : *qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner.* Il manqua pourtant une fois en sa vie à ce grand principe, car, par une jalousie déplacée, il fit naître l'inimitié qui, depuis son règne, a tenu les maisons de France et d'Autriche presque toujours divisées.

D. Que fit-il pendant les vingt-deux années que dura son règne ?

R. Il commença par abolir tout ce que son père avait fait. Par ses hauteurs il indisposa contre lui son frère le duc de Berry et les principaux seigneurs de sa cour : ce qui donna lieu à *la ligue du bien public,* qui ne finit qu'à la bataille de Montlhéry, qui fut également funeste aux deux partis.

D. Louis resta-t-il fidèle aux conditions qu'on s'était respectivement imposées ?

R. Pas plus qu'à celles du traité de Péronne, par lequel on empêcha bientôt après la guerre de renaître ; ses intrigues lui firent reprendre tout ce que son astucieuse politique lui avait fait céder.

D. Comment, entr'autres seigneurs qu'il fit injustement périr, se vengea-t-il du cardinal de la Balue, qui avait épousé les intérêts de son frère ?

R. Il le fit enfermer à Loches, dans une cage de fer, où il resta onze ans.

D. N'y eut-il pas une guerre sanglante entre le roi et le duc de Bourgogne, appelé Charles-le-Téméraire ?

R. Le frère unique du roi étant mort en 1471,

Louis XI fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner, et le duc entreprit contre lui une guerre d'autant plus funeste, qu'elle occasionna d'affreux ravages en Picardie et en Lorraine, et coûta la vie au connétable de Saint-Paul et au duc de Nemours.

D. Comment cette guerre finit-elle ?

R. Le duc de Bourgogne ayant été tué au siège de Nancy, et ne laissant point d'héritiers mâles, Louis XI réunit son duché à la couronne.

D. Quelle faute grave fit alors ce prince, tout bon politique qu'il était ?

R. C'est que par une suite de cette jalousie qui avait existé entre lui et Charles-le-Téméraire, il ne sut point ménager le mariage qu'il eût pu faire du dauphin avec Marie, fille et unique héritière de Charles. Les Flamands, sujets de cette princesse, la donnèrent à Maximilien, archiduc d'Autriche, qui se trouva par là maître de tous les Pays-Bas.

D. Louis XI mourut-il fort âgé ?

R. Il était âgé de soixante-un ans, et en avait régné vingt-deux. Il mourut au Plessis-lès-Tours, le 30 août 1483, et suivant qu'il l'avait ordonné, fut enterré à Notre-Dame-de-Cléry, qu'il avait fait bâtir.

C'est le premier roi de France qui prit le titre de *roi très-chrétien*.

Il fut mauvais fils, mauvais père, mari infidèle, frère injuste, maître ingrat et ami dangereux.

On lui doit l'établissement des postes.

Son père ne tirait de ses sujets que 1,800,000 livres, Louis en tira quatre millions par an.

CHARLES VIII, dit L'AFFABLE,

LVIe. Roi de France.

Agé de treize ans, régna quinze ans.

XV. siècle.
1483.



Viam gaudens fecisse ruinæ.

Presque sûr de périr, mon bras et mon courage
Entre mes ennemis m'ouvrirent un passage.

D. **Où naquit Charles VIII ?**
R. **Au château d'Amboise.**
D. **De qui était-il fils ?**
R. **De Louis XI et de Charlotte de Savoie.**
D. **Quand succéda-t-il à son père ?**
R. **En 1483; il n'était âgé que de treize ans et deux mois.**
D. **Par qui et où fut-il sacré ?**

R. A Rheims, par Pierre de Laval, qui en était archevêque.

D. Quelle action de valeur a-t-il faite?

R. Secondé du duc de la Trémouille, lieutenant général de ses troupes, il gagna la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier contre les Bretons, commandés par le duc d'Orléans, qui avait prétendu à la régence qu'on avait donnée à Anne de France, dame de Beaujeu, sœur aînée de Charles VIII; cette bataille fut donnée par les Bretons malgré les sages conseils du maréchal de Rieux, qui était le soutien du duc de Bretagne. Le duc d'Orléans, qui va régner sous le nom de Louis XII, fut fait prisonnier par le duc de la Trémouille.

1491. — Le dernier duc de Bretagne ne mourut-il point cette année-là?

R. Oui, il mourut à Nantes. Par son testament, il institua le maréchal de Rieux tuteur de ses deux filles, Anne et Isabeau : cette dernière étant morte au bout de deux ans, Anne demeura héritière unique, et fut déclarée duchesse et souveraine de Bretagne. Deux ans après elle épousa Charles VIII.

1494 et 1495. — D. Que fit ensuite Charles?

R. Il passa en Italie avec une armée très-nombreuse, dans le dessein d'aller conquérir le royaume de Naples. Etant arrivé à Rome, le pape Alexandre VI, quoique ennemi des Français, fut obligé de lui donner l'investiture du royaume de Naples, et de le couronner empereur de Constantinople; après quoi il dirigea sa marche vers Naples, et s'en empara en moins de quatre mois.

D. N'a-t-il rien fait de plus glorieux?

R. En revenant en France, il fut attaqué par une grosse armée que le pape, les Vénitiens, l'empereur et le roi d'Espagne avaient levée, parce qu'ils étaient jaloux de lui, et qu'ils voulaient le perdre.

D. Comment Charles se fraya-t-il un passage?

R. Il saccagea toute cette armée, et gagna la bataille de Fornoue, village à quelques lieues de Plaisance, quoiqu'il n'eût que 8000 hommes, et que ses ennemis fussent plus forts de 40,000.

D. Perdit-il beaucoup de monde à cette bataille?

R. Il ne perdit que 80 soldats, et tua au moins 3,600 des confédérés.

D. Le royaume de Naples resta-t-il aux Français?

R. Non, il fut repris en aussi peu de temps qu'il avait été conquis; le duc de Montpensier qui en était vice-roi étant mort de la peste à Pouzzole, Ferdinand, rappelé par ses sujets, remonta sur le trône malgré les efforts d'Aubigny qui combattait pour Charles VIII.

D. Charles vécut-il long-temps?

R. Il mourut d'apoplexie dans une galerie du château d'Amboise, le 7 avril 1498, à l'âge de vingt-huit ans, après en avoir régné quinze. Son corps fut porté à Saint-Denis.

D. Charles VIII laissa-t-il des enfans?

R. Non, il fut le dernier de la première branche des Valois.

TROISIÈME BRANCHE,

Dite de la maison d'Orléans.

LOUIS XII, surnommé LE PÈRE DU PEUPLE, LVIIe. Roi de France.

Agé de trente-six ans, régna dix-sept ans,

XV. siècle. 1498.



In illo parentem Gallia vidit.

La France, sous ce roi vertueux, juste, humain,
Vit un règne de père et non de souverain.

D. DE qui était-il fils ?

R. De Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves.

D. Quelle femme épousa-t-il ?

R. Il en eut trois : la première était Jeanne de France, fille du roi Louis XI, de laquelle il se sépara, son mariage ayant été déclaré nul; la seconde était Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur, Charles VIII; la troisième, appelée Marie, était fille de Henri VII, roi d'Angleterre : il l'épousa en 1514.

D. Que fit-il à son avénement au trône ?

R. Il remit d'abord à son peuple le présent du couronnement; ensuite, il diminua les impôts de moitié et ne les recréa jamais; c'est ce qui lui mérita le titre de *Père du Peuple*, le plus glorieux que puisse avoir un roi.

D. A-t-il fait des conquêtes ?

1499. — R. Il prit le duché de Milan et le royaume de Naples qu'il partagea avec Ferdinand, roi d'Arragon, selon qu'ils en étaient convenus.

D. Quel droit avait-il sur le duché de Milan ?

R. C'est que Louis, duc d'Orléans, son grand-père, avait épousé Valentine, qui en était héritière, comme fille de Galéas, duc de Milan.

D. Qui avait usurpé ce duché ?

R. C'était Ludovic Sforce, soldat parvenu qui avait épousé une fille naturelle de Galéas.

D. Louis conserva-t-il le duché de Milan ?

R. Non, il le perdit peu après l'avoir conquis.

XVIe. siècle. 1503. — D. Qu'arriva-t-il du royaume de Naples ?

R. Ferdinand, qui avait aidé à le conquérir, s'en empara après avoir défait les Français à la bataille de Cérignole.

D. Les Génois ne causèrent-ils pas au roi un nouveau désagrément ?

R. En effet ils se révoltèrent contre la France en 1507. Louis repassa les monts, entra dans leur ville en vainqueur et leur pardonna.

D. Quelles batailles Louis XII gagna-t-il ?

R. Il en gagna deux considérables : la bataille d'Aignadel, contre les Vénitiens ; et celle de Ravennes, contre les armées du pape, du roi d'Arragon et des princes d'Italie.

D. Le roi y était-il en personne ?

R. Il était en personne à la première bataille ; Gaston de Foix, son neveu, commandait l'armée à la seconde, et il y fut tué.

D. Quels malheurs entraîna la mort de Gaston ?

1513. — R. La perte du Milanez qui fut ensuite repris par le duc de la Trémouille, et une nouvelle révolte des Génois, que ce dernier fit encore rentrer dans le devoir. Mais la défaite de nos troupes à Novare et à Guinegate nous enlevèrent, pour la troisième fois, et Gênes et le Milanez, et força Louis XII à recourir aux traités pour sauver le reste de ses troupes.

D. Le roi n'avait-il pas fait une perte considérable en l'année 1510 ?

R. Il eut le chagrin de voir mourir, à Lyon, George d'Amboise, le soutien de la France, ministre sans avarice et sans orgueil, cardinal avec un seul bénéfice, qui n'ayant en vue que le bien public, s'était attiré la bénédiction du peuple.

D. Louis XII ne joignait-il pas encore beaucoup de clémence à l'amour qu'il témoigna toujours pour son peuple ?

R. On remarque qu'il pardonnait facilement à ses ennemis, et qu'étant monté sur le trône, il dit aux personnes qui lui conseillaient de se venger du duc de la Trémouille qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, que le roi de France n'épousait pas les querelles du duc d'Orléans.

D. Où mourut ce prince ?

R. A Paris, le premier janvier 1515, âgé de cinquante-trois ans; il en avait régné dix-sept : la France en fut inconsolable : son corps fut porté à Saint-Denis, et mis dans un mausolée.

D. N'eut-il point d'enfans ?

R. Il laissa deux filles, Claude et Rénée; Claude épousa François Ier, qui fut son successeur.

D. Quelles bonnes qualités remarque-t-on particulièrement dans le roi Louis XII ?

R. Ce prince avait l'humeur gaie et facile; il aimait à entendre dire la vérité, et savait en profiter. Doué d'un esprit agréable et solide, il se plaisait fort à la lecture des bons livres.

D. Fut-il aussi heureux en femmes qu'il l'avait été en ministres ?

R. Très-heureux; car sans parler de sa seconde femme, Anne de Bretagne, dont le mariage assura entièrement la Bretagne à la France, la reine Marie d'Angleterre, son épouse en troisièmes noces, fut un modèle de vertu.

D. Quelles

D. Quelles nouvelles marques d'attachement donna-t-il à son peuple dans les dernières années de sa vie ?

R. Prévoyant les dissipations que le luxe et la vaine prodigalité de François Ier. causeraient après sa mort, il disait en soupirant : *Ah ! nous travaillons en vain, ce gros garçon-là gâtera tout.*

QUATRIÈME BRANCHE,

Dite la seconde des Valois.

FRANÇOIS Ier, surnommé le Père des Lettres, LVIIIe. Roi de France.

Agé de vingt-un ans, régna trente-deux ans.

XVI. siècle.
1515.



Non inglorius in tanto discrimine victus.

Quand, au grand Charles-Quint, seul j'osai résister,
J'ai même en succombant su me faire admirer.

D. DE quelle maison était-il ?

R. Il était fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême et premier prince du sang.

D. Pourquoi l'a-t-on surnommé le *Père des Lettres ?*

R. Parce qu'il honora les gens instruits d'une protection toute particulière, et qu'il partagea avec les Médicis à Florence, avec Léon X à Rome, l'honneur de recueillir les sciences et les arts, que la destruction de l'empire des Grecs, par Mahomet II, avait fait refluer dans l'occident. Aussi est-ce bien plus sous ce rapport que son règne est un des plus illustre de la monarchie, qu'à cause de cette lutte guerrière qui exista entre lui et Charles-Quint.

D. Combien y eut-il de rois de la quatrième branche ?

R. Cinq : François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III.

D. François Ier. fit-il la guerre ?

R. Presque toute sa vie.

D. Quelle bataille gagna-t-il d'abord ?

R. Quelques mois après son avénement à la couronne, il gagna la bataille de Marignan contre les Suisses, lorsqu'il attaqua le Milanez, dont il se remit en possession.

D. Comment appela-t-on cette bataille ?

R. La bataille des géans, parce qu'elle fut très-sanglante, et qu'elle dura deux jours et une nuit.

D. François Ier. y était-il en personne ?

R. Oui, et il se fit armer chevalier par Bayard après le combat.

D. Qui était ce Bayard ?

R. C'était un chevalier, le plus brave et le plus vertueux guerrier de son temps.

D. Cette même année, 1515, le roi ne fit-il pas un traité avec le pape ?

R. Il fit avec Léon X le *concordat*, qui abolissait la *pragmatique sanction*, établie sous Charles VII. Ce concordat, en laissant au souverain la nomination aux bénéfices, accordait au pape la première année du revenu de ces bénéfices, connue sous le nom d'*annates*.

D. Quel fut le plus grand ennemi de François Ier ?

R. Ce fut Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne.

D. Quelles batailles François Ier. perdit-il ?

R. Celles de la Bicoque et de Biagras, qui lui enlevèrent le Milanez.

D. Quel avantage eut-il contre l'armée de Charles-Quint, commandée par le connétable de Bourbon, qui était passé au service de l'Espagne ?

1523. — R. Il la chassa de la Provence lorsqu'elle allait assiéger Marseille.

D. Le roi ne perdit-il pas, deux ans après, une bataille dont on a beaucoup parlé ?

1525. — R. Oui, il perdit celle de Pavie, où il fut fait prisonnier et conduit en Espagne.

D. Que fit-il le jour même de cette bataille ?

R. Il en donna lui-même la nouvelle à la régente sa mère, par ce peu de mots, qui peignent admirablement sa grandeur d'âme : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur*.

D. Comment obtint-il sa liberté ?

1526. — R. En cédant les comtés de Flandres et de Bourgogne.

D. Ne donna-t-il pas des ôtages ?

R. Il donna ses deux enfans, qui ne lui furent rendus que trois ans après, lors du traité de

Cambray, par lequel, entr'autres conditions, il renonça à tous ses droits sur le Milanez.

D. La paix régna-t-elle long-tems ?

R. Elle dura huit à neuf ans, au bout desquels la guerre recommença en Piémont et en Provence, avec plus d'avantage pour la France que pour l'Espagne. Une trève de neuf ans la termina en 1538.

D. Cette trève fut-elle exactement gardée ?

R. L'infidélité de Charles-Quint la fit rompre au bout de quatre ans. Le feu de la guerre se ralluma encore sur divers points. Le duc d'Enguien gagna en Piémont la bataille de Cérisolles, mais elle n'empêcha pas l'empereur ligué avec l'Angleterre de faire en France des progrès qui ne furent arrêtés que par la paix de Crespy, en 1544, avec Charles V, et en 1546 avec Henri VIII.

D. François Ier. régna-t-il long-temps ?

R. Trente-deux ans, et mourut au château de Rambouillet le 31 mars 1547, âgé de 52 ans; Son corps fut porté à Saint-Denis.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Il laissa un fils de Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, qui régna après lui sous le nom d'Henri II.

D. Quelles qualités avait-il ?

R. Il était brave, franc, généreux, et comme je l'ai dit ami des gens de lettres. Il ne lui a manqué, pour être le premier prince de son temps, que d'être plus heureux.

HENRI II, fils de François Ier.

LIXe. Roi de France.

Âgé de vingt-neuf ans, régna douze ans.

XVI. siècle.
1547.



Ora impia lege repressi.

Par de sévères lois, l'autorité suprême,
Fit, dans la bouche impie, expirer le blasphême.

D. **Quand** Henri II commença-t-il à régner ?

R. L'an 1547.

D. Par qui fut-il sacré et couronné ?

R. Par Charles de Lorraine, archevêque de Rheims.

D. Etait-ce un prince belliqueux ?

1549. — R. Il aimait à faire la guerre : la première qu'il eut à soutenir, après son couronnement, fut en Picardie contre les Anglais, qu'il assiégea dans Boulogne, où il ne rentra que l'année suivante, moyennant quatre cent mille écus.

D. Pendant que l'Angleterre faisait ainsi la guerre à la France, était-elle tranquille au-dedans ?

R. Non, depuis qu'Henri VIII, auparavant papiste déterminé, y avait, à l'occasion de son mariage avec Anne de Boulen, introduit le luthérianisme, ce n'était plus que troubles fomentés par l'archévêque de Cantorbéry, qui vint à bout d'y établir l'hérésie.

1550 et 1551. — D. Que fit ensuite Henri II ?

R. Le duc de Parme, et quelques princes d'Allemagne, ayant imploré son assistance contre l'empereur, il alla les joindre avec une puissante armée, et prit sur sa route Metz, Toul et Verdun; mais les ravages que faisait en Picardie le reine de Hongrie, sœur de Charles V, le forcèrent à revenir sur ses pas.

1552 et 1553. — D. Qu'arriva-t-il alors ?

R. L'empereur, irrité contre le roi de France, vint avec 100,000 hommes attaquer Metz. Le duc de Guise, qui était dans cette ville avec l'élite de la noblesse, le contraignit de se retirer.

D Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Le duc de Guise livra bataille aux impériaux, et les défit à Renty.

D. Henri II fut-il aussi heureux les années suivantes contre Philippe II, roi d'Espagne, que Charles-Quint qui venait de descendre

volontairement du trône, avait fait asseoir à sa place *.

R. Non, il perdit deux batailles contre lui, celle de Saint-Quentin et celle de Gravelines ; dans la première, le connétable de Montmorency, qui commandait l'armée, fut fait prisonnier.

D. Qui commandait dans la seconde bataille ?

R. C'était le maréchal de Termes.

D. La France n'obtint-elle pas, dans le même temps, de brillans succès ?

1558. — R. Oui, le duc de Guise prit en huit jours aux Anglais la ville de Calais ; bientôt Hams, Guignes et Thionville furent enlevés d'assaut par le même duc de Guise.

D. Quels avantages avait celui qui était connétable ?

R. C'était le premier des officiers de la couronne, et après le roi, le chef des armées ; il avait rang immédiatement après les princes du sang ; mais on a supprimé cette charge en 1627. Napoléon l'a rétablie en montant au trône.

D. Quel était l'emploi d'un maréchal de France ?

R. C'était un officier qui, pour récompense de sa valeur, recevait du roi un bâton semé de fleurs-de-lys, qu'on appelait bâton de maréchal de France. En vertu de cette charge, il commandait l'armée en l'absence du roi ou des princes du sang.

---

* *L'année suivante Charles V se démit encore de l'empire en faveur de son frère Ferdinand, et se retira dans un couvent de l'Estramadure en Espagne.*

D. Henri II n'a-t-il point fait autre chose qu'on puisse remarquer ?

R. Il a fait plusieurs édits sévères contre les blasphémateurs et les hérétiques.

D. Que fit-il encore de plus remarquable ?

R. Il fit la paix de Câteau-Cambresis avec le roi d'Espagne, et lui donna en mariage sa fille Elisabeth.

D. Que produisit cette paix à la France ?

R. Beaucoup de malheurs, car on rendît plusieurs places, que l'Espagne eut eu bien du mal à reprendre : elle fut cause des guerres civiles qui suivirent, et occasionna la mort de Henri II, qui fut tué d'un coup de lance dans un tournois qu'il y eut aux noces de sa fille Elisabeth.

D. Comment cela arriva-t-il ?

R. En courant contre le comte de Montgommery, un tronçon de la lance du comte lui fit à l'œil droit une blessure dont il mourut onze jours après, le 10 juillet 1559.

D. Avait-il vécu long-temps ?

R. Quarante-un ans, dont il en avait régné douze : son corps fut porté à Saint-Denis.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Il eut de Catherine de Médicis quatre fils, François II, Charles IX, Henri III, et François, duc d'Alençon.

FRANÇOIS II, fils de Henri II, LXe. Roi de France.

Agé de seize ans, régna dix-sept mois.

XVI. siècle.
1559.



Ætas brevis, ap... regno.

Digne, en effet, du trône où te plaça le sort,
Trop jeune tu payas le tribut à la mort.

D. Où naquit François II ?

R. A Fontainebleau, le 20 janvier 1543; son père étant encore dauphin.

D. En quel temps commença-t-il à régner ?

R. En 1559, il n'avait alors que seize ans.

D. Quelle alliance fit-il ?

R. Il épousa, en 1558, Marie Stuart, reine d'Ecosse, fille unique de Jacques V.

D. Comment se comporta-t-il au commencement de son règne ?

R. Il se laissa conduire par le duc de Guise et par le cardinal son frère.

D. Quelles charges possédaient-ils dans le royaume ?

R. Le duc de Guise avait le commandement des armées, et le cardinal était à la tête de toutes les affaires.

D. Sur quel prétexte s'emparèrent-ils du gouvernement ?

R. Sur le prétexte qu'ils étaient oncles de la reine; ils prirent tant d'autorité, qu'ils s'attirèrent la haine des princes de Bourbon et de Condé.

D. Qu'en résulta-t-il ?

R. Cette division causa de grands désordres dans l'état : car le prince de Condé se fit chef du parti de l'hérésie naissante de Calvin, et entreprit d'enlever aux Guises l'autorité dont ils jouissaient, et qu'ils venaient d'affermir encore par des édits fort sages.

D. Quel a été le premier trouble occasionné par cette hérésie, qui devait en amener de si grands sous les règnes suivans ?

R. Ce fut la conjuration d'Amboise pour enlever le roi et massacrer les Guises. La Renaudie, qui la conduisait, fut mis à mort, ainsi que ses complices. Le prince de Condé qui passait pour en être le chef muet, fut arrêté et condamné à perdre la tête. Heureusement pour lui le roi mourut sur ces entrefaites, et le jugement ne fut point exécuté. On prétend que l'inquisition se serait établie en France, sans le chancelier de l'Hôpital, qui fit rendre un

édit qui attribuait aux évêques seuls la connaissance du crime d'hérésie.

D. Le règne de François II fut-il de longue durée ?

R. Il ne régna que dix-sept mois, étant mort à Orléans sans postérité, le 5 décembre 1560. Il fut enterré à Saint-Denis.

CHARLES IX, second fils de Henri II, LXIe. Roi de France.

Agé de dix ans et demi, régna quatorze ans.

XVI. siècle. 1560.



Me invito, mali multa commisere mala.

Des factieux puissans, dans ces temps malheureux,
Ont commis sous mon nom mille forfaits affreux.

D. De qui Charles IX était-il fils ?

R. De Henri II et de Catherine de Médicis.

D. Où naquit-il ?

R. A Saint-Germain-en-Laye. Il monta sur le trône à l'âge de dix ans et demi, et fut sacré à

Rheims par le cardinal de Lorraine, qui avait déjà couronné son père et son frère.

D. Qu'arriva-t-il après le couronnement de Charles IX ?

R. Catherine de Médicis, sa mère, se fit déclarer régente, et l'on nomma lieutenant-général du royaume, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui avait disputé la régence à cette princesse.

1561. — D. Que se passa-t-il au sujet des huguenots, car c'est ainsi qu'on appelait les protestans ?

R. Il y eut une assemblée à Poissy relativement à leur culte : c'est ce qu'on a appelé *le colloque de Poissy*.

1562. — D. Ne fit-on pas ensuite l'édit de janvier ?

R. Oui; mais cet édit, qui accordait aux huguenots le libre exercice de leur religion, n'eut pas l'effet qu'on en attendait, parce que le massacre de Vassy, qui survint ensuite, excita ces derniers à se révolter; le prince de Condé et l'amiral de Coligny, qui étaient les principaux chefs du parti, se mirent à leur tête.

D. Par qui étaient commandés les catholiques ?

R. Par le connétable de Montmorency, qui battit les huguenots à la journée de Dreux, où les deux généraux furent faits prisonniers; le prince de Condé par le duc de Guise, * et le

* *Le prince et le duc couchèrent dans le même lit le soir de la bataille. Le lendemain, le prince de Condé raconta qu'il n'avait pu fermer l'œil,*

connétable de Montmorency par l'amiral Châtillon. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, avait été tué peu auparavant au siège de Rouen.

D. Le royaume était donc alors dans une grande agitation?

R. C'était un théâtre de divisions, de guerre et de carnage. Catherine de Médicis, le connétable de Montmorency et tous les chefs de ce parti persuadèrent à Charles IX que ce serait servir Dieu que de se défaire de la portion du peuple qui ne serait pas catholique.

D. Dans quelle ville principale les huguenots s'étaient-ils établis?

R. A Rouen, dont ils soutinrent deux fois le siège sans se rendre. L'assassinat du duc de Guise, qui fut tué d'un coup de pistolet par Poltrot, lorsqu'il assiégeait Orléans, ayant rendu la reine maîtresse des affaires, elle travailla si efficacement à la paix, que les deux partis purent respirer quelque temps. Mais la faveur trop marquée qu'elle accordait aux catholiques, sa confiance excessive dans le cardinal de Lorraine; l'alliance qu'elle fit avec les Suisses, tout cela ralluma le feu de la guerre. Le prince de Condé tenta d'enlever le roi lorsqu'il revenait de Meaux à Paris, et ne put en venir à bout. Les huguenots furent défaits à la bataille de Saint-Denis, par le connétable, qui y fut tué: il était âgé de quatre-vingts ans, et avait servi sous cinq rois.

D. Qui eut ensuite la conduite de l'armée royale?

---

et que le duc avait dormi aussi profondément que s'ils eussent été les meilleurs amis du monde.

1569. — R. Ce fut Henri, duc d'Anjou, frère du roi, qui gagna la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué de sang-froid par Montesquiou, et celle de Moncontour, qui se donna la même année, mais dont il ne sut pas profiter.

D. N'arriva-t-il rien autre chose ?

R. Les catholiques et les huguenots conclurent à Saint-Germain un traité de paix favorable à ceux-ci. Henri IV, qui était alors roi de Navarre, épousa Marguerite, sœur de Charles IX, et peu après arriva l'horrible journée de la Saint-Barthélemy.

D. Que fit-on ce jour-là ?

1572. — R. Le roi, par le conseil de quelques seigneurs de sa cour, voulant exterminer tous les huguenots qui étaient dans ses états, envoya ordre par tout le royaume de faire main-basse sur eux le jour de Saint Barthélemy. On commença par ceux de la capitale. L'amiral de Coligny, que la cour avait attiré à Paris, sous prétexte de la guerre des Pays-Bas, fut la première victime qu'immola une multitude furieuse. C'était le duc de Guise lui-même qui l'avait conduite à son hôtel, ayant toujours regardé l'amiral comme l'auteur de l'assassinat de son frère. Plus de soixante mille personnes furent ensuite égorgées à Paris et dans toute la France. Cependant plusieurs gouverneurs refusèrent d'exécuter cet ordre barbare, et l'évêque de Lisieux sauva la vie aux huguenots de cette ville.

D. Que produisit ce massacre ?

R. Il irrita davantage les huguenots qui res-

taient, et la perte de leur chef ne fit que les rendre plus avides de vengeance.

D. Firent-ils quelques entreprises ?

1573. — R. Non, mais ils soutinrent vigoureusement le siège de la Rochelle, où périt une bonne partie de l'armée catholique.

D. Qui défendait cette place ?

R. La Noue la défendait; et Monsieur, frère du roi, qui l'attaquait, ayant été alors élu roi de Pologne, traita avec les assiégés et alla prendre possession de ses états : il en revint six mois après à cause de la mort du roi.

D. De quoi mourut ce monarque ?

R. D'une grande quantité de sang qu'il rendit par tous les conduits de son corps; ce qui peut être attribué à de violens accès de colère, et à l'espèce de passion qu'il avait pour sonner du cor. Quoi qu'il en soit, il mourut à Vincennes l'an 1574, le 30 mai, âgé de vingt-quatre ans. Il fut enterré sans pompe à S. Denis.

D. Quelles étaient les qualités de ce prince ?

R. Il avait beaucoup de courage et d'esprit. Son règne fut malheureux, mais ce n'était pas sa faute; il était trop jeune pour gouverner dans ces temps difficiles, où l'exaspération des partis était extrême.

D. Dans cet état malheureux où les opinions religieuses plongèrent la France, que devinrent les lois civiles ?

R. Un homme immortel par toutes les qualités qui font le grand magistrat, veillait pour leur conservation; c'était le chancelier de l'Hôpital. Il en fit rendre nombre d'autres où la force et la sagesse réunies font oublier la faiblesse du règne sous lequel elles ont été rendues.

D. Le calendrier n'a-t-il point éprouvé un grand changement sous le règne de Charles IX ?

R. L'année ne commençait que le samedi saint, après vêpres ; l'ordonnance de Roussillon de 1564, porte qu'elle commencera dans la suite au premier janvier. Cette même année 1564, Catherine de Médicis entreprit le palais des Tuileries, qui fut joint au vieux Louvre par la galerie qu'acheva Henri IV.

HENRI III, troisième fils de Henri II, LXII[e]. Roi de France.

Agé de vingt-trois ans, régna quinze ans.



XVI. siècle.
1574.

Externæ patriam præpono coronæ.

Le trône que je quitte est moins cher à mes yeux,
Que l'espoir de régner où régnaient mes aïeux.

D. QUAND a-t-il commencé à régner ?
R. L'an 1574.
D. Où était-il né ?
R. A Fontainebleau, le 19 septembre 1551, de Henri II et de Catherine de Médicis, qui, mariée en 1533, vécut jusqu'en 1589, et fut témoin et principal agent des funestes événe-

mens qui ont signalés les règnes malheureux de ses trois fils.

D. Quel apanage eut-il avant d'être roi ?

R. Il eut le duché d'Anjou, et il en portait le nom.

D. A-t-il fait quelque action d'éclat dans sa jeunesse ?

R. Il gagna sur les huguenots la bataille de Jarnac et celle de Moncontour, et leur prit Saint-Jean-d'Angely et la Rochelle.

D. Que lui arriva-t-il ensuite ?

R. Il fut élu roi de Pologne en 1573, après la mort de Sigismond II, par les soins de Jean de Montluc, évêque de Valence. Il venait, quand il en reçut la nouvelle, de faire capituler les Rochelois.

D. Où fut-il couronné roi de Pologne ?

R. A Cracovie, le 13 février 1574.

D. Jouit-il long-temps de cette couronne ?

R. Non, car ayant appris, au bout de quatre mois, que le roi son frère était mort, il sortit secrètement de Pologne, et s'en revint en France. La reine, sa mère, gouverna jusqu'à son retour.

D. Par qui fut-il sacré ?

1575. — R. Il fut sacré et couronné à Rheims par le cardinal de Guise, le même jour de l'an révolu de son sacre en Pologne.

D. Y avait-il alors des troubles dans le royaume ?

R. La même animosité existant toujours entre les deux partis, on tint une assemblée où la guerre contre les huguenots fut résolue. Les évènemens en furent peu importans, quoique le roi de Navarre, qui avait embrassé de nou-

veau le protestantisme qu'on lui avait fait abjurer, lors de son mariage, eût quitté la cour pour se ranger du parti des huguenots. La paix se fit au bout d'un an, à la condition du libre exercice de la religion *prétendue réformée*.

L'assemblée des états, tenue à Blois l'année suivante, révoqua l'édit de pacification qu'on trouvait trop favorable aux huguenots, et la guerre fut de nouveau résolue. Voilà l'origine de la *ligue*.

D. Qui était le chef des huguenots ?

R. C'était le roi de Navarre : la ligue était soutenue par les Guises et par le roi qui l'avait signée à Blois.

D. N'y eut-il point de bataille entre ces deux partis ?

R. Il n'y eut que des mouvemens de part et d'autre, sur-tout en Guyenne ; cependant le roi prit La Fère, et ensuite il fit un traité de paix, qui fut presque aussitôt rompu.

D. Quel moyen le roi prit-il pour s'attacher la haute noblesse de son royaume ?

1578. — R. Il institua l'ordre du Saint-Esprit, en mémoire de ce qu'il était parvenu à la couronne, le jour de la pentecôte, mais en effet, comptant, par le serment auquel s'engageaient les nouveaux chevaliers, détacher les grands seigneurs du parti protestant, et s'opposer en même-temps aux progrès de la ligue, dont il commençait à n'être pas le maître.

D. Ce moyen réussit-il au roi ?

1584. — R. Non, la mort du duc d'Alençon, empoisonné par un bouquet que lui donna une de ses maîtresses, rendant Henri, roi de Navarre, le plus proche héritier du trône, ce fut

pour le duc de Guise un prétexte de faire éclater la ligue, en faisant craindre d'avoir pour roi un prince séparé de l'église.

D. Ne se forma-t-il pas alors un parti dans la capitale ?

R. Oui, celui des *seize*, espèce de ligue particulière, ainsi nommée de ce que plusieurs hommes, vendus au duc de Guise, s'étaient distribués dans les seize quartiers de Paris, et y administraient les affaires.

D. Que faisait-on pendant ce temps-là au-dehors ?

R. Les ligueurs qui avaient recommencé les hostilités, les poursuivaient avec acharnement; la paix de Nemours les suspendit un moment, mais la guerre des *trois Henris* les renouvela bientôt.

D. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

R. Parce que les chefs des trois partis portaient le nom de Henri. Le chef des politiques était Henri III; le chef des huguenots s'appelait Henri, roi de Navarre; et celui des ligueurs était Henri, duc de Guise.

1587. — D. Que firent le pape et le roi d'Espagne pendant ces troubles ?

R. Le premier, qui était Sixte V, déclara Henri de Bourbon, roi de Navarre, et Henri, prince de Condé, incapables de succéder à la couronne, parce qu'ils étaient huguenots, et le roi d'Espagne donna des secours aux ligueurs.

D. Ne se battit-on pas ensuite ?

R. Oui, le duc de Joyeuse livra la bataille aux huguenots à Coutras, en Guyenne; mais il la perdit, et y fut tué ou plutôt assassiné. Le duc de Guise battit peu après les Allemands et

les Suisses, qui étaient venus au secours des huguenots; il en tua un grand nombre, tant à Vimory qu'à Auneau.

1588. — D. Que devinrent le duc et le cardinal de Guise?

R. Ils furent assassinés à Blois; on les accusait d'avoir tellement anticipé sur l'autorité royale, qu'il ne manquait plus, au premier sur-tout, qu'une circonstance un peu favorable pour franchir le dernier degré du trône.

D. Qui est-ce qui succéda au duc de Guise?

R. Ce fut son frère le duc de Mayenne; il se mit à la tête des troupes des ligueurs, et s'empara des plus fortes places du royaume; il aurait même poussé ses conquêtes plus loin, s'il n'eût été investi à Tours, où il avait compté surprendre le roi.

D. Par qui fut-il investi?

R. Par le roi de Navarre, qui était venu à propos au secours d'Henri III, ce qui rétablit la bonne intelligence entre ces deux princes, qui vinrent faire ensemble le siège de Paris.

D. Quel événement tragique signala cette expédition des deux rois?

1589. — R. Un scélérat habillé en jacobin, nommé Jacques Clément, du diocèse de Sens, donna à Henri III un coup de couteau au bas-ventre, dont il mourut le lendemain.

D. Où commit-il ce régicide?

R. A Saint-Cloud : il était allé présenter une lettre au roi pour l'amuser; et pendant qu'il la lisait, il le frappa. Le duc de Mayenne et sa sœur, madame de Montpensier, ont été soupçonnés d'avoir eu part à cet assassinat.

D. Combien de temps ce prince avait-il vécu ?

R. Trente-neuf ans ; il en avait régné quinze. Son corps fut porté à Compiègne et ensuite à Saint-Denis. Il ne laissa qu'un fils naturel.

La seconde branche des Valois finit avec ce roi ; elle avait régné soixante-quatorze ans, à compter depuis François Ier, et donné cinq rois à la France.

CINQUIÈME

CINQUIÈME BRANCHE,

Dite de Bourbon, de laquelle il y a eu cinq Rois.

HENRI IV, dit LE GRAND,

LXIIIe. Roi de France.

Agé de trente-six ans, régna vingt-un ans.

XVI. siècle. 1589.



Ferro mea regna redemi.

Malgré mes ennemis je règne sur la France,
Et par droit de conquête et par droit de naissance.

D. Où naquit Henri IV ?

R. A Pau, capitale du Béarn, le 13 décembre 1553; c'est pour cela que les ligueurs l'appelaient le Béarnois.

D. De qui était-il fils ?

R. D'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, fille de Henri, roi de Navarre.

D. De quel roi de France descendait Henri IV ?

R. Il descendait, en ligne directe, du roi St. Louis; ses droits sur la couronne de France étaient si évidents, que ceux qui voulurent les lui disputer, ne prirent d'autre prétexte que celui de la religion.

D. Qui voulut-on mettre sur le trône au lieu de Henri IV ?

R. Le vieux cardinal de Bourbon, frère puîné d'Antoine, père de Henri; le duc de Mayenne le fit proclamer roi sous le nom de Charles X, en 1589.

D. Fut-il bien secondé dans une si grande entreprise ?

R. Son parti, qu'on appelait celui de la ligue, était plus nombreux que le parti des royalistes, car il avait de son côté le peuple, les ecclésiastiques, et les principales villes du royaume.

D. De quel côté se rangèrent le pape et le roi d'Espagne ?

R. Ils prirent tous deux le parti de la ligue; le premier pour favoriser la religion catholique, et le second, pour ruiner le royaume, et en arracher quelques lambeaux.

D. Qui commandait les troupes de la ligue ?

R. C'était le duc de Mayenne, qui passait

pour un homme de cœur, et qui n'était pas sans habileté dans l'art de la guerre.

D. Henri IV n'était-il pas aussi aguerri que lui ?

R. Il avait beaucoup plus de courage et de connaissance de l'art militaire; c'était un prince actif, prudent et bon économe; l'on disait communément de lui *qu'il ne restait pas aussi long-temps au lit, que le duc de Mayenne à table.*

D. N'en vinrent-ils pas à une bataille ?

1590. — R. Oui, le duc alla à Dieppe avec trente mille hommes, pour attaquer le roi, qui n'en avait que sept mille; malgré cette infériorité, Henri défit son armée à la journée d'Arques : il le battit encore à Ivry, où avec dix mille hommes seulement, il mit en déroute le duc de Mayenne qui en avait seize mille. Quelque temps après le cardinal de Bourbon mourut à Fontenay en Poitou : sa mort ajoutait encore aux droits d'Henri IV qui était son neveu.

D. Que fit le roi après un si heureux succès ?

R. Il vint assiéger Paris, et prit les faubourgs à son arrivée; il serait le même jour entré dans la ville, de vive force, s'il n'eût pas craint de l'exposer aux horreurs qu'éprouvent les villes prises d'assaut.

D. Les assiégés souffrirent-ils beaucoup pendant ce siège ?

R. Oui, car outre les hommes qui furent tués en différentes attaques, il y eut beaucoup de personnes qui moururent de faim dans la ville, parce que le roi s'était saisi de tous les passages, et qu'ils ne pouvaient recevoir de vivres d'aucun côté. Néanmoins le courage du peuple était

soutenu par le fanatisme, les moines faisant fréquemment de ridicules processions où on les voyait armés.

D. Pourquoi le roi en leva-t-il le siège ?

R. Pour aller livrer bataille aux ducs de Parme et de Mayenne, qui s'étaient avancés avec beaucoup de troupes. Ils prirent même Lagny et Corbeil, en chassèrent les royalistes, et se rendirent maîtres de la Marne, par le moyen de laquelle ils envoyèrent en abondance des vivres à Paris.

D. Cette ville et ses environs étaient-ils alors le seul théâtre de la guerre ?

R. Non, elle était tout aussi vive entre les royalistes et les ligueurs répandus dans le royaume. Les seize, maîtres de Paris, y signalaient leur tyrannie : le duc de Mayenne en fit pendre quatre, et cela y mit fin. Une bulle d'excommunication lancée par Grégoire XIV contre le roi, fut condamnée au feu par le parlement, pendant que de son côté ce prince travaillait avec succès à conquérir son royaume.

D. Fut-il long-temps sans pouvoir jouir de la couronne ?

R. Oui, parce que l'Espagne et le duc de Mayenne multipliaient les obstacles. Il fut obligé d'abjurer son hérésie; il fit cette cérémonie à Saint-Denis, l'an 1594, entre les mains de l'archévêque de Bourges, en présence de huit évêques, et de tous les grands de sa cour.

D. Jouit-il bientôt après de son royaume ?

R. La même année, au mois de mars, Paris se rendit à lui; M. de Brissac lui en porta les clefs à deux cents pas de la ville, et fut fait maréchal de France pour récompense.

D. Que fit Henri IV étant entré dans Paris ?

R. Il alla d'abord à Notre-Dame, où il entendit la messe, et fit chanter le *Te Deum*, puis il accorda une amnistie générale à tous ses ennemis, et à quelques-uns la permission de se retirer où ils voudraient. Le duc de Guise fit son accommodement, et toutes les villes du royaume s'empressèrent de reconnaître Henri IV.

D. Que lui arriva-t-il au mois de décembre 1594 ?

R. Un écolier du collège de Clermont, nommé *Jean Chatel*, fils d'un marchand drapier, lui donna un coup de couteau, au moment où il se penchait pour embrasser Montigny.

D. En quel endroit le blessa-t-il ?

R. A la lèvre inférieure, et lui rompit une dent : le roi voulut lui pardonner; mais le parlement s'y opposa. Il fut puni de mort, et un arrêt de la cour bannit les Jésuites de France.

D. Le roi ne déclara-t-il pas la guerre à l'Espagne ?

1595. — R. Oui, et pendant les trois années qu'elle dura, le roi vit fuir devant lui, au combat de Fontaine-Française, Ferdinand de Velasco, avec 18,000 Espagnols, quoiqu'il n'eût que cinq mille hommes de cavalerie; le duc de Mayenne fit sa paix avec lui; il reçut son absolution du pape; il reprit Amiens aux Espagnols qui s'en étaient emparés par surprise; il donna l'édit de Nantes en faveur des protestans, et conclut la paix de Vervins avec le roi d'Espagne.

D. Ne fit-on pas aussi la paix avec le duc de Savoie ?

R. Ce fut trois ans après, par le traité de Lyon, où l'on donna au roi la Bresse et le

Bugey pour le marquisat de Saluces. Cette même année 1601, naquit Louis XIII.

D. Qu'arriva-t-il encore de mémorable ?

R. Le duc de Biron fut arrêté, par ordre du roi, et ayant été convaincu du crime de lèze-majesté, il eut la tête tranchée dans la cour de la Bastille, par arrêt du parlement du 13 juillet 1602.

D. Ne jouit-on pas de la paix après cette exécution ?

R. On en jouit pendant huit ans : le roi, dans cet intervalle, rappela les Jésuites et mit un grand ordre dans ses finances, par les soins de Sully, qui avait trouvé l'état endetté de plus de trois cent millions.

D. Quel dessein avait formé le roi quand il mourut ?

R. Celui de faire la guerre à l'Espagne, dont il avait beaucoup à se plaindre; mais un nommé *François Ravaillac*, natif d'Angoulême, l'empêcha de l'exécuter. *

D. Comment cela ?

R. Le 14 mai 1610, à quatre heures du soir, il assassina Henri IV dans son carosse, qui était arrêté, par un embarras de charettes, au milieu de la rue de la Ferronnerie : ce malheureux lui donna deux coups de couteau; le premier glissa entre deux côtes; le second lui

---

* *Ce monstre avait été frère convers chez les Feuillans de la rue Saint-Honoré, à Paris. Ces moines l'avaient renvoyé comme* lunatique *et même* démoniaque. *Il fut exécuté en place de Grève, le vingt-sept du même mois.*

coupa l'artère veineuse, en sorte que le sang, qui coula en abondance, l'étouffa dans le moment.

D. Qui accompagnait le roi ?

R. Il y avait dans son carosse les ducs d'Epernon et de Montbazon, les maréchaux de Lavardin et de Roquelaure, les marquis de la Force, de Lieucourt et de Mirebeau.

D. Quel âge avait-il ?

R. Il avait cinquante-sept ans, dont il en avait régné vingt-un.

D. De quel défauts l'a-t-on accusé ?

R. D'avoir trop aimé le jeu et les femmes ; * mais il avait tant d'autres belles qualités, que leur éclat devait bien effacer ces défauts.

D. Quelles étaient ses qualités ?

R. Un grand courage dans les entreprises difficiles, beaucoup de bonté pour son peuple, et de clémence pour les coupables, une extrême franchise et une simplicité de mœurs charmante. La France, monarchie, n'a point eu de meilleur ni de plus grand roi.

D. Laissa-t-il des enfans ?

R. Il n'en eut point de Marguerite de Valois, dont il fut séparé en 1599, par autorité de l'église; mais il en eut six de Marie de Médicis, qu'il épousa l'année suivante, savoir :

Louis XIII qui lui succéda ; N. duc d'Orléans, mort à l'âge de quatre ans ; Jean-Baptiste Gaston, qui prit le titre de son cadet; Elisabeth, mariée à Philippe IV, roi d'Espagne; Christine,

---

* *La plus célèbre de ses maîtresses fut Gabrielle d'Estrées.*

qui épousa Victor-Amédée, prince de Piémont, puis duc de Savoie; et Henriette, femme de Charles Ier., roi d'Angleterre, qu'elle eut la douleur de voir porter sa tête sur l'échafaud en 1649, par le crime du peuple et la scélératesse de Cromwel qui le lui fit commettre.

LOUIS XIII, dit LE JUSTE, fils de Henri IV, LXIVe. Roi de France.

Agé de neuf ans, régna trente-trois ans.

XVII. siècle. 1610.



Fidei ac regni expulit hostes.

France, et vous, saints autels, dont je soutiens
l'éclat,
De tous ses ennemis je purgeai mon état.

D. EN quel temps Louis XIII monta-t-il sur le trône ?

R. L'an 1610, après la mort de son père. Il n'avait pas encore neuf ans.

D. Où était-il né ?

R. A Fontainebleau, le 27 septembre 1601.

D. Qui eut la régence pendant sa minorité ?

R. La reine sa mère, Marie de Médicis, qui fit bâtir, en 1613, l'Aqueduc d'Arcueil, et deux ans après, le palais du Luxembourg.

D. En quel temps et avec qui fut-il marié ?

R. Il épousa à Bordeaux, en 1615, Anne d'Autriche, infante d'Espagne, et la ramena, à la tête de son armée, jusqu'à Chatelleraut.

D. Pourquoi cet appareil de guerre ?

R. C'est que le prince de Condé, le duc de Longueville, le duc de Mayenne, le maréchal de Bouillon, et plusieurs autres seigneurs, avaient quitté la cour, et pris les armes pour rétablir l'autorité royale, usurpée par le maréchal d'Ancre, qui gouvernait la reine-mère. C'était un Florentin, appelé Concino-Concini.

1615.—D. Que fit le roi dans cette occasion ?

R. Le roi, dont le maréchal d'Ancre avait aussi captivé la confiance, déclara le prince de Condé, chef du parti des mécontens, criminel de lèze-majesté, et leva une armée qu'il envoya contre lui; il en donna le commandement d'abord au duc de Guise, et ensuite au maréchal de Laval-Boisdauphin.

D. Donna-t-on quelque bataille ?

R. Non, il n'y en eut pas de considérable, mais il y eut beaucoup de divisions dans l'état, parce que le prince de Condé s'était joint aux huguenots qu'il n'aimait néanmoins pas.

D. Comment put-on les appaiser ?

R. M. de Luynes fit entendre au roi, dont il

s'était fait aimé en dressant des oiseaux, que le maréchal d'Ancre avait véritablement de mauvais desseins contre sa majesté, qui enfin résolut de le faire arrêter.

D. Put-on exécuter ce dessein ?

R. Vitry, capitaine des gardes, en ayant reçu l'ordre alla au-devant de lui comme il venait au Louvre, et lui dit, sur le pont dormant, qu'il le faisait prisonnier de la part du roi : le maréchal ayant fait un pas en arrière comme pour mettre l'épée à la main, reçut à l'instant trois coups de pistolet, et tomba mort sur le pont.

1617. — D. Que fit-on de son corps ?

R. On le porta le soir à Saint-Germain-l'Auxerrois, où on l'enterra sous les orgues.

D. De quel pays était-il ?

R. Il était de Florence, et s'appelait Concino-Concini. On trouva dans son porte-feuille 1,000,000 liv. de bons billets.

D. Que produisit sa mort ?

R. Le rappel du chancelier Sillery, de Guillaume du Vair, garde-des-sceaux, et de plusieurs autres personnes à qui il avait ôté injustement leurs charges.

D. Le peuple avait-il de l'amitié pour le maréchal d'Ancre ?

R. Il était détesté de tout le monde ; quand on sut où il était enterré, la populace l'enleva, le pendit sur le pont-neuf, et le brûla ensuite devant la porte de son hôtel.

D. Que devint alors la maréchale Galigaï ?

R. On lui fit son procès, comme ayant trempé dans la plupart des crimes de son mari, et elle eut la tête tranchée sur la place de Grève, où

elle fut ensuite brûlée comme sorcière. Toute sa magie consistait dans l'ascendant qu'elle avait pris sur l'esprit de la reine-mère, ascendant fortifié encore par le goût qu'elles avaient l'une et l'autre pour les rêveries de l'astrologie judiciaire.

D. Que devint après le supplice des favoris de la reine, le crédit d'Albert de Luynes ?

R. Le roi ne vit plus que par ses yeux. Fier de la dépouille de Concini, Luynes ne mit plus de bornes à son ambition; il devint en peu de temps duc et pair, maréchal, connétable, et enfin garde-des-sceaux.

D. Et la reine mère ?

R. Elle fut reléguée à Blois. Ce traitement souleva les esprits; le duc d'Epernon la tira de sa prison, et bientôt on vit la guerre éclater entre la mère et le fils. Cette circonstance devint l'origine du crédit de Richelieu, qui, admis auparavant au conseil du roi et à la confiance de la reine mère, sut profiter habilement de ces troubles pour arriver au point de ne plus voir dans l'état que le roi qui fût au-dessus de lui. Une seconde réconciliation qu'il ménagea entre Marie de Médicis et son fils, lui valut la dignité de cardinal.

1621. — D. N'y eut-il pas quelques villes où les huguenots se révoltèrent ?

R. Plusieurs villes de la Guyenne et du Languedoc prirent les armes, parce qu'on voulut ôter aux huguenots des biens du clergé dont ils jouissaient; mais le roi les mit à la raison. Il n'y eut que Montauban qui arrêta ses conquêtes: le duc de Mayenne y fut tué, et le connétable de Luynes y mourut de maladie, ou plutôt de

honte d'avoir engagé le roi dans cette expédition.

D. Qui succéda à ce ministre ?

R. Jean-Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, secrétaire d'état et cardinal. M. de Lesdiguières, simple gentilhomme, fut fait connétable.

D. Quelle conduite tint alors Richelieu ?

R. Celle du plus habile politique, qui sut ménager ses intérêts autant que ceux de l'état ; mais il indisposa contre lui les grands qu'il voulait abaisser. La guerre entre les huguenots ayant recommencé en 1627, Richelieu montra qu'à l'habileté du ministre il joignait encore les talens militaires. Etant parti pour attaquer la Rochelle avec le roi, qui y donna en s'exposant plusieurs fois, des preuves d'une grande valeur, il commanda lui-même les troupes, et ferma le port aux Anglais qui étaient venus au secours de la ville, par une digue merveilleuse, construite dans l'Océan. Les Rochelois furent contraints de se soumettre, et les Anglais de se retirer.

1628 et 1629. — D. Quelle autre conquête fit le roi ?

R. Il força, toujours accompagné du cardinal, le pas de Suze, défit le duc de Savoie, et fit lever le siège de Casal aux Espagnols.

D. Ne fut-on pas obligé de repasser les Alpes, l'année suivante ?

R. Oui, pour punir le duc de Savoie qui avait violé le traité de Suze ; le cardinal reprit Chambéry, Pignerol, Saluces et Veillanes, où les ennemis furent entièrement défaits ; ensuite on délivra Casal une seconde fois, et on contrai-

gnit les ennemis à faire la paix. Le traité se fit à Querasque, et le duc de Savoie en mourut de chagrin.

1632. — D. Qu'arriva-t-il ensuite de remarquable ?

R. Le cardinal qui avait déjà vu au commencement de son ministère une conspiration se former contre lui, vit encore, à son retour d'Italie, un nouvel orage éclater contre son excessive puissance. Le duc d'Orléans, frère du roi, prit les armes et mit dans son parti le duc de Montmorency, gouverneur du Bas-Languedoc.

D. N'arrêta-t-on pas leurs desseins ?

R. On envoya une armée contre eux, et on les battit à Castelnaudary. Le duc de Montmorency y fut pris les armes à la main ; et ayant été mené à Toulouse, il y eut la tête tranchée, le 30 octobre 1632.

1634. — D. Quel parti prit alors le duc d'Orléans ?

R. Il s'en alla du côté de la Lorraine, où il n'eut pas un succès heureux. Il y épousa secrètement la princesse Marguerite, sœur du duc de Lorraine ; mais le roi, pour punir le duc qui favorisait hautement la rebellion de son frère, s'empara de Nancy, et le chassa de ses états : la reine-mère qui avait eu part à la conspiration, s'était sauvée à Bruxelles ; elle y resta sans crédit.

Ce fut cette même année 1634 que fut créée l'académie française, par les soins du cardinal de Richelieu, à qui l'on doit aussi l'établissement de l'imprimerie impériale, qui a coûté trois cent soixante mille livres.

D. Quelle a été l'occasion de la guerre que la

France déclara à l'empereur et au roi d'Espagne en 1635 ?

R. C'est que les Espagnols prirent Trèves, et égorgèrent la garnison française qui y était; mais nous en eûmes raison à la bataille d'Avein, en Flandres, qui fut gagnée par les maréchaux de Châtillon et de Brezé, qui battirent le prince Thomas de Savoie qui commandait les Espagnols. Quoi qu'il en soit, la campagne fut malheureuse par-tout, excepté dans la Valteline (petit pays des Grisons à l'entrée de l'Italie) où le duc de Rohan se maintenait avec peu de troupes, contre les Espagnols et les Allemands. Celle de 1636 fut encore plus triste pour la nation française. Les Espagnols attaquèrent la France sur divers points avec succès; ils prirent Corbie, en Picardie, et firent trembler Paris.

D. A qui attribua-t-on ces désastres ?

R. A Richelieu, qui n'avait provoqué la guerre avec l'Autriche et l'Espagne, que pour se rendre nécessaire; mais son imperturbable fermeté lui fit surmonter toutes les cabales, et son bonheur le sauva des mains du duc d'Orléans et du comte de Soissons qui avaient résolu de le faire assassiner dans l'appartement du roi : il dut la vie à la timidité ou aux remords du premier, qui ne donna point le signal convenu.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Les malheurs ne firent que croître pendant les années 1638 et 1639. Mais la campagne de 1640 rétablit enfin l'honneur des armes françaises; la conquête d'Arras, qui passait pour imprenable, et celle de Turin sur-tout qui couvrit de gloire le maréchal d'Harcourt, en furent les plus importantes expéditions.

L'année suivante la Catalogne secoua le joug de l'Espagne et fut ensuite conquise à la France ainsi que le Roussillon.

D. Qu'arriva-t-il pendant que le roi et le cardinal assiégeaient Perpignan ?

1642. — R. Le cardinal découvrit heureusement une conspiration dont le but était d'introduire les Espagnols dans le royaume, et de changer la face du gouvernement. Cinq-Mars, favori du roi, de Thou son ami, et le duc de Bouillon, qui commandaient une armée, en étaient les auteurs. Richelieu fit condamner à Lyon les deux premiers à avoir la tête tranchée; le duc acheta sa grâce en cédant la principauté de Sedan.

D. Le cardinal vécut-il long-temps après cet évènement ?

R. Il mourut le 4 décembre 1642, âgé de cinquante-sept ans, et le cardinal Mazarin lui succéda dans le ministère. La France doit à ce ministre d'avoir préparé le règne brillant de Louis XIV. Il fut enterré à la Sorbonne qu'il avait fait rebâtir avec une magnificence royale.

D. Le duc d'Orléans ne revint-il pas à la cour après la mort du cardinal ?

R. Il y revint un mois après, et fut reçu du roi très-favorablement : on rappela aussi les maréchaux de Vitry, de Bassompierre et d'Estrées, avec les ducs de St. Simon et de Vendôme, de sorte que la cour devint très-florissante.

D. Le roi jouissait-il alors d'une bonne santé ?

R. Non; au contraire, et sa maladie augmentant, il fit une déclaration, en forme de testament, par laquelle il ordonnait qu'après sa mort, la reine serait régente pendant la mino-

rité de son fils; que Monsieur, duc d'Orléans, serait lieutenant-général du royaume; que le conseil serait composé du prince de Condé, du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier, de Claude Bouthilier, surintendant des finances, et de Chavigny, son fils, secrétaire d'état.

D. Le roi releva-t-il de cette maladie?

1643. — R. Non, il mourut à Saint-Germain, âgé de quarante-deux ans, après en avoir régné trente-trois. Son corps fut porté à Saint-Denis. La reine sa mère était morte l'année précédente à Cologne, dans la dernière misère, et c'était la veuve de Henri IV!

Ce fut Louis XIII qui, puissamment secondé par le cardinal de Richelieu, fit rentrer les grands et la noblesse dans les bornes de la dépendance. Il remonta la marine, protégea les lettres, et vit fleurir dans les arts Corneille et Malherbe, deux poëtes célèbres, et Girardon le plus habile sculpteur qui ait paru en France. C'est sous son règne, que le premier méridien fut fixé à l'île de Fer, et que le jardin des plantes fut établi à Paris.

D. Combien Louis XIII laissa-t-il d'enfans?

R. Deux, Louis XIV, qui lui succéda, et Philippe de France qui fut père du régent. Leur mère était Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, que Louis XIII avait épousée en 1615.

LOUIS XIV, dit LE GRAND,

LXVe. Roi de France.

Agé de cinq ans, régna soixante-douze ans.

XVII. siècle.
1643.



Consiliis, armisque potens.

Ses armes, sa valeur, sa vaste intelligence,
Aussi loin que sa gloire ont porté sa puissance.

D. EN quelle année Louis XIV vint-il au monde ?

R. En 1638, le 5 septembre. Il n'avait pas encore cinq ans, lorsqu'il succéda au roi Louis XIII son père, sous la régence de sa mère, Anne d'Autriche. Quoiqu'il en soit, il serait difficile de trouver dans l'histoire, un règne aussi long, aussi rempli d'évènemens, aussi fécond en grands hommes que celui de ce

prince, puisque pendant sa durée, la France a réuni presque tout ce que les autres n'ont eu que successivement ou par partie.

D. La France jouissait-elle de la paix, quand Louis XIV commença à régner ?

R. Non, la guerre que Richelieu avait allumée contre la maison d'Autriche et l'Espagne, fit dès-lors présager une minorité fort orageuse. En effet les Espagnols croyant le moment favorable, pour se relever de leurs pertes, l'armée qu'ils avaient dans les Pays-Bas pénétra en Champagne, assiégea Rocroy, et répandit l'alarme de tous côtés. Mais le jeune * duc d'Enguien, fils d'Henri II, prince de Condé, l'attaqua avec l'habileté d'un général consommé, et la détruisit presque entièrement. Cette grande victoire, qui seule eut suffi pour l'immortaliser, fut remportée le cinquième jour du règne de Louis XIV. La prise de Thionville, qu'on n'avait osé attaqué sous le dernier règne, suivit de près la bataille de Rocroy, et étendit de ce côté les frontières de la France.

D. Que vit-on encore de mémorable la même année ?

R. Le jeune duc de Brezé, faisant les fonctions d'amiral, sous le titre de *surintendant des mers*, gagna sur les Espagnols une grande victoire, à la vue de Carthagène, où toute leur armée navale, quoique plus nombreuse, fut

---

* *Il n'avait que vingt-deux ans ; ce ne fut qu'après la mort de son père, arrivée en 1646, qu'il prit le nom de prince de Condé.*

mise en déroute; et la prise des villes d'Ast et de Trin, dans le Milanez, méritèrent au vicomte de Turenne, âgé de trente-deux ans, le bâton de maréchal de France.

D. L'année suivante fut-elle signalée par quelque victoire?

R. Le duc d'Orléans, que son frère Louis XIII avait désigné pour être lieutenant-général du royaume, assiégea Gravelines, et la prit le 26 juillet 1644.

D. Qu'arriva-t-il la même année?

R. Le maréchal de Turenne prit Rotwit; puis, secouru du duc d'Enguien, il livra la bataille entre Brissac et Fribourg, à Mercy, général des Bavarois : le combat dura trois jours, les ennemis furent toujours chassés et mis en déroute avec perte de 9,000 hommes.

D. Quel fut l'avantage de cette bataille?

R. L'armée du roi, toujours commandée par le vainqueur du général Mercy, prit Philisbourg, Mayence et bon nombre d'autres villes considérables d'Allemagne, telles que Worms, Magdebourg, Oppenheim, etc.

D. Nos armées ne firent-elles rien du côté de la Catalogne?

1645. — R. On prit, après quarante-neuf jours de tranchée ouverte, Roses, place importante; cette prise couvrit le Roussillon, et nous ouvrit l'entrée du pays ennemi.

D. Quels exploits le duc d'Enguien fit-il la même année?

R. Le duc d'Enguien ayant su que le maréchal de Turenne avait été battu à Mariendal, en Franconie, passa le Rhin à Spire et marcha vers Nortlingue; il vint tomber sur l'armée des

Bavarois, commandée par le général Mercy, qu'il attaqua dans son camp. La victoire fut sanglante; Mercy fut tué avec ses principaux officiers, le 3 août 1645.

D. Que fit le duc d'Orléans du côté de la Flandres?

1646. — R. Il assiégea et prit Courtrai, Bergues et Mardick, malgré l'armée ennemie, forte de 26,000 hommes, sous la conduite du duc Charles de Lorraine.

D. La campagne finit-elle en Flandres par la prise de ces places importantes?

R. Quoique la saison fût fort avancée, le duc d'Enguien résolut d'assiéger Dunkerque, qui se rendit au bout de quatorze jours, le 16 octobre 1646. La garnison était de 3000 hommes. On l'envoya ensuite en Catalogne : il échoua au siège de Lerida, faute de secours nécessaires. Mais cet échec ne réjouit qu'un instant ses envieux.

1648. — D. Que fit l'archiduc Léopold, général de l'armée d'Espagne, après avoir pris Furnes?

R. Il s'approcha de Lens en Artois, où le prince de Condé le suivit pour lui donner bataille. Les Français attaquèrent les Espagnols avec tant de succès, que le reste de cette fameuse infanterie espagnole, échappé à la bataille de Rocroy, fut entièrement défait le 20 août 1648. La même année M. de Turenne entra en Bavière, prit Munich et saccagea tout le pays, pour punir le duc d'avoir enfreint sa neutralité.

D. Quelles suites eurent toutes ces victoires?

R. Ces grands succès obligèrent la maison

d'Autriche à conclure un traité, qui fut signé à Munster, par lequel ce qu'on appelait alors les trois évêchés (Toul, Metz et Verdun) et la souveraineté de l'Alsace, furent assurés à la France. — Cette même année, Philippe IV reconnut l'indépendance de la Hollande, qui depuis quatre-vingts ans luttait contre l'Espagne pour sa liberté. Cette république, que la France avait puissamment aidée, refusa de souscrire au traité de Westphalie, dans l'espoir de profiter des troubles intérieurs qui commençaient à l'agiter.

D. Quels furent ces troubles ?

R. Ceux de *la fronde*, c'est ainsi qu'on appela la guerre que le grand crédit du cardinal Mazarin excita sur la fin de 1648. Le Ministre avait pour lui la régente et le prince de Condé ; mais on comptait parmi ses nombreux ennemis le cardinal de Retz, le prince de Conti, Turenne, et même le parlement. Chacun prétendait défendre les intérêts du roi, et sous ce prétexte on se massacrait, chose singulière ! au milieu des pamphlets et des chansons. Mazarin, tour-à-tour renvoyé et rappelé, conserva néanmoins jusqu'à sa mort une telle influence dans le gouvernement, que le maréchal de Turenne et Condé même, qui le haïssait lors qu'il paraissait l'appuyer, passèrent un moment du côté de l'Espagne.

D. Que résulta-t-il de ce parti étrange qu'avaient pris les deux premiers généraux de la France ?

R. Turenne rentra bientôt dans le devoir ; mais le prince de Condé persista dans sa révolte, et l'on ne tarda pas à en sentir les

funestes effets. Nous perdîmes, pendant les années 1652 et 53, presque toute la Catalogne, Casal, Gravelines et Dunkerque.

D. Quand le roi se fit-il sacrer?

R. Le 16 juin 1654, par l'évêque de Soissons, Henri de Savoie, duc de Nemours, nommé à l'archevêché de Rheims, n'ayant point encore reçu l'ordre de prêtrise.

D. Que fit le roi pour signaler son avènement au trône?

R. Etant encore à Rheims, il ordonna au marquis de Fabert d'aller investir Stenay, que les Espagnols nous avaient pris. Il alla lui-même au siège, et ne passa pas un jour sans visiter les travaux; la ville et la citadelle se rendirent le 6 août 1654.

D. Que firent alors les Espagnols?

R. Ils mirent le siège devant Arras. Le prince de Condé, qui était encore de leur côté, pressait la ville de se rendre; mais les maréchaux de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt, attaquèrent et forcèrent les lignes des assiégeans, la nuit du 24 au 25 août.

D. Le roi ne fit-il pas la guerre et quelque siège en personne?

1655. R. Secondé de MM. de Turenne et de la Ferté, il prit Landrecies, Condé, Guillain et Maubeuge, pendant que le duc de Vendôme battait les Espagnols dans la Méditerranée, et que le prince Thomas leur faisait lever le siège de Reggio et celui de Pavie.

D. Le roi borna-t-il ses soins aux actions militaires?

1656. — R. Non, il fit bâtir à Paris l'hôpital

général, pour y renfermer les pauvres de tout âge et des deux sexes.

D. La reine de Suède Christine, qui avait abdiqué la couronne, ne vint-elle pas à Paris cette même année?

R. Oui, elle y fit son entrée le 8 septembre, et Louis XIV lui fit rendre beaucoup d'honneurs; les bourgeois se mirent sous les armes; on lui présenta un dais qu'elle ne voulut point accepter, mais les échevins le portèrent devant elle, et on lui donna pour logement l'appartement même du roi, au Louvre. Cette princesse mourut en 1689, à Rome, où elle s'était retirée.

D. Par qui la Capelle fut-elle prise?

R. Le maréchal de Turenne ayant trompé les Espagnols par sa prévoyance, vint tout-à-coup tomber sur cette ville, qui est en Picardie; les ennemis abandonnèrent le siège de Saint-Guillain pour la secourir, mais ce fut inutilement.

R. Les Français se reposèrent-ils après la prise de la Capelle?

R. Le maréchal de la Ferté mit le siège devant Montmédy; le roi y alla, donna ses ordres pour l'assaut, et la ville se rendit au mois d'août 1657.

D. Pourquoi la bataille des Dunes fut-elle appelée de ce nom?

1658. — R. C'est parce que dom Jean d'Autriche et le prince de Condé étant venus à la tête de 20,000 hommes au secours de Dunkerque, que M. de Turenne assiégeait, ils campèrent leur armée aux Dunes, petites montagnes de sables qui s'élèvent auprès de la ville.

D. Quel fut le succès de la bataille?

R. L'armée des Espagnols plia de tous côtés

et fut mise en déroute; le prince de Condé eut même beaucoup de peine à se sauver avec quelques restes de cavalerie. Le roi entra dans la ville en vainqueur, et M. de Turenne alla poursuivre ses conquêtes en Flandres.

D. Qu'arriva-t-il encore de remarquable dans cette campagne?

R. Le roi, après avoir visité Dunkerque, s'était rendu devant Bergues pour en faire le siège; mais s'étant senti indisposé, il se retira à Calais, où une fièvre continue le mit à deux doigts du tombeau.

D. Ne prit-on point de mesures pour faire la paix après tant de guerres?

R. On avait commencé à traiter de la paix dès 1656; mais les conférences furent rompues, sur ce que le roi mettait son mariage avec l'infante d'Espagne, pour premier article de la paix, et que les Espagnols ne voulaient point alors y consentir.

D. Ces conférences ayant été reprises en 1659, où se tinrent-elles?

R. Ce fut dans une petite île, que l'on nommait autrefois l'île des Faisans, au milieu de la riviere de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne.

D. Qu'y eut-il de remarquable à la conclusion de cette paix?

1660. — R. C'est que le roi de France et celui d'Espagne se virent dans un palais bâti sur la rivière de Bidassoa; le roi d'Espagne remit l'infante, sa fille, entre les mains de son gendre. Les Français et les Espagnols se donnèrent mille marques d'amitié et de bienveillance, après une guerre de vingt-cinq ans.

Cette

Cette paix, faite en 1660, fut nommée la paix des Pyrénées.

D. Le roi demeura-t-il long-temps sur la frontière après son mariage?

R. Il revint incessamment à Paris, où la jeune reine fit son entrée dans un char découvert et de la plus grande magnificence : le roi était à cheval.

D. Le roi fut-il long-temps sans avoir d'enfans?

R. Non, il eut un fils qui naquit le premier novembre 1661. Le cardinal Mazarin mourut cette année-là, et le roi, qui n'avait encore que vingt-deux ans, déclara qu'il gouvernerait par lui-même. Fouquet, surintendant des finances, qu'il dissipait, fut disgracié et mis en prison. (On a observé que Pélisson et le bon Lafontaine furent les seuls amis qui lui restèrent dans le malheur.) Il venait de donner au roi une fête qui avait coûté, dit-on, dix-huit millions. Colbert lui succéda, et les finances entre ses mains devinrent une source de prospérité et de splendeur.

D. Quel réglement utile et nécessaire le roi fit-il alors?

R. Un faux point d'honneur avait si fort allumé en France la fureur du duel, que tous les édits n'avaient pu l'arrêter. Le roi en fit un par lequel il s'imposa la loi de n'accorder jamais de grâce aux coupables. Cette sévérité fut très-salutaire.

D. Ne donna-t-on pas une grande fête l'année suivante?

R. Pour augmenter la joie publique par un spectacle digne de sa magnificence, le roi or-

donna les préparatifs d'un carousel dans la grande place des Tuileries ; cette fête dura trois jours. Toute la cour y assista ; la reine, la reine-mère et la reine d'Angleterre, y distribuèrent des prix.

D. Que fit le roi pour se rendre maître de la ville de Dunkerque ?

R. Cette ville, en 1658, avait été prise par les Français sur les Espagnols, et aussi-tôt remise aux Anglais, suivant le traité fait avec eux. Le roi jugea à propos de la retirer de leurs mains, et chargea, en 1662, le comte d'Estrades de cette négociation. Les Anglais vendirent Dunkerque cinq millions.

D. Quelle fut alors la situation de la France ?

R. Elle était aussi respectée au dehors que calme dans l'interieur ; on y voyait régner la paix et l'abondance, et les sciences et les arts y fleurissaient par la sagesse, la magnificence et les libéralités du roi, qui entretenait à lui seul plus de savans que tous les souverains de l'Europe ensemble.

D. Comment l'académie des inscriptions fut-elle établie ?

R. On choisit dans l'académie française, qui avait été établie en 1634, un petit nombre de savans pour faire les inscriptions, devises et médailles qui pourraient avoir quelque rapport au roi ou au public : cette académie fut instituée en 1663, dans le même tems que celle de peinture et sculpture.

D. Quelle était la devise principale de Louis XIV ?

R. C'était un soleil avec cette légende : *nec pluribus impar.*

D. Ne vit-on encore rien de remarquable dans cette même année ?

R. Les Suisses envoyèrent à Paris une celèbre ambassade : le roi, pour lui et pour le dauphin, jura solemnellement l'alliance dans l'église de Notre-Dame ; les ambassadeurs la jurèrent aussi, et furent ensuite splendidement traités à l'archevêché. Le roi entra dans la salle où ils mangeaient, et but à la santé des cantons.

D. Quelle réparation le roi exigea-t-il pour l'insulte faite à Rome à son ambassadeur ?

R. Les Corses de la garde du pape ayant insulté le duc de Créqui, le pape les chassa de ses états, et le roi exigea en outre qu'il fût élevé à la porte de leur corps-de-garde, une pyramide avec une inscription qui rappelait le crime et la satisfaction.

En 1664, le pape envoya au roi le cardinal Chigi, pour l'assurer que ni lui ni aucun de ses proches n'avaient eu part à l'action des Corses.

D. Le roi n'envoya-t-il pas du secours à l'empereur contre les Turcs ?

R. Suivant le traité fait avec les princes du Rhin, il lui envoya 6,000 hommes, sous le commandement du comte de Coligny, qui défit les Turcs au combat de Saint-Gothard ; ils perdirent 8,000 hommes, ce qui les obligea à faire la paix en 1664.

Cette même année fut entrepris le canal du Languedoc, pour la jonction des deux mers, l'Océan et la Méditerranée ; il ne fut achevé qu'en 1680. Ce canal commence à Cette, et va se joindre à la Garonne un peu au-dessous de Toulouse ; sa longueur est de quarante-cinq lieues, et sa largeur de trente pieds. *(Vosgien)*.

1665. — D. De quels moyens se servit-on pour activer le commerce en France ?

R. Les Français achetaient fort cher les riches étoffes, les dentelles, les tapisseries, les glaces etc. qui leur venaient des royaumes voisins. Le roi résolut, en conséquence, d'établir dans le royaume des manufactures pour occuper divers ouvriers, faire fleurir le commerce, et conserver l'argent dans ses états.

D. Que fit-on encore pour ce même commerce et pour la sûreté de l'état ?

R. Le roi s'appliqua à rétablir la navigation ; il fit construire des vaisseaux, bâtir des arsenaux et des ports sur les deux mers, ce qui rendit la France aussi puissante sur mer que sur terre ; enfin les lois furent réformées en grande partie.

D. Fit-on quelques établissemens hors du royaume ?

R. Oui, le roi établit à l'île de Madagascar des compagnies pour commercer avec l'Orient ; il en avait envoyé précédemment dans les Indes occidentales.

D. Que fit-on pour réprimer les vexations que les grands exerçaient sur le peuple ?

R. Les guerres civiles les y avaient comme autorisés ; mais Louis XIV créa un tribunal qu'on nomma *les grands jours*, où plusieurs gentilshommes furent accusés, condamnés et punis. Ces justes châtimens rétablirent l'ordre et la sûreté dans le royaume.

D. Le roi continua-t-il à protéger les gens de lettres ?

R. Il répandit ses faveurs sur eux, et jamais les sciences et les arts n'ont été si florissans que

sous son règne : entre plusieurs académies qui devinrent célèbres, on vit se distinguer plus particulièrement, à raison de son utilité, l'académie des sciences établie en 1666. C'était une assemblée de savans en géométrie, en astronomie, en physique, en mécanique, en chimie, etc. qui tenait ses séances, en premier lieu, dans la bibliothèque du roi, et qui les tint ensuite au Louvre.

D. N'arriva-t-il point au roi quelque sujet de chagrin ?

R. La reine, sa mère, qui avait été régente après la mort de Louis XIII, mourut le 20 janvier 1666, à l'âge de soixante-quatre ans.

D. Le roi n'eût-il point quelques guerres à soutenir pour ses alliés ?

R. Les Hollandais avaient perdu une bataille sur mer contre les Anglais, et l'évêque de Munster avait pénétré bien avant dans leur pays ; le roi leur envoya des secours. L'évêque de Munster rendit tout ce qu'il avait pris : les Anglais envoyèrent des ambassadeurs à Breda, et la paix fut conclue à la fin de juillet 1666. Pendant les pourparlers de cette paix, les Hollandais étaient venus brûler les vaisseaux anglais qui étaient dans la Tamise.

D. La guerre ne passa-t-elle point de l'Europe jusque dans l'Amérique ?

R. Les Français et les Anglais avaient partagé entr'eux l'île Saint-Christophe, abondante en sucre, en tabac et autres marchandises. Le gouverneur anglais se prévalant de la rupture des deux nations, se mit en état de surprendre les Français ; mais la colonie anglaise

fut battue et chassée de l'île; on prit ses forts par capitulation, ses canons et ses armes.

D. En quelle année le roi fit-il construire le fameux port de Rochefort ?

R. Ce fut en 1666. Les côtes de France étant naturellement d'un accès fort difficile, on n'avait guère que le port de Brest où les vaisseaux fussent en sûreté; c'est ce qui fit résoudre le roi à faire construire un port à l'embouchure de la Charente.

D. Quelle fut l'occasion de la campagne de Flandre, en 1667 ?

R. Philippe IV, roi d'Espagne, étant mort, le duché de Brabant, les comtés de Namur et de Hainaut étaient dévolus à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France; mais les Espagnols voulaient les lui usurper : en conséquence, le roi ordonna au maréchal d'Aumont de s'emparer de Bergues, de Furnes, d'Armentières et de Courtrai, tandis qu'il attaquait, en personne, Douay, Tournay, Oudenarde et Alost. La campagne fut terminée par la prise de Lille, qui après neuf jours de tranchée ouverte, fut réduite à capituler. Le roi s'y exposa assez, pour que M. de Turenne le menaçât de se retirer s'il ne se ménageait pas davantage. Il y entra le 28 août 1667.

D. Que fit-on en faveur de la peinture et de la sculpture ?

R. Le roi voulant que l'académie qu'il en avait fondée à Paris, en 1663, devint une école publique pour les jeunes gens qui auraient du génie pour ces beaux arts, proposa des prix afin d'exciter l'émulation. De plus, il institua dans Rome une pareille académie, où les élèves

qui avaient remporté le prix à Paris allaient se perfectionner, et étaient entretenus aux dépens de l'état.

D. Quel moyen employa-t-on pour perfectionner l'astronomie ?

D. Le roi fit faire un magnifique bâtiment, dont l'exposition donne aux astronomes une facilité merveilleuse pour observer exactement le cours des astres. Ce grand édifice, situé au bout du faubourg St. Jacques, à Paris, se nomme l'observatoire. Les astronomes qui y sont attachés aujourd'hui, forment ce qu'on appelle le bureau des longitudes. Commencé en 1665, par les soins de Colbert, l'observatoire fut achevé en 1668.

D. Le roi borna-t-il ses conquêtes aux places qu'il venait de prendre en Flandre ?

R. Il méditait encore celles de la Franche-Comté. En conséquence il envoya le prince de Condé assiéger Besançon ; lui-même arriva lorsque Dôle était déjà investi. La conquête de toute la province fut faite en moins d'un mois et pendant l'hiver de 1668.

D. La guerre dura-t-elle long-temps ?

R. Non, l'année suivante des plénipotentiaires s'assemblèrent à Aix-la-Chapelle; on laissa au roi toutes les villes qu'il avait prises en Flandre, pour l'équivalent des provinces dévolues à la reine.

D. Le roi, en faisant la paix, garda-t-il la Franche-Comté qu'il venait de conquérir ?

R. Avant que de marcher pour attaquer la Franche-Comté, il avait déclaré qu'il s'en tiendrait aux conditions qu'il avait proposées pour

la paix; de sorte qu'il la rendit comme il l'avait promis.

D. A quelle occasion Casimir, roi de Pologne, vint-il en France?

R. Se voyant avancé en âge, et fatigué des soins de la royauté, il se démit de la couronne en pleine diète à Varsovie, dans la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique; le roi lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés: il y mourut en 1672.

D. Que fit-on pour embellir Paris vers ce temps-là?

R. Les bâtimens du palais royal (aujourd'hui le palais du Tribunat) que le cardinal de Richelieu fit commencer en 1629, avaient occasionné une nouvelle enceinte. * La porte Saint-Honoré, qui était où sont à-présent les boucheries, avait été reculée, et l'on avait fait élever de nouveaux remparts qui allaient jusqu'à la porte Saint-Denis. Louis XIV les fit abattre ainsi que les murailles qui entouraient encore la ville; les boulevards qui en prirent la place furent plantés d'arbres, et ornés d'arcs de triomphe qui conservèrent le nom des portes

---

* *En 1190, Philippe-Auguste fit entourer Paris de murs, autour desquels Charles V fit creuser des fossés en 1367. Quatre grosses tours défendaient des deux côtés de la rivière, l'entrée et la sortie de Paris, par de grosses chaînes attachées d'une tour à l'autre, lesquelles traversaient la Seine, portées sur des bateaux placés de distance en distance. La ville ne commença d'être pavée qu'en 1184.*

dont ils prirent la place, et l'on vit bientôt ce côté de la ville couvert de rues et de maisons. Il y avait cependant encore des moulins sur la butte Saint-Roch, en 1670.

D. Le roi ne rendit-il pas en 1669 un service important à la religion ?

R. Oui, lorsque de concert avec Clément IX, il imposa silence aux théologiens qui la scandalisaient par des disputes sur la grâce, occasionnées par la nouvelle doctrine de Jansenius, déjà condamnée, douze ans auparavant, par la bulle d'Alexandre VII. Nous verrons ces mêmes disputes exciter de nouveaux troubles, sur la fin du règne de Louis XIV, et au commencement de celui de Louis XV.

D. Par quoi l'année 1670 fut-elle remarquable?

R. On commença à bâtir les invalides; cet établissement si digne de la grandeur du monarque qui régnait alors, est dû en grande partie aux soins de M. de Louvois. C'est un asyle pour les soldats et les officiers que l'âge ou des blessures forcent à quitter le service.

D. La paix d'Aix-la-Chapelle ne fut-elle pas troublée dans ce temps-là ?

1670. — R. Le duc de Lorraine fit tous ses efforts pour soulever contre le roi les puissances de l'Europe. Le maréchal de Créquy eut ordre d'entrer avec une armée dans la Lorraine, qu'il prit avec le duché de Bar; de sorte que ce prince inquiet et remuant, se vit dans un moment dépouillé de tous ses états.

1672. — D. Quel fut le motif de la campagne que fit le roi en Hollande ?

R. Les Hollandais que le roi avait toujours protégés, ayant fait un traité avec l'empereur

et le roi d'Espagne, sous le nom de triple alliance; pour les en punir, Louis XIV s'étant assuré de l'Angleterre, entra dans leur pays à la tête de 60,000 hommes; les plus fortes villes se rendirent sans résistance, et il poussa ses conquêtes jusqu'aux portes d'Amsterdam.

D. Par où commença cette fameuse expédition ?

R. On prit d'abord plusieurs villes sur la Meuse; on s'avança jusqu'au Rhin; on assiégea à-la-fois Rimberg, Orsoy, Burick et Wesel : ces quatre places se rendirent en trois jours, quoiqu'elles eussent précédemment soutenu de fort longs sièges.

D. N'y eut-il point un combat naval cette même année ?

R. Les Français, unis avec les Anglais, commandés par le duc d'Yorck, furent attaqués par l'armée navale des Hollandais, qui vinrent, avec 86 vaisseaux de guerre et un vent favorable, fondre sur leurs ennemis. Le combat dura deux jours avec des succès différens. Enfin les Hollandais regagnèrent leurs côtes, à la faveur d'un gros brouillard.

D. En quel endroit l'armée de terre passa-t-elle le Rhin pour pénétrer dans la Hollande ?

R. Ce fut vis-à-vis le fort de Tholhuis. Le roi détacha deux mille chevaux qui, ayant à leur tête plusieurs volontaires de qualité, entrèrent dans le fleuve et le traversèrent à la nage, quoique les Hollandais, postés de l'autre côté, se fussent mis en devoir de les repousser. Le prince de Condé et le duc d'Enguien marchèrent aux ennemis retranchés sous le château de Tholhuis.

D. Les Hollandais ne furent-ils point encore chassés de plusieurs postes ?

R. Ils étaient principalement retranchés sur les bords de l'Issel, parce qu'ils croyaient que cette seule rivière pouvait ouvrir un passage dans leur pays. Quand les Français eurent passé le Rhin, le prince d'Orange fut contraint de quitter ses retranchemens de l'Issel, et de se retirer vers Utrecht; il abandonna même quinze pièces de canon et le bagage.

D. Comment les Hollandais purent-ils sauver leur pays ?

R. Ils n'eurent point d'autre ressource que de lâcher leurs écluses; car, après la prise d'Utrecht, Amsterdam se disposait déjà à envoyer ses clefs au roi.

D. Que fit le duc de Luxembourg pour secourir Wœrden assiégé par le prince d'Orange ?

R. Ce duc, qui commandait pour le roi dans la province d'Utrecht, au premier bruit du siège de Wœrden, y accourut avec 3,000 hommes; il passa l'inondation sur la glace, et battit le prince d'Orange, qui fut contraint d'abandonner son canon et une partie de son bagage, ayant eu plus de 2,000 hommes de tués. Ainsi en peu de mois les armées du roi prirent les trois provinces de Gueldre, d'Utrecht et d'Overissel, et plus de quarante villes fortifiées.

1673. — D. L'électeur de Brandebourg ne secourut-il pas les Hollandais ?

R. Il vint en effet à leur secours avec 25,000 hommes; mais le maréchal de Turenne, qui n'en avait que douze, le chassa de tous ses quartiers, l'obligea de passer le Weser avec précipitation, le poussa jusqu'au-delà de la forêt de

Soling, prit son artillerie et son bagage, et le força à demander la paix.

D. Quelle fut l'expédition la plus considérable de l'année 1673 ?

R. Ce fut le siège de Maëstricht : cette ville, importante, située sur la Meuse, qui la partage en deux, avait tous ses dehors bien fortifiés; elle était bien approvisionnée, et avait un renfort de 6,000 hommes de pied, et 111 chevaux. Le roi voulut faire ce siège en personne, il emporta en plein jour les dehors, l'épée à la main. Cette ville, qui avait soutenu de si longs sièges contre le duc de Parme et le prince Henri, se rendit après treize jours de tranchée ouverte.

D. Quel fut le fruit de la guerre que les Espagnols déclarèrent à la France, sur la fin de 1673?

1674.—R. Le roi leur avait rendu la Franche-Comté par le traité d'Aix-la-Chapelle : il résolut de la reconquérir. Le maréchal de Navailles prit Gray et Vesoul dès le mois de février. Besançon et Dôle se rendirent au roi, qui avait avec lui le dauphin; le duc de la Feuillade prit Salins: de sorte qu'en moins de trois mois, le roi se rendit maître de cette belle province.

D. Le roi était-il en personne au siège de Besançon ?

R. Il avait donné ordre au duc d'Enguien d'investir cette place; il y arriva le 3 mai, et fit ouvrir la tranchée le 6. La ville fut prise en huit jours; les ennemis se retirèrent dans la citadelle, qui passait pour imprenable, étant bâtie sur un roc escarpé et entouré de la rivière du Doubs : les soldats gagnèrent néanmoins le haut du rocher en gravissant, et y plantèrent leurs drapeaux.

D. Quel avantage les Français remportèrent-ils à Sintzheim, petite ville du Palatinat ?

R. Les Lorrains et les Impériaux composaient un corps d'armée, sous la conduite du duc de Lorraine et du comte de Caprara. Le maréchal de Turenne, quoiqu'inférieur en nombre, fit attaquer la ville et le château de Sintzheim; tous ceux qui les défendaient furent pris ou tués : la bataille se donna ensuite; les Allemands, après une longue résistance, furent entièrement défaits; ils abandonnèrent tout leur bagage, et furent poursuivis jusqu'aux portes d'Hailbron.

D. Ne donna-t-on point quelqu'autre combat en Allemagne ?

R. Le duc de Lorraine et le comte de Caprara ayant ramassé les débris de leur armée, et reçu un grand renfort; s'étaient retranchés près de Ladembourg, au-delà du Necker et du Mein. Le maréchal de Turenne vint pour les attaquer, mais ils décampèrent la veille. Le comte de Roye, détaché avec quelques escadrons, atteignit leur cavalerie, qui faisait leur arrière-garde; elle fut renversée et poussée jusqu'au gros de l'infanterie; leurs généraux, avec le reste de l'armée, se sauvèrent du côté de Francfort. Le Palatinat, livré sans défense aux Français victorieux, fut incendié; deux villes et vingt-cinq villages périrent par les flammes.

D. Quel succès eut en Flandre l'armée que commandait le prince de Condé ?

R. Le prince d'Orange ayant rassemblé une armée de près de 90,000 hommes, composée d'Allemands, d'Espagnols et de Hollandais, avait résolu de pénétrer dans le cœur de la France par les frontières de la Champagne et

de la Picardie. Le prince de Condé, qui s'était posté avantageusement pour observer leur marche, tomba sur leur arrière-garde à Senef, lorsqu'ils défilaient. Les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille, après plusieurs grands combats, où l'on fit de part et d'autre des prodiges de valeur; il y eut, suivant le rapport des curés, 27,000 hommes d'enterrés dans un espace de deux lieues.

D. Les Hollandais furent-ils plus heureux dans l'Amérique ?

R. La flotte hollandaise, composée de 40 vaisseaux et commandée par l'amiral Ruyter, mit à terre 4,000 hommes dans l'île de la Martinique, pour en chasser la colonie française. Ils attaquèrent le fort, mais ils furent vigoureusement repoussés, et contraints d'abandonner l'entreprise, après avoir eu plus de 1,600 hommes tués ou blessés.

D. Que fit le prince d'Orange après la bataille de Senef ?

R. Comme il avait encore beaucoup de troupes, il vint tomber sur Oudenarde pour en faire le siège. Le prince de Condé s'avança vers lui à marches forcées, et passa l'Escaut. Les ennemis épouvantés se retirèrent avec précipitation sur la hauteur de Leyde, à la faveur d'un brouillard qui les sauva.

D. Que vit-on du côté de l'Allemagne vers la fin de cette même année 1674 ?

R. L'armée impériale, grossie des troupes de plusieurs princes d'Allemagne, passa dans l'Alsace par l'infidélité des habitans de Strasbourg, qui manquèrent à la neutralité qu'ils avaient promise au roi; le maréchal de Turenne arriva

le 3 d'octobre sur les hauteurs de Molsheim. Le lendemain il les attaqua et les obligea de se retirer en désordre du côté de Strasbourg, après huit heures de combat, qui fut donné près d'Esheim : ils perdirent dix pièces de canon, trente étendards ou drapeaux, et la plus grande partie de leur bagage.

D. La flotte combinée de Hollande et d'Angleterre n'essaya-t-elle pas dans le même temps une descente dans le royaume ?

R. L'escadre que commandait le vice-amiral Tromp, fut destinée à faire une descente en Bretagne : elle vint en effet à Belle-Isle, où les ennemis descendirent au nombre de 8,000 hommes; mais ils furent contraints de se rembarquer, après avoir pillé une église et enlevé quelques bestiaux.

D. La France ne courut-elle point alors quelque grand danger du côté de la Normandie?

R. Oui, par la conjuration du chevalier de Rohan, qui devait livrer Quillebeuf aux Hollandais, et faire révolter la Normandie. Ce projet fut heureusement découvert, et son auteur eut la tête tranchée, malgré tout ce qu'on pût faire pour obtenir sa grâce.

D. Les Allemands prirent-ils leurs quartiers d'hiver dans l'Alsace ?

R. Ils s'y étaient répandus avec le reste de leur nombreuse armée; mais le maréchal de Turenne tomba tout à coup sur leurs quartiers; il défit à Mulhausen 6,000 chevaux et 2,500 hommes d'infanterie; les ennemis se sauvèrent encore du côté de Strasbourg, et ils furent obligés de repasser le Rhin, et d'aller hiverner en Allemagne.

D. Comment les Espagnols furent-ils obligés de retirer une partie de leur armée du Roussillon ?

R. La ville de Messine, qui s'était révoltée contre eux, fatiguée de leur gouvernement, s'était mise sous la protection du roi; elle était bloquée de tous côtés par les Espagnols, et réduite à une grande disette. Le chevalier de Valbelle, avec neuf vaisseaux de guerre, trois brûlots et une frégate, conduisit à Messine un grand nombre de bâtimens chargés de toutes sortes de provisions : les Espagnols furent battus; le convoi entra dans Messine, et y remit l'abondance.

D. Après tant de succès, quels malheureux évènemens signalèrent la campagne de 1675 ?

R. Turenne avait, comme je l'ai dit, forcé les Impériaux à rentrer en Allemagne; ils revinrent ayant à leur tête Montecuculli, général digne d'être son émule, et cette campagne fut, selon les gens du métier, le chef-d'œuvre de la science militaire, par les marches, les contremarches et les campemens de ces deux rivaux. Turenne se disposait enfin à livrer bataille à Montecuculli, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon près de Salzbach, entre Bade et Strasbourg. Le même boulet emporta le bras de M. de St. Hilaire, qui, voyant son fils fondre en larmes, lui dit : *ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme.* M. de Turenne fut enterré à Saint-Denis.

D. Quelles ont été les suites de cette grande perte ?

R. L'armée fut tout-à-coup découragée; mais a belle retraite que fit le comte de Lorges, parut

une victoire dans la consternation générale. On se battit néanmoins à Aleutheim où l'avantage fut égal des deux côtés.

D. Qui crut-on devoir opposer à Montecuculli ?

R. Le prince de Condé, qui lui fit lever le siège d'Haguenau et celui de Saverne, et le força à repasser le Rhin. Ce fut le dernier exploit de ce prince : la goute dont il était tourmenté l'obligea de se retirer. Montecuculli en fit autant, ne voulant pas, disait-il, compromettre sa gloire contre des gens qui ne faisaient que commencer à commander des armées.

D. Comment se termina la campagne dans la Catalogne ?

R. Les Français, sous la conduite du comte de Schomberg, forcèrent, l'épée à la main, le passage de la rivière du Tet : la cavalerie espagnole gagna en désordre une montagne voisine, l'infanterie se sauva dans un faubourg de Gironne. Un grand nombre de villes et de bourgs ouvrirent leurs portes. La campagne fut terminée par la prise de Bellegarde, place importante du Roussillon.

D. Les Espagnols et les Hollandais ne tentèrent-ils point quelque entreprise ?

1676. — R. Ils voulurent assiéger Agosta, que le duc de Vivonne avait pris l'année précédente; l'armée navale de France, commandée par MM. de Vivonne et Duquesne, rencontra les escadres d'Espagne et de Hollande : le combat fut d'abord sanglant; mais l'amiral Ruyter ayant été blessé à mort, ils ne songèrent plus qu'à la fuite. La mort de Ruyter fut pour la Hollande ce que celle de Turenne était pour la

France. Un mois après M. de Vivonne acheva de détruire dans la Méditerranée la flotte espagnole et hollandaise. Cette année-là même, le comte d'Estrées leur reprit l'île de Cayenne, dont ils s'étaient emparés un an auparavant.

D. Que se passa-t-il sur terre pendant et après ces évènemens ?

1676. — R. La France eut quatre armées en campagne : une en Flandre, que le roi commandait en personne avec son frère, prince que son goût pour le plaisir ne faisait pas soupçonner de la bravoure qu'il montra au siège de Saint-Omer et à la bataille de Cassel contre le prince d'Orange ; une autre en Allemagne, sous M. de Luxembourg ; une troisième entre Sambre et Meuse, commandée par le maréchal de Rochefort ; et la quatrième en Roussillon, sous le maréchal de Navailles.

D. Le roi eut sans doute de grands succès avec de pareilles forces ?

R. Ce prince qui aimait beaucoup la guerre des sièges, sur-tout quand il la faisait avec un Vauban, le plus grand ingénieur que la France ait eu, et un Louvois, qui savait si bien approvisionner une armée ; ce prince, dis-je, prit en 1676, tant en personne que par ses généraux, Condé, Bouchain et Aire, et défendit vaillamment Maëstricht contre le prince d'Orange, que le maréchal de Schomberg força de se retirer ; mais le jeune duc de Lorraine, dont le père était mort l'année précédente, nous prit Philisbourg après soixante-dix jours de tranchée ouverte : c'était le brave du Fay qui le défendait.

1677. — D. Que fit-on la campagne suivante ?

R. Quoique les conférences pour la paix fussent

ouvertes à Nimègue, le roi ayant sous lui M. de Luxembourg, prit Valenciennes, Cambray et Saint-Omer. M. de Créquy battit le duc de Lorraine en Allemagne, et termina cette glorieuse campagne par la prise de Fribourg, capitale du Brisgaw, pendant que le maréchal de Navailles battait dans la Catalogne les Espagnols commandés par le comte de Monterci.

D. Le comte d'Estrées ne fit-il pas quelqu'autre expédition sur mer ?

R. Les Hollandais avaient un fort à Tabago : ils y avaient dix vaisseaux et trois autres bâtimens; le comte d'Estrées, qui n'en avait que six, les attaqua : il brûla d'abord leur vaisseau amiral, ensuite leurs autres vaisseaux et deux flûtes, après quoi, il prit le fort de Tabago.

D. Quels furent les événemens qui signalèrent la campagne de 1678 ?

R. Ce fut d'abord le siège de Gand; le roi, parti de Paris avec la reine, y arriva le 4 du mois de mars; la ville capitula le 9, et la citadelle le 12.

D. Quel mouvement fit l'armée française après la prise de Gand ?

R. Le roi fit investir Ypres, où l'Espagne tenait garnison : la ville et la citadelle furent attaquées en même-temps; toutes les contrescarpes furent emportées en une nuit, ce qui obligea les assiégés de capituler.

D. Les Espagnols n'eurent-ils point encore quelque autre échec en Catalogne ?

R. Deux mois après, le maréchal duc de Navailles assiégea et prit Puy-Cerda, qui avait une garnison de deux mille cinq cents hommes; la tranchée fut ouverte le 29 avril, et cependant

le gouverneur ne se rendit qu'au bout d'un mois.

D. Comment se termina la campagne de 1678 en Allemagne ?

R. Le maréchal de Créquy passa le Rhin à Brissac au mois de mai, s'approcha de Rhinfeld, où il attaqua l'armée du duc de Lorraine, qui cherchait à reprendre Fribourg, et força les retranchemens qu'elle avait à la tête du pont. Sur le refus que les habitans de Strasbourg firent de lui donner passage, il s'empara du fort de Kell, défendu par quatre mille hommes, et brûla une partie du pont de Strasbourg. La prise de Lichtenberg, dans la Basse-Alsace, termina cette glorieuse campagne de M. de Créquy.

D. Les ennemis ne furent-ils point enfin obligés de rechercher la paix après tant de revers ?

R. Louis XIV, après tant de succès, parut très-disposé à donner la paix à l'Europe; il en dicta lui-même les articles, à Nimègue (1678), laissant le choix à ses ennemis d'y souscrire ou de continuer la guerre. Mastricht fut rendu aux Hollandais, aussi bien que tout ce qu'on leur avait pris dans les Pays-Bas, quoiqu'ils eussent été les auteurs de la guerre de 1672. La Franche-Comté resta au roi ainsi que toutes les villes de Flandre qui avaient été conquises sur les Espagnols. La Suède, alliée de la France, qui l'avait secourue assez peu efficacement, avait beaucoup perdu dans la guerre que lui avaient faite le Dannemarck et l'électeur de Brandebourg; Louis XIV lui fit rendre tout. Le duc de Lorraine ne fut point compris dans les articles du traité qui concernaient l'empereur d'Alle-

magne; il ne rentra dans ses états que vingt ans après. Du reste la Haute et Basse Alsace revint à la France, ainsi que toutes les places qui lui avaient été cédées par le traité de Munster.

D. Malgré ce traité, les hostilités ne continuèrent-elles pas ?

R. L'armée française était aux portes de Mons, dont elle faisait le blocus, le prince d'Orange, qui avait 50,000 hommes et quarante pièces de canon, feignant d'ignorer la paix, vint attaquer le maréchal de Luxembourg, sous prétexte de le lui faire lever; le combat fut sanglant; les ennemis furent repoussés. Le lendemain, le prince d'Orange envoya communiquer à M. de Luxembourg le traité de paix, que les plénipotentiaires de la Hollande avaient signé quatre ou cinq jours auparavant. L'année suivante l'électeur de Brandebourg fit sa paix avec la France, et tout l'empire accéda au traité de Nimègue, excepté Strasbourg, dont le roi ne prit possession qu'en 1681.

D. En quel temps le mariage du dauphin fut-il conclu avec Marie-Anne-Victoire de Bavière ?

R. Quoiqu'il eut été proposé dès l'année 1670, il ne le fut qu'après la paix de 1680.

D. Quels moyens le roi employa-t-il pour rétablir la marine ?

1681. — R. Il leva 60,000 matelots qu'on partagea en trois classes; 20,000 devaient servir sur les vaisseaux de guerre, et 20,000 sur les vaisseaux marchands, pendant que le reste se reposerait. Les ports de Brest et de Toulon furent perfectionnés; on commença à naviguer sur le canal de Languedoc; et l'année suivante

le roi établit des compagnies de gardes-marines avec des écoles d'hydrographie.

D. Comment fit-on pour dompter les corsaires de Tripoli en Barbarie ?

R. Ils s'étaient retirés sous le canon de la forteresse de Chio. Duquesne, qui commandait la flotte française, coula à fond une partie des vaisseaux des pirates, et renversa plusieurs maisons de la ville avec quelques mosquées : par les articles du traité, tous les esclaves Français furent rendus.

D. Quel sujet de joie eut la cour en 1682 ?

R. Le six août, madame la dauphine mit au monde un fils, qui fut nommé *duc de Bourgogne;* toutes les villes du royaume firent à cette occasion des fêtes magnifiques.

D. Quelle machine admirable établit-on en 1682 ?

R. La machine de Marly, qui fait monter les eaux de la Seine à Versailles ; elle est du célèbre Rannequin Sualem.

D. Quel fut le motif pour lequel le roi fit bombarder Alger ?

R. Les corsaires d'Alger ayant souvent violé leurs traités avec la France, le roi ordonna à Duquesne de courir sur eux ; il les battit en plusieurs occasions, et bombarda deux fois leur ville, la première en 1682, et la deuxième l'année suivante : les bombes abattirent un grand nombre de maisons et mirent le feu à une partie de la ville ; ils implorèrent la clémence du roi, et rendirent huit cents esclaves.

D. Qu'arriva-t-il de remarquable en 1683 ?

R. Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, mourut à Versailles, le 30 juillet, âgée

de quarante-cinq ans. La même année la France perdit M. de Colbert, à qui elle devait une bonne partie de sa gloire et de sa prospérité.

D. Quel fut le motif du bombardement de Gênes ?

1684. — R. Les liaisons des Génois avec les ennemis de la France indignèrent le roi. Il envoya contre eux une armée navale, sous les ordres du marquis de Seignelay et de Duquesne, lieutenant-général. Les Génois, au lieu de se soumettre, firent une décharge générale de leur artillerie; alors les galiotes jetèrent dans Gènes une grande quantité de bombes, qui firent un désordre effroyable, et brûlèrent les plus beaux palais. L'année suivante Louis XIV leur accorda la paix, aux instances du pape; mais à condition que le doge viendrait, accompagné de quatre sénateurs, lui faire sa soumission. Le roi le reçut à Versailles, qu'il habitait depuis deux ans, dans le plus grand appareil.

D. Les contestations que le roi avait avec l'Espagne ne rallumèrent-elles pas la guerre ?

R. Le roi, pour se faire la justice qu'on lui refusait, avait pris Courtray et Dixmude, dès l'année précédente, après avoir fait, à Ratisbonne et à La Haye, des offres pour terminer les difficultés à l'amiable. Il envoya le maréchal de Créquy, avec une armée de 30,000 hommes, assiéger Luxembourg, et lui-même couvrit le siège avec une autre, où il avait mené des dames. La tranchée fut ouverte le huit mai; le prince de Chimai, gouverneur de Luxembourg, capitula un mois après. Pendant cette expédition, le maréchal de Bellefons battait le duc de Bournonville, en Catalogne.

D. Que produisit la prise de Luxembourg ?

R. Le roi, qui pouvait prendre toute la Flandre, offrit encore de faire la trève : les Hollandais acceptèrent d'abord; enfin les Espagnols y consentirent : elle fut signée pour vingt ans, et ratifiée à Ratisbonne.

D. Pourquoi le roi de Siam envoya-t-il des ambassadeurs en France ?

R. Ce roi, instruit de la vaillance de Louis XIV, lui envoya, en 1680, des ambassadeurs, qui firent naufrage; au bout de cinq ans il en fit partir d'autres, qui arrivèrent heureusement à Versailles; ils firent hommage au roi de présens magnifiques de la part de leur souverain; on leur fit voir ce qu'il y avait de plus curieux dans le royaume, et on les chargea de faire hommage au roi de Siam d'une grande quantité d'objets précieux. M. de Chaumont partit l'année suivante, envoyé, en qualité d'ambassadeur, vers ce même souverain.

D. Quelles mesures prit le roi contre la religion prétendue réformée ?

R. Au mois d'octobre 1685, il révoqua l'édit de Nantes, défendit l'exercice de cette religion et fit démolir tous les temples; beaucoup de huguenots ayant abjuré leur religion pour suivre le culte catholique, le roi fit bâtir un grand nombre d'églises. On remarque qu'en Languedoc il s'en ouvrit plus de deux cents en moins d'une année. Mais ce bien qu'on prétendait faire à la religion, fit le plus grand tort au commerce : les protestans qui s'expatrièrent portèrent leur argent et leur industrie hors du royaume.

D. Le

D. Le roi ne fit-il pas un établissement important pour la noblesse de son royaume ?

1686. — R. Il fit bâtir la maison de St. Cyr, où étaient élevées deux cent cinquante demoiselles, qui, pour y entrer, devaient être de condition. Cette maison fut achevée en 1686. Madame de Maintenon prit le titre de supérieure, et s'y retira après la mort du roi, dont elle était devenue secrètement l'épouse en 1686. La misère où elle était tombée à la mort de ses parens, lui avait fait épouser le poëte Scaron, bel esprit, que sa vie passée avait cloué dans un fauteuil. Lorsqu'elle le perdit, elle devint gouvernante des enfans naturels de Louis XIV et de madame de Montespan, que ce prince quitta pour elle.

D. Quels autres monumens superbes le roi fit-il construire encore ?

R. Il fit rebâtir le château de Versailles, où les rois de France faisaient leur résidence ordinaire; les bâtimens, les jardins, les bosquets, furent ornés avec la magnificence, le goût et le luxe qui n'appartenaient qu'à ce prince; ce magnifique palais fut achevé en 1687. Il fit aussi construire dans le même temps, Trianon, Marly, Meudon, rétablir le château de St. Germain-en-Laye, et fit faire la superbe terrasse qui existe encore. Tout cela se fit au milieu de la guerre que Louis XIV soutenait avec gloire contre la plus grande partie de l'Europe.

D. Le traité de Nimègue et la trêve, qui avait été conclue postérieurement, furent-ils maintenus ?

1688. — R. Les ennemis de la France faisaient sourdement plusieurs ligues : on opprimait le cardinal de Furstemberg, notre allié ; la maison d'Autriche, les protestans d'Allemagne, le prince d'Orange, cabalaient dans toutes les cours de l'Europe ; cela fit résoudre le roi d'envoyer le dauphin vers les frontières d'Allemagne, avec une puissante armée, pour assiéger Philisbourg, qui capitula au bout de dix-neuf jours de tranchée ouverte, en 1688.

D. L'armée du dauphin ne fit-elle que cette conquête ?

R. On prit près de vingt autres villes considérables ; Franckendal, Manheim, Heidelberg, Mayence, Hailbron, etc ; toutes ces villes furent prises en moins d'un mois. Ces succès mirent encore une fois toutes les puissances de l'Europe sur les bras de Louis XIV. Cette même année 1688, fut détrôné le roi Jacques, par son gendre le prince d'Orange, qui fut proclamé roi d'Angleterre l'année suivante. Louis XIV recueillit ce prince malheureux et le logea au château de Saint-Germain, qu'il n'habitait plus : les efforts qu'il fit pour le replacer sur le trône lui furent inutiles.

D. Quel fut le succès de la bataille de Fleurus livrée par le maréchal de Luxembourg contre le prince de Valdeck ?

1690. — R. Le combat se donna le 1er. juillet, entre les villages de Fleurus et de St. Amand. La cavalerie des Hollandais plia au premier choc ; l'infanterie, quoique abandonnée, se défendit vigoureusement, et ne fut enfoncée qu'après quelques heures de combat ; la déroute devint enfin générale. Les ennemis lais-

sèrent sur la place six mille morts, trente pièces de canon, cent drapeaux et 8,000 prisonniers.

D. N'y eut-il pas la même année quelque combat naval ?

R. Les Anglais et les Hollandais réunis se flattaient de tout dompter : cependant le comte de Tourville alla les attaquer jusque dans la Manche, à la vue de leurs ports. La plupart des vaisseaux ennemis furent démâtés, plusieurs coulés à fond ; les autres se retirèrent en désordre, ou se brûlèrent eux-mêmes pour éviter d'être pris.

D. Quel avantage les troupes françaises remportèrent-elles en Italie ?

R. Le maréchal de Catinat attaqua les Allemands et les troupes du duc de Savoie, campés auprès de l'abbaye de Stafarde, en Piémont. Il força d'abord leur aile droite : l'aile gauche, où était le gros de l'infanterie, fit une grande résistance : elle fut enfin renversée; après quoi le reste de l'armée ne songea qu'à fuir. Les Français prirent onze pièces de canon et beaucoup de bagage, firent plus de mille prisonniers, et tuèrent 3,000 hommes sur la place.

D. Le duc de Savoie accorda-t-il quelques places de sûreté dans le Piémont après cette défaite ?

R. Il ne le voulut à aucune condition : le maréchal de Catinat eut ordre de s'emparer de toute la Savoie, réduite déjà en grande partie par M. de St. Ruth. Chambéry prêta serment de fidélité au roi, et toute la province fut soumise en peu de jours.

D. Les Anglais eurent-ils quelque avantage contre les colonies françaises de l'Amérique ?

R. Ils firent voile vers la mi-octobre, pour aller assiéger Québec, avec trente-quatre vaisseaux. Le comte de Frontenac leur battit 2,000 hommes qu'ils avaient mis à terre : ils se rembarquèrent avec précipitation, laissant trente-cinq pièces de canon, et plus de 1,200 hommes sur le champ de bataille.

D. Quel exploit remarquable le roi fit-il en 1691 ?

R. Il se rendit devant Mons, accompagné de tous les princes, et ouvrit la tranchée le vingt-quatre mars. Le prince d'Orange accourut à la tête de 45,000 hommes, et s'avança jusqu'à Notre-Dame-de-Halle. Le maréchal de Luxembourg, détaché avec 15,000 chevaux, eut ordre d'observer les ennemis : les assiégés n'attendirent pas le succès d'une bataille, ils capitulèrent après seize jours de tranchée.

D. L'armée d'Italie ne fit-elle pas plusieurs sièges dans le même temps ?

R. Tandis que le roi attaquait Mons, le maréchal de Catinat prenait Villefranche et mettait le siège devant Nice. Trois bombes tombées sur un magasin à poudre, firent sauter une partie du château, et tuèrent plus de 500 hommes; on mit encore le feu à un magasin de bombes et de grenades, ce qui obligea les ennemis à capituler. Veillane, Carmagnole et Montmélian furent soumises la même année.

D. Quelle fut l'issue du combat donné à Leuse dans le Hainaut-Autrichien ?

R. Une partie de la maison du roi et deux régimens de cavalerie, commandés par le maréchal de Luxembourg, après cinq décharges, mirent en fuite le prince de Valdeck, qui avait

soixante-quinze escadrons de cavalerie, soutenus d'un grand corps d'infanterie; ils leur tuèrent 14 ou 15,000 hommes, firent plus de 500 prisonniers, et prirent quarante étendards. Le duc de Noailles avait pris aux Espagnols, deux mois auparavant, une place importante dans la Catalogne, Urgel, qui lui ouvrit le chemin de l'Arragon.

D. Les ennemis ne firent-ils pas tous leurs efforts pour secourir Namur?

1692. — R. Le prince d'Orange couvrit les Pays-Bas Espagnols avec 100,000 hommes, mais il ne put empêcher que le roi qui l'assiégeait en personne ne la prît; elle ne tint que six jours : le fort Guillaume et la citadelle capitulèrent : cette importante conquête ne coûta qu'un mois de siège. La joie qu'on en eut, fut aussi-tôt tempérée par la nouvelle de la défaite de M. de Tourville à la Hogue. Les Anglais avaient quatre-vingt-huit vaisseaux; il n'en avait que vingt-quatre. Néanmoins un ordre du roi le força de se battre. L'amiral Anglais nous brûla treize vaisseaux à la Hogue et à Cherbourg.

D. Les ennemis ne voulurent-ils point se dédommager de la perte de Namur?

R. Leur infanterie vint attaquer l'infanterie française auprès de Steinkerque, et gagna d'abord du terrein : les Français, par l'ordre du général, jetèrent le mousquet, et allèrent aux ennemis l'épée à la main. Animés par l'exemple des princes du sang, que Luxembourg avait mis à leur tête, ils renversèrent tout ce qui se rencontra devant eux, taillèrent en pièces l'infanterie ennemie, et demeurèrent maîtres du champ de bataille et du canon.

D. Quels revers eurent les ennemis dans l'Allemagne ?

R. Le maréchal de Lorges, après avoir pris Phorzeim, attaqua un corps de cavalerie, fort de 6,000 hommes, commandé par le duc de Wirtemberg; ce corps plia, et jeta une telle épouvante dans le camp des Allemands, qu'ils ne pensèrent qu'à se sauver; on les poursuivit pendant trois lieues; on en tua plus de 900 : le duc de Wirtemberg fut fait prisonnier. Le maréchal força, un mois après, le Landgrave de Hesse à lever le siège d'Ebernbourg dans le Palatinat.

1693. — D. De quel moyen le roi se servit-il pour honorer la valeur de ses officiers ?

R. Il établit en leur faveur l'ordre militaire de *Saint-Louis*, auquel il affecta des revenus considérables : la valeur et les services étaient des titres pour y être admis. Il créa dans cet ordre huit grands-croix et vingt-quatre commandeurs; à l'égard des chevaliers, le nombre n'en fut point limité. Ils portaient une croix d'or, sur laquelle était l'image de saint Louis.

D. Que fit l'armée du roi en Roussillon, sous les ordres du maréchal de Noailles ?

R. Elle marcha pour assiéger, par terre, la ville de Roses, que le comte d'Etrées assiégeait par mer. On ouvrit la tranchée le premier jour de juin : 2,500 hommes du corps de la marine agirent comme les troupes de terre; la place capitula le neuvième jour que la tranchée fut ouverte.

D. Quelle perte les Anglais firent-ils cette année-là sur mer ?

R. Ils avaient composé une escadre de trente-

cinq vaisseaux de guerre, pour escorter leur flotte de Smyrne : Monsieur de Tourville les attendit entre Lagos et Cadix, et leur brûla quatre vaisseaux de guerre. Il y eut dans cette affaire plus de quatre-vingts vaisseaux richement chargés qui furent pris, brûlés ou coulés à fond.

D. Qui commandait l'armée française à la bataille de Nerwinde ?

R. C'était encore le maréchal de Luxembourg. Le prince d'Orange et l'électeur de Bavière s'étaient postés avantageusement en-deçà de deux géettes; ils avaient bordé de quatre-vingts pièces de canon leurs retranchemens. Le maréchal de Luxembourg résolut de les forcer : les Français les attaquèrent deux fois, et deux fois ils furent repoussés; à la troisième attaque ils en vinrent à bout. Dès que la cavalerie eut percé les retranchemens, les ennemis fuirent de toutes parts; on leur tua 12,000 hommes, outre 2,000 prisonniers qu'on leur fit, et on leur prit 76 pièces de canon, 22 drapeaux et 60 étendards. Cette victoire fut suivie de la prise de Charleroi.

D. Pendant ce temps-là, que se passait-il en Piémont ?

R. Le duc de Savoie prit le fort Sainte-Brigitte, bombarda Pignerol, et fit le blocus de Casal; mais Catinat lui fit payer cher ces légers avantages, par la victoire qu'il remporta sur lui dans la plaine de Marsailles, entre Pignerol et Turin, dont il désola ensuite toute la campagne, en représailles des ravages que le duc avait faits en Dauphiné.

D. Et en Catalogne ?

1694. — R. Nos armes y eurent sur la fin de la campagne et l'année suivante, de si grands succès, que l'Espagne eût fait la paix, si l'empereur et le prince d'Orange ses alliés ne s'y fussent opposés. M. de Noailles défit complètement les Espagnols, s'empara de Palamos, aidé de M. de Tourville qui battait le château du côté de la mer, prit la forte place de Gironne, Ostalric, garanti par sept retranchemens, et Castel-Follit.

D. Quels furent pendant cette campagne les événemens sur mer ?

R. Les Anglais insultèrent nos ports sans succès. Ayant fait une descente à Brest, qui leur coûta 2,000 hommes, ils allèrent bombarder Dieppe, dont les maisons furent réduites en cendre par la faute des habitans, le Hâvre et Dunkerque. A l'attaque de cette dernière, ils firent usage d'une machine infernale qui fit explosion sur elle-même et engloutit ceux qui étaient dedans.

Le capitaine Jean-Bart, n'ayant que six frégates, osa attaquer, à la hauteur du Texel, les Hollandais qui venaient de nous prendre un convoi de bled venant de la Baltique. De huit vaisseaux qu'ils avaient, il en prit trois, mit les cinq autres en fuite et ramena le convoi.

D. Ne perdîmes-nous pas Namur en 1695 ?

R. Oui, et c'est ce qui fit sentir encore plus vivement la perte du maréchal de Luxembourg, mort au commencement de cette année-là; le prince d'Orange l'assiégea et la prit au bout de deux mois, sans que M. de Villeroi ait rien pu faire pour la défendre.

L'année suivante fut remarquable par deux

évèmens assez importans : la France fit la paix avec le duc de Savoie, dont la fille, Marie-Adélaïde, épousa le duc de Bourgogne; et Jean-Bart prit encore aux Hollandais cinq vaisseaux de guerre venant de la Baltique, et cinquante vaisseaux marchands.

D. Tant et de si grands succès n'ont-ils pas obligé les ennemis de la France à desirer la paix ?

R. Le roi proposa lui-même aux alliés des conditions qu'ils ne pouvaient jamais espérer ; les plénipotentiaires s'assemblèrent à Ryswick. Comme la négociation traînait, Catinat prit Ath, dans le Hainaut, et M. de Vendôme prit Barcelonne, après avoir battu les Espagnols ; enfin les ennemis se rendirent et signèrent la paix générale en 1697.

D. Les Français élevèrent-ils quelque monument à la gloire de Louis XIV ?

R. En 1699 on éleva au milieu de la place de Vendôme une statue équestre, avec cette inscription : *Au meilleur des rois.*

D. Pour quel sujet le duc de Lorraine vint-il en France ?

R. Le roi lui avait rendu la Lorraine et le duché de Bar à la paix de Ryswick; lui ayant ensuite accordé en mariage sa nièce, mademoiselle d'Orléans, le duc vint à Paris rendre hommage au roi pour le duché de Bar.

D. Quel événement extraordinaire arriva-t-il en Europe, en 1700 ?

1700. — R. Le roi d'Espagne Charles II, se voyant sur le point de mourir sans enfans, appela à la succession de ses royaumes Philippe de France, duc d'Anjou, second fils du dauphin. Après avoir mûrement délibéré sur cette affaire,

le testament de Charles II fut accepté, et le duc d'Anjou reçut, en qualité de roi d'Espagne, tous les honneurs dus à son rang.

D. Le nouveau roi différa-t-il long-temps à aller prendre possession de ses états ?

R. Il répondit à l'impatience que les Espagnols témoignaient de le voir : les deux princes, ses frères, partirent avec lui au commencement de décembre, et l'accompagnèrent jusque sur la frontière.

D. Cet événement remit-il la bonne intelligence entre la France et l'Espagne ?

R. Ces deux nations, ennemies depuis si long-temps, concoururent unanimement à se lier d'intérêts et de sentimens.

D. Les autres puissances de l'Europe virent-elles sans jalousie l'avénement d'un fils de France à la couronne d'Espagne ?

R. En 1701, elles se liguèrent toutes pour s'opposer au testament de Charles II, et détrôner son successeur. L'empereur, qui avait des prétentions sur cette monarchie; les Hollandais, qui craignaient pour leur liberté; les Anglais, qui ne voyaient qu'avec chagrin l'agrandissement de la France, mirent sur pied de puissantes armées, pour ôter par violence à Philippe V, une succession que la justice et le consentement unanime des Espagnols lui avaient donnée.

D. L'Angleterre n'avait-elle pas encore un autre motif pour nous déclarer la guerre ?

1701. — R. Louis XIV avait solemnellement reconnu le prince d'Orange, à la paix de Riswick. A la mort du roi Jacques, cédant aux instances de sa veuve et de madame de Maintenon, il donna le titre de *roi d'Angleterre* à son

fils. Cette imprudence ne fut pas plus-tôt sue des Anglais, qu'ils offrirent 40,000 hommes à la coalition, et proscrivirent le prétendant par un bill qui le condamnait à perdre la tête. Le prince d'Orange se disposait à entrer lui-même en campagne, quand il mourut d'une chûte de cheval. Anne Stuart, en montant sur le trône, succéda à sa haine et à ses projets.

D. Qui est-ce qui ouvrit les hostilités ?

R. Ce fut l'empereur. Il avait heureusement pour lui à la tête de son armée d'Italie, un Français, que la cour avait trop dédaigné dans sa jeunesse, ne pouvant alors prévoir quels maux il ferait un jour à la France.

D. Quel était-il ?

R. C'était le prince Eugène, fils du comte de Soissons de la maison de Savoie, et d'une Mancini, nièce du cardinal Mazarin; voyant qu'on le maltraitait à la cour, il alla servir l'empereur contre les Turcs, et abandonna la France pour toujours.

D. Devait-on avoir une haute idée de la guerre que le roi était obligé de faire pour maintenir son petit-fils sur le trône d'Espagne ?

R. Le nombre de ses troupes, les victoires qu'il avait précédemment remportées, tout semblait lui promettre des succès assurés; mais Louvois n'était plus; dans la place où il avait figuré avec tant d'éclat et de succès, était M. de Chamillard, honnête homme sans talens; et les régimens, qu'on aurait dû confier à des hommes capables de les conduire, avaient à leur tête une jeunesse brave à la vérité, mais sans expérience. De sorte que des défaites multipliées, qu'il faut attribuer sur-tout aux talens supérieurs de

Malborough et du prince Eugène, mirent la France à deux doigts de sa perte.

D. Donnez-nous maintenant une idée des campagnes de 1701 et 1702.

R. M. de Catinat qui commandait en Italie, forcé par le prince Eugène, qui avait 30,000 Impériaux sous ses ordres, de se replier derrière l'Oglio, reçut ordre de la cour de partager le commandement avec M. de Villeroi. Ces deux généraux attaquèrent les Allemands près de Chiari, mais ils furent complètement battus, malgré les efforts du duc et de Catinat qui avait inutilement prévu ce qui est arrivé.

L'année suivante le prince Eugène surprit Crémone, et y fit M. de Villeroi prisonnier de guerre; les Français la reprirent presque aussitôt, mais le maréchal resta au pouvoir des ennemis.

D. Par qui M. de Villeroi fut-il remplacé ?

R. Par M. de Vendôme qui releva la gloire de nos armes, en battant le général Visconti au-delà du Crostolo, et en gagnant la célèbre bataille de Luzara, où le roi d'Espagne commandait avec lui. Cette victoire, que les Impériaux ne voulaient cependant pas avouer, eut pour nous l'effet qu'en attendait M. de Vendôme, la prise de Luzara et de Guastalla.

D. Que se passait-il alors en Flandre et en Allemagne ?

R. En Flandre le duc de Bourgogne, dirigé par le maréchal de Boufflers, poussa les ennemis jusque sous le canon de Nimègue, mais il ne put les empêcher de prendre Venlo, Ruremonde et Liège. — M. de Villars en Allemagne gagnait pendant ce temps-là la victoire de Fridlingen

sur le prince de Bade, célèbre par ses exploits contre les Turcs, et qui commandait alors les Impériaux. M. de Tallard, après avoir forcé l'électeur de Brandebourg à lever le siège de Rhimberg, s'empara de Trèves et de Traërbac.

1703. — L'année suivante, M. de Villars et l'électeur de Bavière ayant joint leurs forces attaquèrent et défirent à Hochstet une armée de 20,000 Impériaux qui allait renforcer celle du prince de Bade. L'électeur s'empara bientôt après d'Ausbourg, et cette prise jeta la terreur dans Vienne. M. de Tallard qui commandait de concert avec M. de Vauban, sous le duc de Bourgogne, prit le vieux Brisac, battit près de Spire le prince de Hesse * et s'empara de Landau, dont il avait déjà formé le siège auparavant.

D. Ces succès se sont-ils soutenus ?

R. La fortune changea totalement en 1704. Le duc de Savoie et le roi de Portugal ayant abandonné la France, et le cabinet de Versailles ayant eu l'imprudence de rappeler le maréchal de Villars, pour l'opposer aux religionnaires qui, sous le nom de *Camisards*, commettaient de grands désordres dans les Cévennes, la France n'éprouva plus que des malheurs : la trop fameuse bataille d'Hochstet fut le premier. On se croyait au moment de détrôner l'empereur; le duc de Bavière était dans Passaw, il était facile de marcher à Vienne; l'empereur ayant à contenir les Hongrois révoltés,

---

* *Ce fut lui qui succéda à Charles XII, roi de Suède, mort en 1718.*

on eût pu en faire le siège. Mais Malboreugh s'étant avancé pour le secourir, prit Donavert, passa le Danube, et joignit ses forces à celles du prince Eugène qui revenait d'Italie. Ils remportèrent l'un et l'autre une victoire complète sur les armées de France et de Bavière, commandées par l'électeur et les maréchaux de Tallard et de Marsin qui était venu remplacer Villars. Le premier eut encore la douleur de voir périr son fils à ses côtés, et d'être fait lui-même prisonnier, en allant retirer les troupes qui étaient dans le village de Plintheim. Il fallut, après cette malheureuse affaire, repasser le Rhin à la hâte. De 60,000 hommes il nous en resta à peine 20,000 qui laissèrent bientôt cent lieues de pays au pouvoir de l'ennemi.

D. Quelle était alors la situation de l'Espagne ?

R. Les Anglais et les Hollandais s'étant joints à l'Autriche pour détrôner Philippe V, firent passer en Portugal des troupes commandées par le duc de Schomberg, sous les ordres de l'archiduc Charles, qui avait pris le titre de roi d'Espagne. * Les Français, commandés par M. de Berwich, eurent d'abord de grands succès : ils prirent le Port-Alegre et un bon nombre de petites places ; mais les Portugais plus heureux sur la fin de la campagne, ne laissèrent rien de ces conquêtes au roi d'Espagne. Le prince de Darmstadt ayant tenté de surprendre Barcelonne, fut découvert et forcé de se retirer avec

* *On vit paraître dans ce temps-là une médaille avec cette inscription :* Charles III, par la grâce des hérétiques, roi catholique.

l'amiral Rook vers Gibraltar. Cette place resta aux Anglais, malgré les efforts du comte de Toulouse pour la leur reprendre.

1705. — L'année suivante l'Espagne perdit encore Salvatièra Valença, d'Alcantara, et Albuquerque, places fortes de l'Estramadure; et M. de Tessé, quoique bien secondé sur mer par M. de Pointis, fut obligé de lever le siège de Gibraltar.

D. La campagne de 1706 fut-elle moins malheureuse pour la France et pour l'Espagne?

R. M. de Villeroi qui commandait en Flandre cette année-là avec l'électeur de Bavière, perdit contre Malborough la fameuse bataille de Ramillies, qui fit tomber au pouvoir des ennemis Anvers, Bruxelles, Gand et les plus fortes villes de la Flandre, tandis que le prince Eugène en Italie forçait les Français, commandés par le duc d'Orléans, à lever le siège de Turin, et leur faisait perdre le Modénois, le Mantouan, le Milanez, le Piémont, et enfin le royaume de Naples. Tout cela fut l'affaire de quatre heures; il n'en avait pas fallu une à Malborough, pour mettre en déroute 80,000 hommes, tant Français que Bavarois, à Ramillies.

On n'était pas plus heureux en Espagne : le roi, ayant sous ses ordres le maréchal de Tessé, fut forcé de lever le siège de Barcelonne, par la retraite précipitée du comte de Toulouse qui en bloquait le port; Ciudad-Rodrigo fut pris par les Portugais; Carthagène et Salamanque tombèrent au pouvoir des Anglais, qui s'étaient ravitaillés des immenses provisions qu'on leur avait laissées dans Barcelonne; ils s'avancèrent même jusqu'à Madrid, que la reine

quitta promptement, et l'archiduc s'y fit proclamer roi. Sans le maréchal de Berwick et le zèle des Castillans pour leur souverain, c'en eût été fait de la monarchie espagnole.

D. Tant de malheurs furent-ils du moins rachetés par quelques succès ?

1707. — R. L'année suivante, les Français commandés par M. de Berwick, remportèrent en Espagne la victoire d'Almanza * qui entraîna la soumission de presque tout le royaume de Valence, la prise de Saragoce, de Puicerda et de beaucoup d'autres places. De son côté, le maréchal de Tessé força le prince Eugène et le duc de Savoie à lever le siège de Toulon, qu'une flotte anglaise bombardait en même-temps ; et M. de Villars, qui commandait en Allemagne, où il avait soutenu l'honneur de nos armes, après avoir forcé les lignes de Stolophen, s'empara du duché de Wirtemberg, battit à l'abbaye de Lorck le général Janus, qu'il fit prisonnier avec plus de 2000 hommes, et envoya faire des courses jusqu'à Marienthal.

D. En fut-il de même en Flandre pendant le cours de l'année 1708 ?

R. Nullement, et cependant on avait quelque raison de s'attendre à des succès : c'était l'élève du vertueux Fénélon, le duc de Bourgogne, qui y commandait. Quoiqu'il eût cent mille

---

* *Milord Galouai commandait les Anglais ; c'était un Français nommé Ruvigni, qui avait quitté la France à la révocation de l'édit de Nantes ; et M. de Berwick était un Anglais, fils naturel de Jacques II.*

hommes et M. de Vendôme avec lui, il perdit contre Eugène et Malborough la bataille d'Oudenarde, ce qui mit les ennemis dans le cas de faire le siège de Lille, qui fut forcé de se rendre, malgré la belle défense de M. de Boufflers, qui avait tenu pendant trois mois. La ville de Gand, que le duc de Bourgogne avait reprise à l'entrée de la campagne, ne tarda pas à tomber, ainsi que Bruges, au pouvoir des Impériaux. Paris trembla alors, et avec raison, puisque des partisans ennemis s'avancèrent jusqu'à Versailles, et enlevèrent le premier écuyer du dauphin, qu'ils prirent pour ce prince.

D. Qu'arriva-t-il en 1709 ?

R. Cette année mit le comble aux calamités de la France, par un hiver affreux, qui ne laissa aucune espérance de récolte. Louis XIV, forcé de demander la paix à la Hollande, n'en reçoit que des humiliations; la coalition va jusqu'à exiger qu'il se joigne aux ennemis de l'Espagne. En Flandre, Tournay était pris, Malborough et le prince Eugène allaient assiéger Mons. M. de Villars, à la tête d'une armée de 70,000 hommes, veut les arrêter, il est battu à Malplaquet, et néanmoins la perte fut bien plus grande du côté des Impériaux que du nôtre. La veille de cette bataille, le soldat avait manqué de pain, il jeta, dit-on, celui qu'on venait de lui distribuer, pour ne songer qu'à se battre; aussi fit-il des prodiges de valeur. Malheureusement la fortune était contre nous; Mons ne tarda point à être pris.

D. Après ce malheur, Louis XIV ne sollicita-t-il pas de nouveau la paix ?

1710. — R. Il eut le courage de s'adresser encore une fois à la Hollande, persuadé qu'il ne pouvait l'obtenir que par elle, et cette fois elle eut la barbarie d'exiger, entr'autres conditions qui la rendaient plus impossible encore, qu'il détrônât seul son petit-fils, et qu'il le détrônât dans l'espace de deux mois. Pendant cette humiliante et inutile négociation, toutes les villes de Flandre tombaient au pouvoir de l'ennemi; on tremblait de voir bientôt la France entamée de ce côté, et dans l'intérieur la misère était au comble.

D. En quel état se trouvait alors l'Espagne?

R. Les affaires y étaient aussi désespérées: Louis XIV ayant été forcé de rappeler ses troupes pour se défendre lui-même, les Impériaux, commandés par Staremberg, faisaient tout plier. L'archiduc était rentré dans Madrid et s'y était fait de nouveau proclamer roi. Ce fut alors que la nation toute entière jeta les yeux sur M. de Vendôme qui ne servait plus; elle le demanda à Louis XIV, comme un sauveur. C'en fut un en effet pour l'Espagne; il força l'archiduc à sortir de Madrid, où il reconduisit le roi, assiégea Brihuéga, y fit prisonnier le général Stanhope avec 5,000 Anglais, et remporta une victoire décisive à Villa-Viciosa, sur le général Staremberg. Ces avantages, la mort de l'empereur Joseph et l'élection de l'archiduc son frère au trône d'Allemagne, donnèrent l'espérance d'une paix prochaine.

D. Des malheurs de famille ne se joignirent-ils pas à ceux que Louis XIV éprouvait pour la nation?

1712.—R. Ce prince qui avait perdu en 1711 le grand dauphin son fils unique, eut encore la douleur de se voir enlever, l'année suivante, son petit-fils, le duc de Bourgogne, sa belle fille, et Louis, duc de Bretagne, leur fils. Cependant on était venu à bout d'ouvrir à Utrecht un congrès pour la paix. L'Angleterre exigeait la renonciation de Philippe V au trône de France; il la donna. Mais la Hollande entravait tout par ses prétentions. Les succès inespérés de Villars en Flandre contre le duc d'Albermale, qu'il défit à Denain, et contre le prince Eugène à qui il enleva tous ses magasins, rendirent la supériorité à la France. Les Hollandais furent les premiers à demander qu'on reprît les conférences qu'on avait rompues, et la paix fut signée à Utrecht.

D. La guerre ne continua-t-elle pas avec l'Allemagne ?

1713 et 1714. — R. L'empereur qui avait obtenu dans le traité, que l'Espagne lui cédât le Milanez, le royaume de Naples et les Pays-Bas, voyant qu'il ne pouvait obtenir de la France ce qu'il desirait, voulut l'arracher par la force des armes; mais Villars l'en fit repentir. « Il prit « Landau, passa le Rhin, défit le général Vaubonne, se rendit maître de Fribourg, força « ainsi l'empereur à faire la paix, et eut la « gloire de la conclure à Rastadt avec le prince « Eugène en 1714.

D. La paix conclue à Utrecht fit-elle cesser entièrement la guerre ?

R. Non, la ville de Barcelonne se révolta contre Philippe V, en faveur de l'archiduc, devenu empereur sous le nom de Charles VI. Elle,

eut l'insolence de déclarer la guerre aux rois de France et d'Espagne.

D. Quelle suite eut ce soulèvement et l'audace des habitans de Barcelonne ?

R. Les deux rois assiégèrent la ville par mer et par terre; et malgré la résistance opiniâtre des révoltés, qui tinrent pendant onze mois, elle fut emportée après soixante-un jours de tranchée ouverte. Il ne resta plus à Philippe V de rebelles à soumettre, que les Majorquins qui furent réduits l'année suivante par le chevalier d'Asfeld.

D. Le roi ne fit-il rien de remarquable dans ce temps-là en faveur de ses enfans légitimes ?

R. Il fit une déclaration par laquelle le duc du Maine et le comte de Toulouse furent reconnus princes du sang. Pour prévenir les troubles de son royaume après sa mort, il fit aussi son testament, par lequel il établissait un ordre de régence, et l'envoya, scellé et cacheté, au parlement de Paris, le deux août 1714.

D. Combien dura le règne de Louis XIV ?

R. Il dura soixante-douze ans. Dans tout le cours de la monarchie française, il n'y eut point de règne plus long, ni plus rempli d'événemens mémorables. On l'a souvent comparé avec celui d'Auguste. En effet ils ont été accompagnés à-peu-près des mêmes circonstances, et ils se sont ressemblés par le concours des grands hommes dans tous les genres qui les ont illustrés. Le hazard, les fit naître l'un et l'autre dans le même mois, et tous deux moururent presqu'au même âge.

D. De quelle manière ce règne si long et si célèbre a-t-il fini ?

R. Le roi tomba malade et gardait le lit depuis quinze jours, lorsque les médecins s'aperçurent que la gangrenne était à l'une de ses jambes et menaçait le reste du corps : ce qui fit désespérer de sa guérison.

D. Comment le roi vit-il le danger où il se trouvait ?

R. Il le vit avec une fermeté héroïque et digne d'un aussi grand homme.

D. Quel jour mourut Louis XIV ?

R. Il mourut à Versailles le 1er. septembre bre 1715, âgé de soixante-dix-sept ans, digne du nom de Grand, que toutes les nations, de concert, lui ont si justement donné. Son corps fut porté à Saint-Denis.

LOUIS XV, LXVIe. Roi de France.

Agé de cinq ans, régna cinquante-neuf ans.

XVIII. siècle.
1715.



Gloriosa avorum vestigia pressit.

A son illustre aïeul succédant dès l'enfance,
Il suivit son exemple et fut cher à la France.

D. En quel temps Louis XV monta-t-il sur le trône ?

R. Le premier septembre 1715, le même jour que mourut Louis-le-Grand; il n'avait alors que cinq ans et demi, et était appelé duc d'Anjou.

D. De qui était-il fils ?

R. Il était fils de Louis, duc de Bourgogne, dauphin de France, et de Marie-Adélaïde de Savoie, morts en 1712; petit-fils de Louis, premier dauphin, mort en 1711, et arrière petit-fils de Louis XIV. Il eut deux frères avant lui,

savoir : le duc de Bretagne, mort le 13 avril 1705, et le duc de Bourgogne mort dauphin à Versailles le 8 mars 1712.

D. Que se passa-t-il de remarquable deux jours après la mort de Louis XIV ?

R. Le duc d'Orléans vint au parlement avec tous les princes du sang, les ducs et pairs, et grands officiers de la couronne; il y fut déclaré régent du royaume, contre le testament du roi qui établissait un conseil de régence, où sa voix devait être seulement prépondérante.

D. A qui l'éducation du roi fut-elle confiée ?

R. A M. le duc du Maine, que Louis XIV en avait nommé surintendant, et au maréchal duc de Villeroy, désigné gouverneur, fonction qu'il remplit quand, parvenu à l'âge de sept ans, il sortit des mains des femmes.

D. Quelle était sa gouvernante ?

R. Madame la duchesse de Ventadour, qui l'avait été de tous les enfans de France.

D. Quelle fut la première opération du régent ?

R. Il établit des conseils particuliers où les affaires de l'état devaient être discutées, avant que le conseil général de la régence donnât sa décision; mesure sage qui aurait produit un grand bien, si on ne l'eût point abandonnée au bout de deux ans. M. de Noailles fut président du conseil des finances, le plus important de tous, puisque le royaume était ruiné, et que la banqueroute paraissait inévitable.

D. Que fit-on pour rétablir les finances ?

R. Le régent, par un édit du deux mai 1716, créa une banque générale sous le nom de Law et compagnie. Les fonds en furent fixés à douze

cents actions de mille écus chacune. Ce système acquit, en moins d'une année, une grande extension; mais on abusa tant de la facilité de créer de nouvelles actions, qu'en 1719 leur valeur idéale surpassait trois fois la masse d'or et d'argent qui pouvait se trouver dans le royaume : cela occasionna une subversion générale des finances de l'état et des particuliers; il naquit des débris de cet édifice, aussi vaste que peu solide, une compagnie des Indes, qui devint au bout de quelque temps la rivale de celles de Londres et d'Amsterdam. L'auteur du mal, Law, que le régent avait, par une confiance aveugle, fait contrôleur général, prit la fuite en 1720, emportant avec lui l'exécration publique.

D. Ne voulut-on pas alors sonder l'état des finances ?

R. Oui, et le déficit se monta à près de cinq milliards d'aujourd'hui; on établit une chambre de justice, où on revisa les comptes de tous les entrepreneurs, fournisseurs et comptables, qui furent taxés à des sommes proportionnées aux bénéfices usuraires qu'ils avaient faits.

D. Quel prince se rendit en France au commencement du règne de Louis XV ?

R. Ce fut Pierre Alexiowitz, czar ou empereur de Moscovie, qui voyageait pour s'instruire; il arriva à Paris le sept mars 1717, et fut reçu au Louvre avec une grande magnificence.

D. La France n'eut-elle point quelques guerres pendant la minorité du roi ?

R. La France et l'Angleterre, qui souhaitaient que l'empereur et le roi d'Espagne terminassent la guerre qu'ils se faisaient, proposèrent à la cour

cour d'Espagne de céder la Sicile à l'empereur, et la Sardaigne au duc de Savoie; mais le cardinal Alberoni, qui gouvernait alors la cour d'Espagne, s'étant opposé à ces accommodemens, la France et l'Angleterre prirent le parti de l'empereur.

D. Quelles furent les suites de cette guerre?

R. Le maréchal de Berwick se rendit maître de plusieurs places sur les côtes de Biscaye, et les Anglais détruisirent la flotte espagnole. On découvrit dans le même temps la conjuration du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, pour enlever la régence au duc d'Orléans. Le cardinal Alberoni qui menait toute cette intrigue, ayant été disgracié, le roi d'Espagne écouta les propositions qu'on lui fit, et la paix fut signée. On convint du mariage du roi avec l'infante d'Espagne, et de celui du prince des Asturies avec mademoiselle de Montpensier, dernière fille du régent.

D. Quel homme aussi peu digne que l'Ecossais Law, de la confiance du régent, figurait à la tête des affaires, lors de la paix avec l'Espagne en 1720?

R. C'était l'immoral Dubois, fils d'un chirurgien de Brive-la-Gaillarde. Il avait été sous-précepteur du duc d'Orléans. En flattant les passions de son élève, il obtint tant de crédit qu'en moins de trois ans il devint prêtre, archevêque de Cambrai, cardinal et premier ministre.

1722. — D. Quand le roi fut-il sacré?

R. Il fut sacré à Rheims le 25 octobre 1722, et déclaré majeur le 22 février 1723. M. le duc d'Orléans, qui était resté chargé de l'adminis-

tration des affaires, mourut le deux décembre de la même année.

D. Qui lui succéda ?

R. M. le duc de Bourbon; mais il fut bientôt supplanté par le vieux cardinal de Fleuri, sous l'administration duquel la France jouit d'une paix qui ne fut troublée que par la guerre de 1733.

D. Quel fut le sujet de cette guerre ?

R. Le roi l'entreprit pour maintenir les droits de Stanislas son beau-père, qui avait été élu roi de Pologne pour la seconde fois. L'empereur Charles VI ayant fait faire une seconde élection en faveur de l'électeur de Saxe, et la Russie armant pour ce dernier, quelque fût le goût du cardinal pour la paix, il fallut bien venir au secours de Stanislas assiégé dans Dantzick; ce secours ayant été d'abord inutile, on fut obligé d'en venir à une guerre ouverte que le cardinal, secondé par les rois d'Espagne et de Sardaigne, sut rendre utile à la France.

D. Quels furent les différens événemens de cette guerre ?

R. Le maréchal de Villars, qui commandait en Italie, réduisit le Milanez, et en chassa les Impériaux. Ce fut la dernière campagne de ce général, qui mourut à Turin le six juin 1734. Le maréchal de Coigny, qui eut ensuite le commandement de l'armée, gagna le dix-neuf du même mois une bataille sous les murs de Parme, se rendit maître de Modène et de Reggio; et le vingt septembre il battit une seconde fois les ennemis près de Guastalla. Le roi de Sardaigne, qui était dans les intérêts de la France, commandait en personne cette journée.

D. Que se passait-il en Allemagne pendant ce temps-là ?

R. Le maréchal de Berwick mit d'abord à contribution l'électorat de Trèves, partie de celui de Mayence, et le pays qui est entre la Sarre, la Moselle et le Rhin. Le comte de Belle-Isle se rendit maître du château de Traërback. L'armée française passa le Rhin au fort Louis et au fort Kell, dont on s'empara. Le marquis d'Asfeld ayant passé le Rhin au-dessous de Philisbourg, avec un corps de troupes, s'avança vers cette ville. Le prince Eugène qui commandait l'armée impériale, voyant qu'il ne pouvait couvrir Philisbourg, se retira à Hailbron. Philisbourg fut investi le vingt-trois mai 1734, et obligé de capituler le dix-huit juillet, après quarante-huit jours de tranchée ouverte. Le maréchal de Berwick ayant été tué d'un boulet de canon, en allant visiter les travaux, le marquis d'Asfeld, depuis maréchal de France, prit le commandement de l'armée. Pendant ce temps-là M. de Montemar, général espagnol, s'emparait des royaumes de Naples et de Sicile, et M. de Noailles chassait entièrement d'Italie les Autrichiens.

D. Cette guerre dura-t-elle long-temps ?

R. Non; les articles de la paix furent arrêtés à Vienne au mois d'octobre 1736, et signés le 18 avril 1738.

D. Quels furent les articles du traité de paix ?

R. Les royaumes de Naples et de Sicile furent cédés à dom Carlos, infant d'Espagne, en échange de la Toscane et des duchés de Parme et de Plaisance. Le roi Stanislas abdiqua la couronne de Pologne, à condition qu'il en

conserverait les titres et les honneurs, et qu'il serait mis en possession des duchés de Bar et de Lorraine, qui, après sa mort, reviendraient à la France. Le roi de Sardaigne eut Novare et Tortone avec leurs dépendances, et on rendit à l'empereur tout ce qu'on avait conquis en Italie.

D. La France ne porta-t-elle pas ses armes dans quelqu'autre endroit?

R. L'île de Corse s'était révoltée contre les Génois ses souverains; ceux-ci demandèrent du secours à la France. Le marquis de Maillebois, que le roi envoya, soumit les rebelles; et pour le récompenser, Louis XV lui accorda le bâton de maréchal.

D. N'y eut-il point quelque mariage dans la famille royale?

R. L'infant don Philippe épousa madame Louise-Elisabeth de France, le 26 août 1739.

D. Quel événement y eut-il en Europe l'année suivante?

R. L'empereur Charles VI mourut le 20 octobre 1740. Comme ce prince ne laissait aucun enfant mâle, Marie-Thérèse, sa fille aînée, épouse de François de Lorraine, grand duc de Toscane, prit possession de la succession de la maison d'Autriche.

D. N'y eut-il pas encore quelques princes de l'Europe qui y prétendirent?

R. L'électeur de Bavière y prétendit aussi; il fit paraître plusieurs manifestes pour justifier ses droits. Le roi de Prusse, qui d'abord avait paru disposé à maintenir l'archiduchesse dans la possession des biens de la maison d'Autriche, entra tout d'un coup en Silésie pour s'emparer

de cette province, après avoir fait connaître le droit qu'il y avait. Le roi d'Espagne se déclara aussi prétendant à la succession de l'empereur, et fit distribuer un mémoire à ce sujet. Le roi de Pologne se mit pareillement sur les rangs sans cependant expliquer ses droits ; enfin, le roi de Sardaigne publia les siens sur le Milanez.

D. Quel parti prit la France dans cette circonstance ?

R. La France, qui avait un traité particulier avec l'électeur de Bavière, lui envoya des secours considérables, mais toujours contre l'avis du paisible cardinal. L'Angleterre et la Hollande voulurent d'abord être médiatrices, mais ensuite elles se joignirent à l'archiduchesse, et lui envoyèrent de l'argent. La Russie, qui était en guerre avec la Suède, ne put secourir cette princesse, et ce ne fut qu'à la fin de la guerre que l'impératrice envoya un corps de 35,000 hommes au service des Autrichiens.

1741. — D. Rapportez-moi maintenant les différens événemens de cette guerre ?

R. Pendant qu'on se préparait à la faire, l'archiduchesse se fit couronner reine de Hongrie à Presbourg, le 25 juin 1741. L'électeur de Bavière, qui s'était emparé de la ville de Passaw, ayant reçu le corps de troupes que le roi lui envoyait, se rendit maître de la Haute-Autriche, et entra en Bohême.

D. Pourquoi la reine de Hongrie ne put-elle s'opposer efficacement au succès des Bavarois ?

R. C'est que le roi de Prusse était entré en Silésie, et que pour faire tête à tous ses ennemis, cette princesse s'était vue obligée de partager ses forces.

D. Quels furent les progrès des Prussiens en Silésie ?

R. Le comte de Neuperg, chargé par la reine de Hongrie de défendre cette province, fut obligé de l'abandonner, ayant reçu contre-ordre, pour aller couvrir la Moravie, où les Bavarois voulaient pénétrer. La Silésie se soumit au roi de Prusse, le 7 novembre 1741.

D. Que se passa-t-il alors en Bohême ?

R. L'électeur de Bavière y était entré; il se rendit devant Prague le 19 novembre. On ouvrit la tranchée le 25, et le lendemain la ville fut enlevée par escalade. L'électeur se fit reconnaître par les états, et se retira ensuite à Munich. Cependant le grand-duc de Toscane, qui n'avait pu secourir Prague, et le général Kevenhuller s'étant joints, entrèrent dans la Haute-Autriche, et prirent plusieurs postes.

D. Ne songeait-on pas pendant ce temps-là à élire un empereur ?

1742. — R. Après plusieurs décisions de la diète de Ratisbonne, on reconnut pour empereur l'électeur de Bavière, sous le nom de Charles VII. Le couronnement se fit à Francfort le 24 janvier 1742. Il fut reconnu par toutes les puissances de l'Europe; la reine de Hongrie fut la seule qui attaqua son élection.

D. Les Autrichiens continuèrent-ils leurs conquêtes ?

R. Le comte de Kevenhuller s'étant rendu maître de Passaw, le 27 janvier 1742, s'empara de Munich, qui lui facilita la prise de plusieurs autres places dans la Haute et Basse-Bavière ; de sorte qu'il s'en fallut peu que l'électorat ne fût tout entier au pouvoir des Autrichiens.

L'archiduchesse parvint encore à détacher le roi de Prusse de la terrible alliance qui pesait sur elle, quoiqu'il eût battu ses troupes, un mois auparavant, à Czasláw. Dès lors, et pour prix de la Silésie que cette princesse lui abandonnait, il tourna ses armes contre la France. Du fond de l'Allemagne où nous faisions des conquêtes, il fallut reculer vers le Rhin, et l'empereur, chassé de la Bavière, devint aussi malheureux qu'il avait paru triomphant. Dans ces circonstances malheureuses, M. de Belle-Isle, que les Autrichiens avaient forcé d'évacuer Prague, quoiqu'il y fût soutenu par le maréchal de Broglie, fit une retraite qui le couvrit de gloire. Le prince Charles de Lorraine, frère du grand-duc, qui le poursuivait, ne put empêcher qu'il conservât tout son bagage et trente pièces de canon.

D. Se passa-t-il quelque chose en Italie pendant ce temps-là ?

R. Le roi de Sardaigne voyant que l'Espagne faisait passer des troupes en Italie, pour s'emparer du Milanez, sur lequel on a vu qu'il avait fait connaître ses prétentions, changea tout-à-coup de parti, et s'engagea à en défendre l'entrée aux Espagnols. Ce nouvel allié tranquillisa de ce côté le grand-duc et la reine de Hongrie, son épouse.

D. La France ne perdit-elle pas le cardinal de Fleuri ?

R. Il mourut au commencement de l'année 1743. Son humeur pacifique et son goût pour l'économie lui avaient fait faire une grande faute : la guerre de la succession avait fait disparaître la belle marine de Louis XIV, il ne

prit aucun soin de la réparer. Le roi âgé de trente-trois ans prit alors les rênes du gouvernement, et envoya le maréchal de Noailles sur les frontières de l'Allemagne, avec une armée qui devait empêcher les Anglais auxiliaires de la reine de Hongrie d'y pénétrer. Le prince Charles de Lorraine s'étant joint à ceux-ci, le combat s'engagea près d'Ettingen; l'action, qui dura trois heures, fut très-vive et très-opiniâtre de part et d'autre. Les alliés, quoique trois fois plus nombreux, perdirent, en cette occasion, 5,000 hommes; il en coûta environ autant aux Français, mais ils eurent à regretter leurs meilleurs officiers.

1744. — D. Quels furent les événemens de la campagne de 1744 en Italie?

R. La France avait fourni à l'Espagne un corps de troupes sous les ordres du prince de Conti, l'infant soumit le comté de Nice, força les retranchemens du roi de Sardaigne, et se rendit maître des forts de Montalban et de Ville-Franche, qu'il abandonna ensuite pour pénétrer dans le Piémont, prit Château-Dauphin et Demont sur la Sture, assiégea Coni et battit le roi de Sardaigne qui était venu au secours de cette place.

D. N'y eut-il pas aussi la guerre en Flandre cette même année?

R. Le roi de France, qui jusques-là n'avait été qu'auxiliaire, s'étant vu obligé de déclarer la guerre à l'Angleterre et à la reine de Hongrie, partit de Versailles le 15 mai pour aller se mettre à la tête de l'armée qu'il avait assemblée en Flandre, et dans l'espace de quarante jours

il se rendit maître de Courtrai, de Menin, d'Ypres, du fort de la Kenoque et de Furnes.

D. Que se passait-il en Allemagne pendant ce temps-là ?

R. La suspension d'armes qui s'était faite l'année précédente entre l'empereur et la reine de Hongrie, étant expirée, le prince Charles de Lorraine fit attaquer les Impériaux, qui étaient campés sous le canon de Philisbourg, et ils furent obligés de passer le Rhin pour se mettre à couvert. Le prince le passa aussi malgré les précautions et la diligence du maréchal de Coigny, et s'avança jusqu'à Saverne.

D. Ce passage ne fit-il pas faire une diversion en Flandre ?

R. Le roi, à cette nouvelle, partit aussi-tôt pour se rendre en Alsace, et s'avança jusqu'à Metz, où il tomba malade le 8 août. Le maréchal de Saxe resté en Flandre avec une armée inférieure à celle des alliés, les empêcha de rien entreprendre de ce côté-là.

D. La maladie du roi fut-elle dangereuse ?

R. Oui, le danger fut extrême; jamais douleur ne fut si générale que celle qui se répandit dans toute la France à cette occasion : la nouvelle de sa guérison inespérée fit succéder à la douleur une joie aussi vive et aussi universelle. Ce fut dans cette circonstance que Louis XV reçut le glorieux titre de *Bien-Aimé.*

D. Le prince Charles resta-t-il long-temps en-deçà du Rhin ?

R. Non, la nouvelle de la marche du roi l'obligea de se hâter de repasser ce fleuve.

D. Comment se termina la campagne sur le Rhin ?

R. Par la prise de Fribourg. La tranchée fut ouverte le 30 septembre, et la ville capitula un mois après. Le roi qui était parfaitement rétabli, s'y était rendu le 10 octobre. La mort de l'empereur Charles VII, arrivée le 20 janvier suivant, semblait devoir éteindre le feu de la guerre; cependant elle continua en Flandre et en Italie.

D. Quelles furent les expéditions militaires en Flandre?

R. Après le mariage du dauphin avec la princesse Marie-Thérèse d'Espagne, célébré à Versailles le 23 février 1745, le roi partit le six mai pour commander l'armée. Le maréchal de Saxe avait déjà fait ouvrir la tranchée devant Tournay; et les ennemis, commandés par le duc de Cumberland, s'étaient avancés dans l'espérance de secourir cette place. Le roi, à cette nouvelle, fit passer, le neuf, l'Escaut à son armée; et le onze au matin on se trouva en présence des ennemis. La bataille se donna près du village de Fontenoy, et la victoire, qui fut long-temps disputée, demeura enfin à la France : on la dut à la bravoure de la maison du roi, qui vint à bout d'enfoncer la colonne anglaise qu'on n'avait pu encore entamer. Les alliés perdirent, en cette occasion, près de 15,000 hommes, et nous n'en perdîmes que 4,000. Le roi et M. le dauphin qui l'avait suivi, firent paraître une intrépidité digne d'admiration. Cette victoire ne tarda pas à être suivie de la prise de Tournay et de sa citadelle, de Gand, Bruges, Ostende, Niewport, etc. En Italie nos armes ne furent pas moins heureuses : M. de Maillebois, qui avait remplacé le prince de

Conti, prit Tortone, força les Autrichiens à se retirer dans le Mantouan, laissant Parme et Plaisance aux Espagnols, battit le roi de Sardaigne au passage du Tanaro, et prit Alexandrie, Valence et Asti.

D. Que se passait-il alors en Allemagne?

R. Pendant que la France accumulait ainsi les succès en Flandre et en Italie, la reine de Hongrie rassemblait toutes ses forces près de Francfort, et faisait élire empereur le duc de Lorraine son époux, sous le nom de François I. Cet événement, qui déconcertait la coalition, couronna, sur la fin de 1745, les efforts de cette princesse, dont le malheur semblait accroître le courage. Elle eut de plus la satisfaction de ramener encore une fois dans son alliance, le roi de Prusse qui l'avait quittée de nouveau. Ce prince fut le premier qui reconnut le nouvel empereur.

D. Après l'élection de François I, et la défection du roi de Prusse, quel motif la France avait-elle de continuer la guerre?

R. C'était d'obliger la reine de Hongrie, par ses pertes en Flandre, de céder ce qu'elle disputait en Italie, et de contraindre la Hollande à rentrer dans la neutralité dont elle était sortie.

D. La campagne de 1746 répondit-elle à celle de l'année précédente?

R. Les succès de nos armes se soutinrent dans les pays-Bas autrichiens : le maréchal de Saxe y prit Bruxelles, Mons, Saint-Guillain, Charleroi, Namur, et battit avec quarante mille hommes, près du village de Raucoux, les alliés qui en avaient 80,000. Le roi,

témoin ou coopérateur de ces succès, offrait inutilement la paix aux Hollandais et aux Anglais chargés de la défense de toutes ces places; ils s'obstinaient à la refuser.

D. En était-il de même en Italie?

R. Les Français et les Espagnols avaient trop gagné de terrein pour s'y soutenir; de nouveaux renforts envoyés par la reine de Hongrie firent changer les choses de face; les Autrichiens et les Piémontais reprirent tous les postes qu'ils avaient perdus, et l'infant d'Espagne, battu à Plaisance, fut obligé de se retirer jusqu'à Antibes.

D. Les Génois n'eurent-ils pas à souffrir après la retraite de l'armée française?

R. La reine de Hongrie les traita très-durement; mais le 26 décembre un officier d'artillerie ayant maltraité un Génois, tous les habitans se révoltèrent, et chassèrent les Autrichiens de la ville et des environs.

D. Les troupes autrichiennes et piémontaises ne poursuivirent-elles pas jusqu'en France l'infant don Philippe?

R. Elles entrèrent en Provence; mais le maréchal de Belle-Isle, ayant reçu du renfort, les força de repasser le Var. Ayant ensuite attaqué les Piémontais, avec plus d'audace que de prudence, dans leurs retranchemens de l'assiette, il s'y fit tuer au milieu du massacre de ses troupes, et toute espérance fut perdue de ce côté-là.

D. Que se passa-t-il en Flandre pendant la campagne de 1747?

R. Les Anglais, devenus plus ardens à continuer la guerre, à cause d'un léger et inu-

tile secours donné par la France au prince Edouard, pour une descente en Ecosse, mirent à force d'argent les Russes dans leurs intérêts. Le roi partit le neuf mai pour se mettre à la tête de ses troupes; et le deux juillet il battit les ennemis à Lawfelt; la perte des alliés monta à plus de 10,000 hommes, et on en compta 5,000 tant tués que blessés du côté des Français.

D. Quels succès suivirent cette bataille?

R. Berg-op-zoom, une des plus fortes places de l'Europe, et qui était défendue par la mer et par une armée, fut prise d'assaut par le comte de Lowendal, avant que les alliés aient pu s'aider des 35,000 hommes que leur envoyait la Russie. Les ennemis perdirent 4,000 hommes à ce siége.

L'année suivante, le roi qui voulait forcer les ennemis à demander la paix, fit faire le siége de Maëstricht, qui capitula le 7 mai. On avait signé, dès le 30 avril, à Aix-la-Chapelle, des articles préliminaires; le 11 mai les hostilités cessèrent de part et d'autre, et le 18 octobre 1748, le traité fut signé par les ministres de toutes les puissances belligérantes. Par ce traité, les Français et les Anglais rendirent ce qu'ils avaient pris; les premiers reconnurent le Stathouder que venait de se donner la Hollande, ce qui d'une république en faisait une espèce de monarchie. Marie-Thérèse conserva le Milanez, et ne perdit en Allemagne que le comté de Glatz et la Silésie; le royaume des deux Siciles fut assuré à don Carlos; Gènes rentra dans tous ses droits, et don Philippe, gendre de Louis XV, eut Parme, Plaisance et Guastalla.

D. La France eut-elle pendant cette guerre quelques succès sur mer contre les Anglais ?

R. Comment eût-elle pu en obtenir !... sa marine réduite presque à rien par la guerre de la succession, avait été si négligée par le cardinal de Fleury, que la France n'avait, en 1744, que trente-cinq vaisseaux, tandis que les mers étaient couvertes des flottes anglaises. Trop occupé sur le continent, Louis n'avait pu songer à réparer ou à prévenir les échecs que l'Angleterre faisait éprouver à notre commerce dans l'Amérique septentrionale. La compagnie des Indes eut cependant des succès ; La Bourdonnaie battit l'escadre anglaise, prit Madras, et lui imposa neuf millions de France pour sa rançon. Quelque temps après, Dupleix sauva Pondichéry, capitale de nos colonies, qu'assiégeaient par terre et par mer les Anglais et les Hollandais.

D. Quelle fut la situation de la France depuis la paix d'Aix-la-Chapelle jusqu'à l'année 1756 ?

R. Le roi s'occupa à réparer tout le mal que la guerre lui avait fait, et elle devint encore plus florissante qu'après la paix d'Utrecht. L'établissement de l'école militaire, pour l'éducation de 500 gentilshommes sans fortune ; la réparation des grandes routes, trop négligées sous le règne précédent, des académies d'arts, de sciences et de belles lettres, établies dans différentes villes ; un édit qui imposait un silence absolu sur les querelles non encore éteintes des jansénistes et des molinistes : voilà les principaux fruits d'une paix de huit années.

1755. — D. Dites-nous ce qui s'est passé de plus mémorable en 1755 ?

R. On avait négligé de fixer, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, les limites du Canada. L'Angleterre profita de cette faute, sans déclaration de guerre préalable, et dans le dessein de s'agrandir de ce côté, elle attaqua et prit nos vaisseaux marchands. Ces hostilités étaient particulièrement l'ouvrage du lord Chatam, dont le fils Pitt à causé tant de mal à la France pendant la révolution. Le 9 juillet, il y eut un grand combat sur l'Ohio, près du fort de Quesne; les Anglais y furent battus, leur général et presque tous leurs officiers furent tués, leurs magasins, leurs provisions, furent enlevés : on prit les instructions du général Braddock et on y découvrit le projet formé par les Anglais, au milieu de la paix, d'envahir la plus grande partie des établissemens des Français en Amérique.

D. N'arriva-t-il pas cette année-là un événement qui affligea toute l'Europe ?

R. Le premier novembre, arriva, en Portugal, cet affreux tremblement de terre qui renversa presque entièrement la ville de Lisbonne, et fit périr plus de trente mille habitans. La violence de cette secousse se fit sentir à Cadix.

1756. — D. Quelle a été la guerre de 1756 entre la France et l'Angleterre ?

R. Toutes les forces des Anglais étaient principalement maritimes, le roi de France ordonna que l'on armât trois fortes escadres pour la défense des côtes de la France : 80,000 hommes des meilleures troupes eurent ordre de se rendre sur les rives des deux mers : un nombre prodigieux de barques et de bâtimens de transport arrivèrent au Hâvre de toutes parts. Le 11 mars,

le vaisseau de guerre le *Warwick*, de soixante-quatre canons, fut pris aux atérages de la Martinique, par une simple frégate française de trente-quatre canons, commandée par M. du Chauffeau. En Canada, les Français s'emparèrent du fort de Bull, dans lequel les Anglais avaient une immense quantité de munitions de guerre.

D. Quels succès eurent dans la Méditerranée les grands préparatifs que le roi avait faits ?

R. Le 12 avril, une escadre, conduite par le marquis de la Galissonière, composée de douze vaisseaux de guerre, de cinq frégates, et d'environ cent cinquante bâtimens de transport, portant 12,000 hommes, commandés par le maréchal de Richelieu, mit à la voile en Provence, débarqua à l'île Minorque le 17, sans obstacle; l'armée marcha de-là à Mahon; l'ayant trouvé abandonné, elle s'avança vers le fort Saint-Philippe, dans le dessein de l'assiéger; les Anglais y avaient rassemblé toutes leurs forces, parce qu'ils le regardaient comme imprenable par sa situation et ses fortifications. Le maréchal fit attaquer de nuit, et en même-temps donner l'assaut à cinq petits forts qui soutenaient celui de Saint-Philippe, et réussit à en prendre trois. Les assiégés, effrayés de ce succès, capitulèrent, et obtinrent qu'ils sortiraient avec les honneurs de la guerre.

D. La France ne contracta-t-elle pas quelque alliance avec une puissance qu'elle avait toujours traitée en rivale ou en ennemie ?

R. Le deux mai, on conclut à Versailles, le célèbre traité d'alliance entre le roi et l'impératrice-reine, par lequel, le cas de la présente

guerre excepté, les deux souverains se promirent l'un à l'autre la défense réciproque de leurs états en Europe; et dans le cas où ils ne le pourraient pas, un secours de 24,000 hommes effectifs. Ce traité si sage confondit les ennemis de la France et de la reine de Hongrie, qui ne s'attendaient pas à voir ces deux puissances se réunir ainsi après deux cents ans de guerre. Dans le même temps, le roi de Prusse se ligua avec l'Angleterre pour fermer le chemin de l'Allemagne aux Français qu'on croyait bien devoir s'emparer du Hanovre. De leur côté, la Russie, la Pologne et la Hongrie, firent une alliance, dont l'objet était de s'opposer aux prétentions de la Prusse.

D. Quelles furent les suites de cette triple alliance ?

R. Le prince Ferdinand entra en Saxe à la tête de 60,000 Prussiens, prit Leipsick et Dresde, et fit prisonnière l'armée du roi de Pologne dans le camp de Pirna, pendant que Louis faisait passer deux armées en Allemagne sous les ordres du prince de Soubise et du maréchal d'Estrées. Le premier ayant joint ses troupes à celles de l'impératrice-reine, enleva les états de Clèves et de Gueldre au roi de Prusse, qui, de son côté, gagna sur les Autrichiens, la bataille de Prague. Trente-cinq mille de ces derniers s'étant retirés dans la ville, le roi les y tint bloqués jusqu'au moment où, attaqué lui-même par un autre corps d'Autrichiens, venus au secours des premiers, il fut battu et forcé d'évacuer la Bohême.

D. Les Anglais purent-ils conserver l'électorat de Hanovre ?

1756. — R. Le duc de Cumberland, inquiété par les marches et contre-marches du maréchal d'Estrées, avait été obligé de repasser le Wesel pour le défendre; mais ayant été battu à Hastembeck par le maréchal, il se réfugia à Minden, et abandonna aux troupes françaises, la ville, l'électorat d'Hanovre et les états de Brunswick. Le maréchal de Richelieu marcha vers lui, le poussa dans le duché de Verden, mena les Hanovriens toujours fuyant devant lui, s'empara de Brême, et obligea le prince Anglais de se retirer auprès de Stade.

D. La vie du roi ne courut-elle pas un grand danger en 1757 ?

R. Le cinq janvier, un fanatique de la lie du peuple, nommé *Pierre Damiens*, blessa le roi d'un coup de couteau au côté droit. Très-heureusement la blessure fut légère. Ce monstre fut écartelé après qu'on lui eut fait souffrir les tortures qu'il méritait, pour connaître ses complices.

D. Revenons, je vous prie, au roi de Prusse.

R. Quoique son armée fût fort affaiblie, qu'il eût vu son pays ravagé par les Russes, il ne perdit cependant pas courage, et gagna, par une manœuvre adroite, la célèbre bataille de Rosback sur les troupes combinées de France et d'Autriche, commandées par les princes de Soubise et d'Hilburgausen. De son côté, le maréchal de Richelieu fut obligé d'abandonner le Hanovre, trop faible pour en conserver la conquête. Depuis cette époque, la France n'essuya plus que des revers, dus en grande partie à la mésintelligence des chefs, et que de légers succès tempérèrent à peine.

D. Etait-on plus heureux sur mer?

R. Pendant que la France s'épuisait en Allemagne pour les intérêts de ses alliés, les Anglais ruinaient son commerce en Amérique et en Asie, malgré la valeur de MM. de Vaudreuil, de Moncalm et de Kersaint, au Canada et près de Saint-Domingue, et malgré les efforts de MM. d'Auteuil et de Bussy dans l'Inde.

En 1758, les Anglais tentèrent trois fois, mais toujours inutilement, de descendre à Saint-Màlo, à Cherbourg et à Saint-Cast : partout ils furent repoussés avec perte, notamment par le duc d'Aiguillon, qui leur tua une moitié de leur armée et fit l'autre prisonnière.

D. Vous avez dit que depuis la bataille de Rosback, la France n'avait plus éprouvé que des revers, il me semble cependant que cette année et la suivante, on ne laissa pas d'avoir quelques avantages en Allemagne.

R. Oui, et tels furent ceux de M. de Broglie à Suderhausen et à Berghen, du prince de Soubise à Lutzeberg, du maréchal de Contades à Minden; et en 1760, le combat du maréchal de Broglie à Corback contre les Autrichiens, et celui du marquis de Castries à Rhimberg contre les Hanovriens. Mais qu'était-ce que de pareils avantages, dont aucun n'était décisif, contre la perte de tout le Canada, dont la défense coûta la vie au brave Moncalm, et à l'état des sommes considérables, nombre de vaisseaux, et ce qu'on regrette trop peu, des milliers de soldats.

Au reste, les Espagnols n'étaient pas plus heureux que nous, car les Anglais, après nous avoir pris la Guadeloupe, leur enlevèrent la

Havanne et Cuba dans le golfe du Mexique, et les Philippines dans la mer des Indes.

D. En 1760 les états du Languedoc ne firent-ils pas un acte de patriotisme qui trouva beaucoup d'imitateurs?

R. Pénétrés des malheurs de leur pays, ils offrirent au roi un vaisseau de ligne de 74 canons. Cet exemple fut aussi-tôt suivi par plusieurs compagnies du royaume, par les états de Bretagne et de Bourgogne, par la ville de Paris, etc. Mais pendant qu'on faisait ces louables préparatifs, les Anglais, dans le pays desquels M. de Conflans, et après lui le capitaine Thurot, tentèrent inutilement une descente, achevaient de ruiner notre commerce dans l'Inde. Dupleix, qui avait fait sur eux des prises immenses, perdit tout à Maduré; il fut rappelé en France. On envoya à sa place M. de Lally, qui fut encore plus malheureux : après avoir échoué au siége de Madras, il perdit Pondichéry, et fut accusé de concussion par toute la colonie. A son retour à Paris on lui fit son procès, et le parlement le condamna à avoir la tête tranchée.

La destruction des comptoirs que la compagnie des Indes avait à Surate, la prise de Chandernagor, et en Afrique l'occupation de tous les ports que nous avions sur les rives du Sénégal, ne tardèrent pas à suivre la perte ou plutôt la destruction de Pondichéry. En Europe, enfin, les Anglais s'emparèrent de Belle-Isle, à six lieues des côtes de Bretagne.

D. Ne trouverait-on pas dans la guerre d'Allemagne et dans celle des Indes, quelques traits

d'héroïsme aussi dignes de passer à la postérité que ceux des Grecs et des Romains ?

R. J'en citerai deux : le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, était allé à la découverte aux environs de Closterkamp, lorsqu'il fut surpris et environné par les Anglais, qni le menacèrent de le tuer s'il proférait une seule parole; mais l'honneur parlant plus fortement à son cœur que l'amour de la vie, il s'écria aussi-tôt : *à moi, d'Auvergne, voilà l'ennemi !* et à l'instant il tombe percé de mille coups. — Pendant la guerre des Indes, « un officier nommé Latouche, suivi de 300 « Français, entouré d'une armée de 80,000 « hommes qui menaçait Pondichéry, pénétra « la nuit dans leur camp, tua plus de 1,200 « ennemis sans perdre plus de deux soldats, « jeta l'épouvante dans cette grande armée et « la dissipa toute entière ». Action supérieure à celle des 300 Spartiates au passage des Thermopyles, puisque ceux-ci y périrent et que les Français furent vainqueurs.

1761 et 62. — D. Quel moyen imagina-t-on pour remédier aux malheurs qui pesaient sur l'état, ou du moins pour en arrêter la progression ?

R. La France fit avec l'Espagne une alliance offensive et défensive, qu'on appela le *pacte de famille ;* alliance dans laquelle furent compris l'infant duc de Parme et le roi des deux Siciles. C'était alors Charles III qui régnait en Espagne. Les puissances alliées n'en furent que plus acharnées contre la France. La guerre continuait en Allemagne. Si les maréchaux de Soubise et d'Estrées ne furent pas tout-à-fait battus

par les Hanovriens à Willemstadt, au moins furent-ils très-maltraités ; le prince Ferdinand leur fit 2,000 prisonniers.

En Amérique, les Anglais prirent la Martinique, malgré les efforts que fit M. de Latouche pour la défendre, et immédiatement après, les îles de la Grenade et de Saint-Vincent.

D. Ne se lassa-t-on pas enfin de cette guerre, qui durait depuis sept ans ?

1763. — R. Elle fatiguait autant les alliés que la France, tant par la perte des hommes, que par les frais immenses qu'elle entraînait, et tout le monde desirait la paix, comme le seul remède aux calamités de la France ; elle fut enfin signée à Paris le 10 février 1763. Le roi fut obligé, entre autres conditions, de céder à l'Angleterre le Canada et d'autres vastes contrées en Amérique, avec tous les établissemens de la compagnie des Indes sur le Gange ; enfin, de lui donner Minorque en échange de Belle-Isle. De son côté, l'Angleterre remit au roi la Guadeloupe, Marie-Galande, la Desirade et la Martinique, et reconnut le droit de pêche que nous avions auparavant sur les côtes de Terre-neuve et dans le golfe de Saint-Laurent ; faibles dédommagemens, sans doute, pour tant de concessions et de sang répandu. En Allemagne, on rétablit les choses presque dans l'état où elles étaient avant la guerre ; mais le roi de Prusse garda la Silésie, et le comté de Glatz lui fut rendu.

D. Pendant que la France respirait des fatigues de la guerre, que s'y passa-t-il jusqu'en 1768 ?

R. En 1762, le parlement avait cassé les

statuts des jésuites; le roi, par un édit du mois de novembre 1764, abolit leur société en France, permettant néanmoins à ceux qui la composaient d'y vivre en particuliers, sous l'autorité spirituelle des ordinaires des lieux, en se conformant aux lois du royaume. Le pape, Clément XIV, en fit autant, en 1773, pour l'Italie.

Le 20 décembre, 1765, le dauphin mourut à Fontainebleau, à l'âge de trente-six ans, laissant de son mariage avec Joséphine de Saxe, qui ne lui survécut que de deux ans, le duc de Berry (Louis XVI), le comte de Provence, appelé Monsieur, le comte d'Artois, et deux princesses, mesdames Clotilde et Elisabeth.

D. Que fit le roi pour l'accroissement des sciences, en 1766 ?

R. Considérant quel mal allait faire aux études, et par suite aux lettres et aux sciences, la suppression des jésuites, sa majesté établit à perpétuité soixante places de docteurs agrégés à l'université de Paris, destinés à remplacer les professeurs dans les cas de maladie, de mort ou démission. La même année on vit s'ouvrir, sous le ministère de M. de Sartines, en différens quartiers de Paris, des écoles gratuites de dessin, où les enfans des habitans peu fortunés pourraient recevoir des leçons, chacun dans le genre d'exercice qui lui conviendrait.

Ce fut cette année-là encore que mourut à Versailles Marie-Leczinski, reine de France, fille de feu Stanislas, roi de Pologne, à l'âge de 65 ans; elle avait épousé Louis XV en 1725.

D. En quoi l'année 1768 fut-elle remarquable ?

R. Le cinq janvier, le froid fut si excessif à Paris, qu'il ne différa que d'un degré de celui de 1709.

D. Que fit le roi en faveur du clergé ?

R. Il ordonna qu'à compter du 1er. avril 1769, personne ne pourrait s'engager pour la profession monastique ou régulière, s'il n'avait atteint, à l'égard des hommes, l'âge de 21 ans, et à l'égard des femmes celui de 18. — Desirant améliorer le sort des curés, dont la portion congrue, n'étant que de 300 livres, était devenue insuffisante pour les faire subsister, fixa à perpétuité cette portion à 500 livres pour les curés, et à 200 livres pour les vicaires.

D. N'y eut-il pas quelque changement relativement au commerce des Indes ?

R. Le roi, en 1769, permit à tous ses sujets de négocier librement dans les différentes parties de l'Inde, à la Chine et dans les mers au-delà du cap de Bonne-Espérance, à la charge par eux de prendre des passe-ports qui leur seraient délivrés gratuitement.

D. Quels sont les événemens de l'année 1770?

R. Le 11 avril, Madame Louise de France se rendit au monastère des carmelites de Saint-Denis, dans le dessein de se faire religieuse, et prit le voile le 10 septembre.

D. Quelle observation astronomique a-t-on faite en 1770 ?

R. Le 14 juin, M. Messier, astronome de la marine, découvrit une nouvelle comète : on la voyait à la vue simple, quoique très-éloignée de la terre; c'étiat la onzième que cet astronome aviat découverte en douze ans.

D. L'ile

D. L'île de Saint-Domingue n'essuya-t-elle pas un tremblement de terre la même année ?

R. Ce triste événement s'annonça par un bruit sourd qui partait du sud : ce bruit fut suivi aussitôt d'un tremblement de terre si violent, que dans l'espace de trois minutes, les villes du Port-au-Prince, de Léogane et du petit Goave furent renversées de fond en comble, ainsi que toutes les habitations de ces quartiers; beaucoup d'habitans et de nègres y périrent : si cet accident était arrivé au milieu de la nuit, personne n'aurait échappé.

D. Ce tremblement de terre n'occasionna-t-il pas encore plusieurs accidens ?

R. La mer s'éleva si prodigieusement, que quelques vaisseaux furent submergés et jetés sur les côtes; les rivières tarirent; plusieurs montagnes s'écroulèrent; les plantations souffrirent beaucoup, et ce cruel fléau frappa sur trente-sept à trente-huit lieues de terrain.

D. Quelle vengeance le roi tira-t-il de l'insulte faite à son pavillon par les sujets du bey de Tunis ?

R. Une escadre, aux ordres de M. de Boves, et un armement de Malte, se présentèrent devant Tunis le 22 juin 1770 : le commandant fit remettre au bey les conditions auxquelles on exigeait cette réparation : le bey différant de répondre, on bombarda Biserte et Suse, qui souffrirent beaucoup, ce qui détermina le bey à accepter les articles de la paix.

D. En quoi consistaient ces articles ?

R. Les principaux étaient que le bey reconnût l'union de l'île de Corse au royaume de France, qu'il rendît les esclaves français; qu'il renou-

velât le privilège de la pêche pour la compagnie d'Afrique et payât tous les dommages qu'elle avait soufferts ; qu'il confirmât les anciens traités, et qu'il envoyât un ambassadeur faire ses excuses.

D. La culture des terres a-t-elle augmenté dans le royaume ?

R. Depuis 1764 jusqu'en 1770, l'on défricha 400,000 arpens de terre qui n'offraient que des landes stériles ; et à estimer au plus bas prix les produits de ces défrichemens, ils durent donner 600,000 setiers de grains de toute espèce.

D. Le roi n'accorda-t-il pas, en 1771, quelques honneurs militaires à ses soldats ?

R. Il fit augmenter graduellement la paie des soldats à proportion du temps de leur service, et accorda une marque de distinction aux soldats vétérans qui avaient servi vingt-quatre ans : cette marque était composée de deux épées en sautoir, brodées sur un écusson d'étoffe rouge, attaché à leur habit, pour leur tenir lieu de la croix de St. Louis que portaient les officiers.

D. Quel changement arriva-t-il dans l'île de Corse ?

R. Les états de Corse, assemblés en 1772, demandèrent au roi d'être érigés en gouvernement ; il le leur accorda, et nomma, en conséquence, M. de Monteynard, secrétaire d'état, leur ancien commandant, au gouvernement général et militaire de leur île.

D. Quel accident arriva-t-il à Paris, la nuit du 29 au 30 décembre, de la même année ?

R. L'Hôtel-Dieu de cette ville fut incendié. Le feu qui dura cinq à six jours, était si violent, qu'il éclaira tout Paris pendant plusieurs

heures; quelques malades furent brûlés; beaucoup de personnes qui portaient des secours, périrent ou furent blessées : trois salles de malades furent consumées, avec nombre d'appartemens, de magasins, etc.; on évalua la perte à deux millions.

D. De Quelle manière s'est terminé le règne de Louis XV ?

R. Le 27 avril 1774, le roi se trouva indisposé; on le saigna deux fois dans la soirée; la petite vérole se déclara; on eut les meilleures espérances jusqu'à la nuit du septième jour; mais à cette époque, elles s'évanouirent.

D. Que fit le roi quand on lui annonça le danger où il était ?

R. Il fit appeler son confesseur, et reçut le saint viatique; il demanda ensuite l'extrême-onction, qui lui fut administrée, et mourut le 10 mai, âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut porté à Saint-Denis.

FIN DU PREMIER VOLUME.



